16e année
chaque
mois

nº 178
octobre 1968



autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Mario Sarchielli

De tous les grands titres du Rayon Fantastique, deux des plus prestigieux, des plus recherchés et des plus introuvables sont **A la poursuite des Slans** et **La faune de l'espace** (de 20 à 30 F chaque roman au marché de l'occasion !)

De tous les écrivains célèbres de la période classique, le plus populaire en France est leur auteur : A. E. van Vogt.

Nous pensons donc qu'il n'est pas besoin du moindre commentaire pour annoncer notre quatorzième volume, consacré à la réédition tant attendue de ces deux chefs-d'œuvre : A LA POURSUITE DES SLANS et LA FAUNE DE L'ESPACE.

Si vous les avez lus, vous voudrez les relire dans une édition digne de leur renom. Si vous ne les avez pas lus, vous rêverez d'avoir enfin la chance de les posséder.

Pour illustrer cet ouvrage, nous avons fait appel — après Philippe Druillet et Michel Desimon — à un troisième jeune dessinateur « qui monte » : Nicolas Devil, l'auteur de **Saga de Xam.**

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *L'empire de l'atome* *Le sorcier de Linn* par A. E. VAN VOGT	30	300
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le début d'un fascinant roman qui confirme
la renommée actuelle de son auteur

PHILIP K. DICK

Les convertisseurs d'armes

C.C. MacAPP

Sosies à gogo

Une enquête affolante sur l'une
de ces planètes farfelues
qui abondent dans la galaxie.

NORMAN SPINRAD

L'homme accompli

Invincible, indestructible, nerfs d'acier,
super-cerveau blindé...
Voici l'astronaute d'après-demain.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire

Titres à paraître :

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

12 - JACK VANCE - La machine à tuer

13 - HENRY KUTTNER - Mutant

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Fiction"

Le début d'un grand roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

Une étonnante aventure où l'invention scientifique donne vie à un vieux mythe.

MONICA STERBA

La chambre de Cyprien

Une hantise d'un nouveau genre, due au plus séduisant des monstres.

LEIGH BRACKETT

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

La plus dangereuse et la plus sauvage des planètes pour qui vient de la galaxie : la Terre.

L'an dernier, nous avions présenté une première anthologie sous le titre **Chefs-d'œuvre de la science-fiction.** Son objet était de rassembler un certain nombre de textes marquants, dus à des auteurs reconnus comme des maîtres du genre.

Après le succès de cette anthologie, en voici aujourd'hui une seconde composée selon la même formule. On y trouvera un nouveau choix de récits, dont la plupart ont entre quinze et vingt ans d'âge — un bon délai pour mesurer si une œuvre littéraire mérite de passer à la postérité.

On trouve dans la nouvelle de van Vogt le sens de la dimension cosmique et le goût du sujet « énorme » propres à cet écrivain. Celle de Bradbury est une variation sentimentale et lyrique sur la base d'un paradoxe temporel. Celle de Leigh Brackett, grande reine du **space opera,** enchantera les nostalgiques de ce genre. Dans celle de Clarke, on aborde une vision grandiose et philosophique, bien dans la manière de l'auteur. Celle d'Anderson remonte aux tout débuts de sa carrière et démontre déjà une remarquable maturité. Dans la sienne, Simak sacrifie au sujet traditionnel de la « planète inconnue qui réserve à l'homme un danger », danger qui est ici aussi original qu'imprévisible. La nouvelle de Sturgeon, elle, exprime les deux grands thèmes qui lui sont chers : celui de la communication entre les êtres et celui de l'accession à un échelon moral supérieur. Celle d'Asimov pourrait s'inscrire en marge de son fameux cycle des robots, dont elle constitue un contrepoint sur le mode mineur. Enfin celle de Bloch nous rappelle que cet auteur reste — même quand il traite un sujet S. F. — un maître de l'histoire d'horreur.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

LLOYD BIGGLE Jr.	**125**	La musique de la Terre
	173	A son image
MIRIAM ALLEN DeFORD	**11**	Mrs. Hinck
	78	Dents pour dents
	90	Les racines du mal
	97	Tremblement de temps
	128	La cage
	131	Chaque chose en son temps
	141	Le passage de Vénus
	145	Les transfuges
	148	L'avenant
	149	Un système infaillible
	151	La corde au cou
En collaboration avec Anthony Boucher	**25**	Un monde aux cieux dormant
DANIEL WALTHER	**145**	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes caniculæ
	168	Comme une poignée de sel
	S 12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi

CHRISTOPHER ANVIL

Sabotage

Malgré l'importance croissante des luttes de propagande et de la guerre psychologique, les conflits armés du milieu du XXe siècle restent subordonnés à l'idée que le meilleur moyen de venir à bout d'un ennemi, c'est encore de le tuer. En bref, tous les efforts de la guerre portent encore sur le développement de l'armement, sur la mise au point de méthodes de destruction toujours plus efficaces. Pourtant, le potentiel militaire de la planète entière, si impressionnant soit-il, résisterait-il à une agression de nature purement psychologique ? L'histoire qui suit dépeint l'une des phases d'une pareille agression, et les résultats, pour peu sanglants qu'ils soient dans notre optique actuelle, n'en sont pas moins brutaux.

LA main posée sur la poignée de la porte, le commandant Richard Martin s'arrêta devant le bureau du colonel Tyler. A l'intérieur retentissaient des voix furieuses. Martin se retourna pour interroger du regard la réceptionniste du colonel, qui se tenait derrière le lieutenant Schmidt. Cette jolie fille, d'habitude très sûre d'elle, était pour l'instant plutôt pâle. Elle lui fit avec conviction un signe de tête affirmatif et leva les yeux au ciel, un ciel qui dominait des centaines de mètres carrés de terre battue, de béton et d'installations électroniques de défense.

Martin s'arma de courage et attendit une accalmie du vacarme pour frapper vivement à la porte.

— « *Entrez !* » aboya une voix irritée.

Martin se retourna vers le lieutenant Schmidt — qui dévorait des yeux la jolie réceptionniste — et saisit son bras.

— « Suivez-moi, » grommela Martin en ouvrant la porte.

L'atmosphère du bureau faisait songer à un ring de boxe entre deux rounds. Le colonel Tyler, appuyé à un bord de son bureau, le visage convulsé de fureur, tournait à moitié le dos à la porte en serrant un papier plié dans la main. Un deuxième colonel, arborant à son col l'insigne de l'état-major, se tenait près d'une grande carte murale. Il martelait d'un poing rageur deux groupes de petits symboles blanchâtres allumés sur le rebord de cette carte.

— « Ces Tamars disparus inquiètent beaucoup le général, » dit le colonel d'état-major d'un ton gourmé. « Il veut qu'on les repère sans tarder. »

Le colonel Tyler regarda autour de lui, aperçut Martin et parut légèrement soulagé. « Ah ! vous voilà ! C'est bien, » dit-il. Puis il fronça les sourcils à la vue de Schmidt et jeta un coup d'œil réprobateur à Martin. « Seuls des chefs d'unités combattantes peuvent assister à cette réunion, commandant. »

— « Je le sais, mon colonel, » répondit Martin. « Le lieutenant Schmidt est ici pour un autre motif. »

Le colonel d'état-major, qui trépignait d'impatience près de la carte, intervint avec brusquerie : « Le lieutenant peut attendre dehors, commandant. »

Martin empoigna le bras de Schmidt et se tourna vers le colonel Tyler : « C'est un motif de la plus haute importance, mon colonel. »

— « Cela peut attendre. Faites-le sortir du bureau, » coupa sèchement l'officier d'état-major.

Martin ne lâcha pas le bras de Schmidt et continua à regarder le colonel Tyler.

Ce dernier foudroya du regard le colonel d'état-major. « C'est ce maudit papelard que vous venez de me donner qui peut attendre. »

— « Le général... » commença l'autre.

— « Pas d'histoires ! Croyez-vous que je n'ai pas envie de retrouver ces unités disparues ? Je n'ai pas besoin de vos élucubrations ! »

— « Toute la situation est à présent critique... »

— « *Critique,* » grogna le colonel Tyler. « Elle est critique depuis que le premier vaisseau de reconnaissance a sombré dans leur maudite atmosphère empoisonnée. Elle est critique depuis que notre premier pilote est entré en collision avec un bourreur de crânes et a souffert de troubles mentaux. *Critique !* Est-ce que vous croyez qu'elle n'était pas critique lorsque le commandant de la cinquième flotte s'est mis à flanquer des torpilles à impulsion sur sa propre base ? Et lorsque nous avons trouvé par terre le président et le secrétaire à la défense en train de se prendre à la gorge, au point d'être aphones quand on les a séparés ? Et ce n'étaient là que les premiers cafouillages ! *Critique !* Si vous aviez une lueur de jugeote, vous comprendriez que nous

faisons de la corde raide au-dessus d'un bourbier puant depuis notre premier contact critique. »

— « *Ça va bien !* » hurla l'officier. « Mais c'est *la première fois* que nous entrevoyons une occasion de *les* mettre en déroute ! C'est la première fois que nous pouvons tenir enfin *le bon bout* ! Simple d'esprit que vous êtes ! Vous ne voyez donc pas que cela crée une situation entièrement nouvelle ? Vous ne voyez pas que ces nouveaux... »

Les yeux du colonel Tyler étincelèrent. Son visage se ferma. « Colonel, vous rendez-vous compte que vous êtes en train de commenter des renseignements confidentiels en présence d'un officier qui n'est pas qualifié pour les entendre ? »

Le colonel, brusquement réduit au silence, dévisagea le lieutenant. Martin le tenait toujours par le bras et il se tenait toujours au beau milieu de la pièce.

— « Naturellement, » poursuivit le colonel Tyler, dont les traits demeuraient figés, « je vais être obligé de faire un rapport sur cette infraction aux règlements — qui a, bien entendu, été commise en présence de deux témoins. Veuillez sortir d'ici avec vos papiers, je vous prie, et attendre dans le bureau voisin. »

L'officier d'état-major jeta autour de lui un regard ahuri, dévisagea le lieutenant Schmidt, ouvrit la bouche pour parler, décocha un nouveau coup d'œil au colonel Tyler, qui l'observait d'un air dur ; il avala sa salive, ramassa sur la table une longue enveloppe, ainsi que le papier que le colonel Tyler venait d'y poser et sortit du bureau.

Le colonel Tyler se précipita sur l'interphone. « Sergent Dana ? »

— « Mon colonel ? » répondit la voix agréable de la fille.

— « Le colonel Burnett désire attendre dans l'autre bureau. Je suis parfaitement d'accord. »

— « Bien, mon colonel. »

— « Mais s'il part pour une raison quelconque, prévenez-moi immédiatement. »

— « Bien, mon colonel. »

Le colonel Tyler coupa la communication et regarda Schmidt, puis Martin.

— « Alors, commandant, que signifie cette interruption ? »

— « Mon colonel, nous croyons avoir peut-être repéré les unités ennemies disparues. »

Le visage de Tyler exprima aussitôt la plus grande attention.

Il écouta soigneusement les explications de Martin et de Schmidt. Puis il saisit son téléphone, lança quelques ordres brefs, raccrocha l'appareil et brancha l'interphone.

— « Priez le colonel Burnett de revenir ici un moment. »

— « Bien, mon colonel. »

Le colonel Tyler s'adressa à Martin : « Dès que nous serons débarrassés de cette corvée je veux connaître tous les autres détails. »

— « C'est entendu, mon colonel. »

Le colonel d'état-major, transpirant abondamment, rentra dans le bureau. Tyler le scruta du regard puis se tourna vers le lieutenant Schmidt : « Je vous saurais gré de sortir pendant quelques minutes, lieutenant. »

— « A vos ordres, mon colonel. » Schmidt sortit.

Tyler déclara alors à l'officier d'état-major :

— « Trois de mes chefs d'unités combattantes sont à la surface, risquant leur peau pour une population qui ne sait même pas qu'ils existent. Je tiens un autre de mes commandants en réserve, bien qu'il soit tout à fait épuisé. Je ne le convoquerai que si le général lui-même me l'ordonne en le désignant expressément. Or vous voudriez que tous les chefs d'unités combattantes assistent à ce soi-disant briefing. Eh bien, le commandant Martin, ici présent, se trouvait à la surface avant-hier et il n'a pas eu encore la possibilité de prendre du repos, car il a du travail par-dessus la tête. Mais il est ici. C'est tout ce que je peux faire pour vous, colonel, et je dois vous dire carrément qu'il me semble que vous nous faites perdre notre temps. Maintenant allez-y de votre laïus. »

Le colonel Burnett déglutit bruyamment, puis tendit le pli que tenait le colonel Tyler au moment où Martin était entré.

— « Lisez cela, commandant, et signez ensuite au verso de la note de service. »

Martin prit le papier et lut :

URGENT : Six unités tamars de pénétration ne sont toujours pas repérées depuis leur disparition du Secteur II. Trois unités ont échappé à nos écrans de contrôle il y a quatorze mois. Un autre groupe de trois a disparu il y a cinq mois. Tous les six demeurent toujours hors contrôle. On sait déjà par expérience que la pénétration de l'ennemi sur un objectif couvrant une zone vitale se poursuit sans opposition. Il importe que tout le personnel fasse preuve du maximum de diligence et d'initiative pour

repérer, dans le plus bref délai possible, les unités ennemies disparues.

Le message était signé du *Général en chef du NARD-COM STRIKE — Force Armée I.* En haut et en bas de la feuille un cachet avait apposé en diagonale les mots suivants : *A remettre en mains propres — à signer et à retourner au GC FAI.*

Martin retourna le papier et écrivit son nom sous la signature griffonnée du colonel Tyler. Martin était déjà au courant des faits signalés dans cette note de service ; comme l'avait dit le colonel Tyler, ce n'était donc qu'une perte de temps. Martin rendit le papier au colonel Burnett.

Ce dernier jeta un coup d'œil sur la signature de Martin, puis tira une longue enveloppe d'une poche intérieure et s'éclaircit la voix.

— « A présent, messieurs, voici un document qui est... » (son ton devint respectueux) « la dernière estimation de l'état-major. »

Martin s'arma de patience. Le colonel Tyler jeta un regard irrité sur la pendule.

Burnett poursuivit : « Ce document ne peut être lu à haute voix. On ne doit pas en recopier le texte. Les renseignements qu'il contient ne doivent, en aucune manière, être communiqués à une personne qui n'en connaît pas l'existence. On ne peut en discuter que dans des conditions de sécurité maxima, sous complète protection et seulement en présence... » (il bredouilla) « de ceux qui sont pleinement qualifiés pour le lire eux-mêmes. Lisez-le, paraphez chaque page et signez au verso du dernier feuillet. » Il remit le document au colonel Tyler, qui le parcourut comme quelqu'un qui en connaissait déjà la teneur, griffonna ses initiales au bas de chaque page et apposa sa signature.

Tyler passa le texte au lieutenant Martin, puis se retourna vers le colonel Burnett.

— « Vous vous seriez épargné de la peine à lire ce galimatias si vous l'aviez fait traduire par vos experts dans une langue connue des humains. »

Martin examina la première partie du document :

1) L'état de belligérance existant à l'heure actuelle entre le complexe militaire-socialo-économique de l'espace sous contrôle humain, ayant son centre sur la planète Terre et la civilisation psychologiquement orientée de la planète Tamar VI (Code 146-BL110101-976bA14-Ragan), entre, au stade actuel des hostilités, dans une phase cruciale qui exige de la part de tout le person-

nel responsable le plus haut degré de vigilance opérationnelle en vue d'atteindre les objectifs essentiels préalablement et exclusivement fixés.

Martin relut ce préambule, secoua la tête et le reprit depuis le début. Puis il continua lentement la lecture jusqu'au bout, en décomposant le texte à mesure :

1) La guerre contre Tamar VI entre à présent dans une phase cruciale, au cours de laquelle la plus grande vigilance sera exigée.

2) Cette guerre oppose essentiellement la technologie à une sorte de réalisation mentale qui ne peut être définie qu'en tant que pouvoir d'agression et de possession télépathiques.

3) Il y a deux théâtres principaux d'opérations, très éloignés l'un de l'autre. Ce sont les planètes d'origine des deux races adverses. Nous sommes capables de franchir l'espace intermédiaire pour frapper la planète d'origine de Tamar. L'ennemi est capable de jeter un pont psychologique sur cet espace pour frapper notre planète d'origine. Chaque parti peut mener une offensive contre l'autre. Aucun des deux partis ne possède une défense vraiment efficace.

4) Notre plan de guerre fondamental demeure :

a) offensive : Attaque par explosifs nucléaires et subnucléaires contre la planète d'origine de Tamar.

b) défense : Contre-mesures pour neutraliser ou récupérer des individus aux postes stratégiques, que la pénétration psychologique des Tamars a maîtrisés.

5) Nous continuons la lutte avec de sérieux handicaps dans l'immédiat :

a) offensive : Tamar VI est une planète géante, à l'atmosphère dense, corrosive et comportant d'épais nuages. La nature exacte de la majeure partie de la structure de cette planète et les caractéristiques de ses habitants demeurent inconnues. L'attaque est de ce fait difficile à préparer, faute de données exactes.

b) défense : En raison du coût des installations protectrices électroniques très complexes, la majeure partie de la population de la Terre demeure exposée aux attaques psychologiques de Tamar. Etant donné que chaque unité de pénétration tamar ne peut attaquer qu'une seule personne à la fois et qu'à notre connaissance il n'existe que plusieurs centaines de ces unités de pénétration, la population de la Terre, bien que partout exposée, semble à l'abri d'une attaque massive. Néanmoins, pour éviter la panique, le public n'a pas été informé des incursions ennemies

et croit que la guerre se déroule uniquement dans la zone de la planète d'origine de Tamar. En raison du secret à observer, les opérations de défense doivent être financées par des crédits extraordinaires et d'autres moyens non conventionnels. Ce qui gêne sérieusement les opérations.

6) Le plan de guerre fondamental, déjà exposé, implique une résistance permanente aux attaques de Tamar, la victoire finale devant être remportée par l'assaut donné à la planète d'origine de Tamar. Dans ce but, l'escadre actuelle de la Classe III, comportant des astronefs de guerre à longue portée opérant au large de Tamar VI, sera prochainement renforcée par le Vengeur *et le* Destructeur, *deux vaisseaux de bombardement planétaire d'une puissance exceptionnelle.*

7) Toutefois, compte tenu de l'habileté avec laquelle la force défensive des unités de pénétration tamars s'oppose à notre escadre, on ne peut s'attendre à ce que cet assaut soit décisif. Ces unités tamars isolées ne se contentent pas d'attaquer le personnel non protégé, mais ont également appris à dérégler les installations d'ordinateurs électroniques les plus perfectionnés avec des résultats catastrophiques. Ces installations doivent être soit abritées, soit remplacées lorsque c'est possible par des computeurs de fortune, mécaniques, hydrauliques, pneumatiques ou autres. Cela, joint à la capacité de l'ennemi, déjà démontrée, de rompre à l'occasion tout bouclier, sauf les blindages des plus puissants astronefs, rend plus hasardeux le résultat d'une actuelle offensive.

8) En conséquence, deux engins de propulsion interstellaire, connus sous les désignations de Fusant *et* Mèche, *sont en construction. Le lancement de ces engins sur Tamar VI est prévu d'ici trente-deux mois et l'on escompte qu'ils produiront une déflagration subnucléaire à l'intérieur de la planète. Il est douteux que cette planète survive à une telle explosion.*

9) Il s'ensuit que l'activité de l'ennemi devrait cesser à la fin de cette période de trente-deux mois.

10) Compte tenu des puissants moyens psychologiques des Tamars et de leur acharnement bien connu, il est inconcevable que l'ennemi se soumette à la destruction sans opposer de résistance, au moyen des ruses les plus dangereuses. Il est donc nécessaire de garder le secret absolu sur nos mesures précitées et toutes les autres. En outre, comme ces mesures d'ordre physique seront bientôt appliquées, nous avons toutes les raisons de nous

tenir sur nos gardes en prévision de dispositifs psychologiques nouveaux et plus raffinés qu'utiliseraient les Tamars.

11) L'expérience nous a appris qu'il est pratiquement impossible de nouer des relations avec les Tamars ou de conclure une trêve, même de courte durée. L'analyse de leur civilisation, bien que très approximative, incline à penser que les Tamars ont une optique de l'univers en contradiction fondamentale avec celle du genre humain. De ce fait, il n'existe entre eux et nous aucun point commun, ce qui exclut toute solution basée sur une trêve.

12) Nous devons donc considérer les trente-deux mois qui vont suivre comme une période extrêmement critique et dangereuse.

Martin parapha dûment chaque page et apposa sa signature au verso du dernier feuillet. Il tendit le document au colonel Tyler, qui le rendit à l'officier d'état-major en lui disant : « C'est bien ainsi ? »

— « Oui. »

Le colonel Tyler tendit la main vers le téléphone.

L'officier d'état-major parut horriblement gêné. « Ah... à propos de ce que j'ai dit tout à l'heure... »

— « J'espère, » coupa froidement le colonel Tyler, « que vous n'allez pas proposer quelque chose de contraire au règlement. »

Le colonel Burnett se tut, l'air confus.

Le colonel Tyler saisit le combiné.

— « Je suis certain de ne pas avoir... » commença Burnett d'une voix anxieuse.

Tyler remit le combiné sur son berceau, mais sans le lâcher.

— « Ce n'est pas moi qui ai conçu le règlement, mais je dois le respecter. En présence du lieutenant Schmidt — qui n'était pas qualifié pour recevoir ce renseignement — vous avez déclaré, de source autorisée, que nous sommes aujourd'hui, pour la première fois, dans une position qui nous permet d'entrevoir la fin de la guerre. A vrai dire, le lieutenant Schmidt n'est pas plus susceptible que le commandant Martin ou moi-même d'ébruiter cette information. Mais les instructions sont parfaitement claires. »

— « Mais j'ai ordonné au lieutenant de sortir ! J'ai... »

— « Vous saviez que le commandant Martin le retenait ici. Avez-vous voulu inciter le lieutenant à désobéir à son chef hiérarchique ? Ou bien avez-vous essayé d'empêcher mes deux officiers de me faire un rapport sur une question d'extrême urgence ? Et

que diable essayez-vous de faire en ce moment — sinon de m'obliger à passer l'éponge sur votre manquement à la discipline ? »

L'officier d'état-major ouvrit la bouche, la referma et avala sa salive.

Saisissant le combiné, le colonel Tyler jeta quelques mots brefs d'un ton mordant, puis raccrocha l'appareil.

Il y eut un silence tendu pendant environ deux minutes. Puis on frappa à la porte.

— « Entrez, » dit Tyler.

Six hommes de la MP, aux uniformes impeccables et dont deux étaient armés de mitraillettes, vinrent encadrer poliment l'officier d'état-major et l'emmenèrent.

Le colonel Tyler jeta un coup d'œil à Martin. « Vous pouvez rappeler Schmidt. »

Martin passa dans le premier bureau, où le lieutenant Schmidt conversait à voix basse avec le sergent Dana, toute souriante.

— « Schmidt, » appela Martin.

— « Oui, mon commandant, j'arrive. »

Martin rentra dans le bureau du colonel. Il entendit la fille murmurer quelque chose et Schmidt lui répondre aussi doucement. Puis le lieutenant, l'air troublé mais plein d'espoir, suivit Martin, qui referma derrière eux la porte du bureau.

Le colonel Tyler dévisagea Schmidt et s'éclaircit la voix. « Lieutenant, votre renseignement m'intéresse. Reprenons-le en détail. »

— « Bien, mon colonel. »

— « Pour commencer, vous avez obtenu un laissez-passer de trois jours à la surface ? »

— « Oui, mon colonel. Pour rendre visite à ma... ma petite amie, mon colonel. »

— « Mais elle ne s'est pas montrée très... amicale ? »

— « Eh bien — c'est du moins ce qu'il m'a semblé — ce ne fut pas tant sa faute que celle de sa mère, mon colonel. Voyez-vous, j'ai un métier qui me sert de couverture : courtier en encyclopédies. La mère estime que c'est une situation minable et souhaite pour sa fille un parti plus brillant. »

Le colonel hocha la tête avec sympathie.

« Je connais la famille de Janice depuis longtemps, » poursuivit Schmidt, « mais apparemment on avait feint jusque-là d'ignorer mon existence. Aussi cette fois sa mère m'a bombardé de questions. Je crois que j'aurais pu m'en tirer si je n'avais été surmené par ce gâchis à la centrale atomique, et à aucun mo-

ment je n'ai pu attraper le fil de la discussion. De plus un journal était posé sur le pouf voisin du divan où j'étais assis ; un titre attirait sans cesse mon regard : *Explosion atomique évitée à Pennsy*. Je me suis alors demandé comment on voyait cela de l'extérieur. Aussi, au beau milieu de la harangue, tandis qu'elle m'expliquait combien la vie est sérieuse, j'ai pris le journal et me suis mis à le lire. Ça a été la fin de tout. »

Le colonel Tyler eut un sourire. « Si vous désirez que nous vous établissions une meilleure couverture... »

— « Merci, mon colonel, mais je ne le crois pas utile. Janice aurait pu à tout moment stopper cet interrogatoire, mais elle n'a pas bougé pendant que j'étais sur la sellette, en prêtant une oreille attentive à ce qui se disait. J'ai eu l'impression que, de toute façon, elle était de connivence avec sa mère. Certaines questions étaient dures, mais Janice n'a rien dit pour me défendre. Cela m'a suffi. »

Le colonel acquiesça d'un signe de tête. « Qu'avez-vous fait ensuite ? »

— « Eh bien, je me suis retrouvé dans la rue, devant la maison. J'aurais dû avoir le moral à zéro, mais à vrai dire j'étais trop fatigué pour cela. Mon laissez-passer était encore valable et je ne savais qu'en faire. J'aurais pu rentrer chez moi mais cette perspective ne me souriait pas. A la maison ils sont tous affligés et compatissants, excepté ma petite sœur, qui n'est qu'une gosse. Alors, faute de mieux, je suis allé à un kiosque à journaux, j'en ai acheté un qui parlait de l'explosion atomique évitée et j'ai lu l'article. Quelques étudiants sont apparus et cela m'a donné l'idée de revoir ma vieille boîte. » Schmidt se renfrogna et le colonel se pencha en avant, très intéressé.

— « Continuez. »

— « Ma foi, c'est un peu difficile à expliquer, mon colonel. J'y étais déjà revenu auparavant, voyez-vous, avec l'impression d'être une sorte de fantôme : le collège n'avait pas changé, mais les visages n'étaient plus les mêmes et je m'étais partout senti déplacé. Mais cette fois-ci ça n'a pas été pareil. »

Martin écoutait attentivement et le colonel, toujours penché en avant, avait un regard captivé.

— « Vous avez remarqué quelque chose d'anormal, c'est cela ? »

— « Pas précisément *anormal*, mon colonel. Etrange. Malheureusement j'étais recru de fatigue et je crains de ne pas avoir été un parfait observateur. La première chose qui m'a paru bizar-

re, c'est un étudiant que je voyais pour la première fois et qui s'est tourné vers moi en me disant tout naturellement : « Mon vieux, je ne peux plus supporter tout cela, et vous ? Je veux dire, *à quoi bon* tout cela ? Pourquoi *se tracasser* ? »

— « Cela s'est passé pendant que vous vous dirigiez vers le collège ? » demanda le colonel.

— « Non, mon colonel, je venais juste de quitter le kiosque à journaux. »

— « Que lui avez-vous répondu ? »

— « Sa remarque s'accordait avec mon humeur, aussi ai-je approuvé. Mais je me suis demandé ensuite de quoi il parlait. Cependant nous déambulions lentement vers le collège. Comme je l'ai dit, j'étais fatigué. Lui aussi. C'est à peine s'il paraissait capable de se traîner. Au bout d'un moment il dit : « Je me demande à quoi sert tout cela ? » Eh bien, je ne savais pas de quoi il parlait, mais je n'étais pas loin de partager son sentiment, aussi lui répondis-je : « Je vous comprends. » Nous avons péniblement gravi la colline et, bientôt, nos chemins se sont séparés. « A bientôt, » me dit-il, et je lui répondis : « Entendu. »

— « Ce furent vos seuls commentaires ? »

— « Oui, mon colonel. En soi-même cela ne signifiait pas grand-chose. Mais en grimpant sur la colline nous avons croisé peut-être une demi-douzaine d'étudiants. Chacun d'eux paraissait aussi plein d'ardeur et d'entrain que s'il avait reçu un grand coup dans l'estomac. Une étudiante sortit du collège juste au moment où j'y entrais et l'on eût dit que depuis belle lurette elle n'espérait plus rien de la vie. Alors je suis allé plus loin ; c'était la sortie des classes et... » Il secoua la tête. « Je ne puis vous décrire ce que j'ai vu. Mais j'avais sur moi une petite caméra — avec l'intention de faire quelques plans de Janice — et je filmai le collège à la place. »

— « Avez-vous apporté cette caméra ? »

— « Oui, mon colonel, j'ai... » Il rougit légèrement. « Ah ! il me semble que je l'ai laissée dans le bureau voisin, mon colonel. Si vous permettez... »

— « Allez-y. »

Le lieutenant sortit. Le colonel jeta un regard narquois à Martin, qui sourit et ne dit rien.

On entendit murmurer une voix masculine et un rire féminin fusa, après quoi Schmidt rentra, portant un petit sac en cuir. Il

le remit au colonel, qui sortit la caméra de son étui, tira les deux oculaires extensibles, s'assura que le levier était bien sur la lettre P indiquant le « playback » et porta ensuite la caméra à ses yeux.

Martin, tout en l'observant, se rappelait nettement les scènes filmées. La première représentait une jolie fille qui marchait lentement vers l'opérateur en dépassant un groupe d'étudiants. Elle avait l'air hagard et son visage semblait indiquer qu'elle venait de pleurer ; elle passa devant trois étudiants mal rasés, assis sur les marches du bâtiment. C'était une très jolie fille. Tandis qu'elle passait, les trois étudiants restèrent indifférents, la tête appuyée sur leurs mains, fixant des yeux mornes sur le campus.

Il y eut un bout d'amorce pâle et transparente dans la pellicule, puis ce fut un plan d'un groupe important d'étudiants des deux sexes flânant, apathiques, dans le campus. En passant, ils abandonnaient derrière eux ici un grattoir, là un crayon ou une règle à calcul, que l'un ou l'autre avait perdu et que nul ne se souciait de ramasser.

Il y eut une nouvelle amorce transparente, puis le plan rapproché d'un grand diable d'étudiant, traînant lamentablement la jambe. Il avait une barbe de trois jours, irrégulièrement fournie, comme s'il s'y était pris à plusieurs fois pour essayer de la raser, mais avait fini par y renoncer.

Quelques autres scènes montraient la même chose — des garçons ou des filles apathiques, déprimés, errant lentement à travers le campus, isolés ou en groupe.

Le colonel Tyler regarda de nouveau le film, puis posa soigneusement la caméra sur sa table et se tourna vers Schmidt.

— « Toute l'école était ainsi ? »

— « Tout ce que j'en ai vu, mon colonel — du moins les étudiants. Je ne sais pas ce qu'il en est des professeurs ou de l'administration. »

— « En dehors de cela, quelle était l'ambiance de la ville ? »

— « Par endroits l'atmosphère m'a paru bizarre, comme si les gens se demandaient pourquoi de toute façon se faire du souci. Mais nulle part le moral n'était aussi bas qu'au collège. »

— « Et tous les étudiants que vous avez rencontrés à l'extérieur du campus se trouvaient dans le même état ? »

— « Oui, mon colonel. Tous ceux que j'ai vus. »

— « Vous faites-vous une idée de ce qu'il y a derrière tout cela ? »

— « Non, mon colonel. Si ce n'est qu'il se passe évidemment quelque chose d'anormal. Car les Tamars ont déjà frappé des écoles, de différentes façons. »

Tyler hocha pensivement la tête, rendit la caméra au lieutenant et jeta un coup d'œil à Martin.

— « Quelle est votre théorie là-dessus ? »

— « Je pense seulement que les Tamars sont derrière tout cela, mon colonel. Quant à savoir comment et pourquoi, c'est une autre affaire. »

Le colonel contempla la carte murale du continent, avec ses minuscules points multicolores qui luisaient et les groupes de points blancs en bordure, représentant les unités ennemies de pénétration, dont on avait perdu la trace et qu'on n'avait pas localisées à nouveau.

— « En ce qui concerne le *comment,* » dit-il, « avec six unités sur les soixante qui sont normalement affectées à ce continent, ils ont assez de puissance pour faire beaucoup de dégâts, bien qu'il soit astucieux de se demander comment ils s'y prennent au juste. » Il s'adressa de nouveau à Schmidt. « Ce film montre bien tout ce que vous avez découvert ? »

— « Oui, mon colonel. Sur le moment tout cela me parut étrange, mais j'étais très abattu moi-même, et je ne me suis pas rendu compte de ce que cela pouvait signifier. Je suis simplement rentré à la maison et j'ai employé le temps qui me restait à rattraper mes heures de sommeil. Ce n'est que lorsque je les eus récupérées et que vint le moment du retour que j'ai songé aux Tamars. »

Le colonel hocha la tête, l'air songeur, et dit : « En ce qui concerne le *pourquoi* de leur comportement... »

Le téléphone sonna. Il le décrocha, répondit : « Colonel Tyler, » et écouta. « Oui, » dit-il, « je comprends. Ainsi donc vous estimez que cela *mérite* notre attention ?... Oui... oui... Alors c'est aussi tout à fait nouveau pour vous ?... Oui... très bien, Sam. Merci. Au revoir. » Il raccrocha et sourit. « Eh bien, messieurs, la Reconnaissance est d'accord avec nous. Ils n'en savent pas plus long que nous sur ce qui se passe là-bas et, bien entendu, ils n'ont pas eu le temps de faire une vérification approfondie. Mais ils viennent d'y envoyer, il y a une dizaine de minutes, une équipe munie des nouveaux mouchards portatifs et les aiguilles ont aussitôt sauté au bout de la graduation. » Le colonel était rayon-

nant de joie. « Nous les avons repérés, messieurs. Demain nous passerons à l'attaque et les jetterons dehors. Pour le moment, reposez-vous et vérifiez votre équipement. »

Se reposer, pour Martin, signifiait quitter son bureau — où s'entassaient dans la corbeille de classement les papiers officiels — pour se rendre à son appartement. Celui-ci était réduit en proportion des besoins d'une organisation qui vivait de fonds secrets et devait en dépenser la plus grande partie pour de coûteuses installations de protection. Le logement comportait une chambre à coucher, une salle de bains, une kitchenette et une pièce plaisamment surnommée « salle à manger et de séjour ». L'ensemble tenait dans un espace d'environ 4 m 50 de côté. Le séjour faisait environ deux mètres carrés, avec pour tout mobilier deux chaises, une table de jeu pliante et un téléviseur nanti d'une provision de programmes enregistrés. Quiconque avait une propension à la claustrophobie n'aurait pas tardé à se figurer que les murs commençaient à se resserrer autour de lui. Les deux portes ménagées face à face s'ouvrant intérieurement et se rejoignant presque au milieu de la pièce, cette impression avait une fâcheuse tendance à devenir une réalité. La kitchenette était un peu plus grande, mais bourrée d'ustensiles. La seule pièce où deux occupants pouvaient fermer les portes et respirer simultanément sans se faire crever les tympans était la chambre à coucher. Elle était assez grande pour que l'on puisse s'y déplacer. La grille du ventilateur s'y ouvrait, source fortuite de sons mystérieux, dont l'écho résonnait toute la nuit dans la pièce.

Martin partageait cet appartement avec son commandant en second, un corpulent capitaine nommé Burns. Pour le moment Burns était étendu sur sa couchette, les mains jointes derrière la nuque, les yeux fermés, arborant une expression de lassitude exaspérée.

— « C'est toujours la même foutaise, » dit-il. « On met toute la gomme dans un assaut désespéré pendant six semaines, jusqu'à ce que les hommes tombent sur place et l'on se prend à fixer sa main pour essayer de se rappeler si l'on est en service ou au repos — et alors la Reconnaissance perd la trace de ces salauds et on n'a plus rien à faire pendant les six semaines qui suivent, qu'à s'entraîner et remplir des formulaires. Et puis... —

vlan ! La Reconnaissance les retrouve et on est repris dans l'engrenage. »

— « Cette fois ce n'était pas la Reconnaissance, » répondit Martin. « C'est Schmidt qui est tombé dessus au cours d'un congé de trois jours. »

Burns ouvrit les yeux.

— « Vous voulez dire qu'il s'est cogné dedans par hasard ? »

— « Exactement. »

— « Comment est-ce arrivé ? »

— « Sa petite amie l'a envoyé paître et il s'est trouvé avec du temps de reste. Il est allé traîner ses guêtres dans son ancien collège, où il a trouvé une drôle d'ambiance. » Martin la décrivit et Burns, fronçant les sourcils, se dressa sur son séant.

— « De l'apathie, hein ? Eh bien, à quoi ça rime ? Je ne vois pas les Tamars en train de gaspiller six unités pour un tel résultat. »

Martin ouvrit sa cantine, en tira un automatique dans son étui et le posa sur sa couchette.

— « Ils n'ont peut-être pas engagé toutes les six unités pour cela. Nous ne savons pas encore au juste ce qu'ils y ont mis. »

Burns acquiesça d'un signe de tête, se leva et alla vers sa cantine. « Je ne comprends toujours pas où ils veulent en venir. »

— « Moi non plus, » dit Martin. « Mais ils sont là-bas. Il s'ensuit qu'il va y avoir du vilain pour nous quelque part. »

Martin sortit avec précaution de sa cantine un coffret de couleur olive attaché à une ceinture, et sur lequel étaient fixés deux petits fils métalliques, puis un casque comportant sur le devant une légère protubérance, enfin une petite boîte d'un blanc opaque, en plastique. Un par un, il rangea ces objets sur sa couche, à côté du pistolet.

— « A quoi ça sert, de rendre apathiques tous les étudiants d'un collège ? » s'écria Burns, exaspéré. « En quoi cela gêne-t-il notre effort de guerre ? Les Tamars n'ont pas tellement d'unités de pénétration pour se permettre de faire des choses histoire de s'amuser ! » Il se rembrunit soudain et ajouta : « Ouais, mais d'autre part — *comment* les ont-ils faites ? »

Martin s'assit sur sa couchette et se mit à démonter le pistolet. « Maintenant vous êtes sur la bonne voie. »

— « Combien y a-t-il d'étudiants dans ce collège ? »

— « Plus d'un millier. »

— « Et on leur a sapé le moral à *tous* ? »

— « A tous ceux que Schmidt a vus. »

Burns lâcha un juron. « Ces matamores ont gagné le gros lot, ce coup-ci. Ils essayent toujours de prendre quelque avantage ou produire un effet à répercussions multiples. Quelque chose qui compense notre supériorité numérique et le nombre insuffisant des équipes de pénétration qu'ils peuvent nous opposer. »

Martin s'était mis à nettoyer soigneusement les pièces de son pistolet. « Cette fois ils ont bien obtenu un effet à répercussions multiples. »

La mine sombre, Burns y réfléchit, puis prononça : « J'imagine que c'est conforme à leur méthode habituelle. S'ils le peuvent, ils préfèrent avoir la mainmise sur des gens occupant des postes clés. S'ils ne le peuvent pas, ils essayent d'atteindre quelqu'un qui *sera* plus tard à un poste clé. Comme lors de ce gâchis à l'Académie de l'Espace. »

Martin graissa légèrement les pièces et remonta le pistolet. « Celui-là était parfait, du moins à leur point de vue. »

— « C'est sûr. Faites craquer une poignée d'instructeurs sélectionnés et ils donneront de fausses indications directement aux futurs officiers. Ceux-là, quand ils *seront* officiers, commettront de dangereuses erreurs. Nous avons eu de la chance d'enrayer le mal avant qu'il ait causé notre perte. »

Martin remit le pistolet dans son étui. « Pourtant le véritable facteur de répercussions multiples dans le cas précédent ne fut pas comparable à celui-ci. Car les élèves officiers qu'ils avaient sabotés ne furent atteints — malgré l'influence hypnotique des Tamars — que dans *une catégorie* de leurs connaissances. Dans le cas présent, ce qui est atteint n'est pas le savoir d'un homme, c'est son *moral*. Quand le moral d'un homme est diminué, son savoir est plus ou moins inutile. »

Burns acheva de nettoyer et de graisser son propre pistolet ; ensuite il vérifia le fonctionnement d'un petit interrupteur placé juste sous le rebord de son casque ; Martin l'imita. « Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Mais je ne vois pas comment ils procèdent. L'individu qu'ils réussissaient à capturer était toujours, jusqu'à présent, soit utilisé directement — disons pour donner un ordre désastreux — soit, s'il était instructeur, utilisé pour transmettre quelque dangereux élément de fausse connaissance. On peut, par exemple, faire croire à un homme que l'hydrogène sulfuré, tout en étant un gaz d'odeur désagréable, n'est nullement toxique. C'est une fausse conception. Elle est dangereuse. Mais

elle ne démoralise pas un homme. Les Tamars peuvent inculquer des notions soigneusement choisies de fausse connaissance. Ils peuvent le faire sans trop s'écarter des habitudes de l'enseignement scolaire. Il est possible que nul ne s'en aperçoive. Mais comment peuvent-ils enseigner l'apathie ? »

— « Je n'en sais rien. » Renfrogné, Martin ouvrit la petite boîte blanche et en sortit une sorte de bridge dentaire, muni de deux petites tiges en acier inoxydable qui maintenaient une capsule rouge foncé. Il le glissa dans la bouche, l'ajusta soigneusement sur une molaire inférieure, le toucha avec la langue, fit bouger la capsule vers le haut et la sentit se poser sur la surface mordante de la dent. Alors il retira l'appareil avec précaution.

— « Je ne me demande pas seulement, » dit-il, « *comment* ils enseignent l'apathie, mais comment ils l'enseignent à *un collège entier*. Ils doivent faire fonctionner une sorte de chaîne, pour une production en grande série. » Il passa dans la salle de bains, lava son appareil dans une cuvette, l'essuya et le remit dans sa boîte.

A l'autre bout de la pièce, Burns avait mis la capsule dans sa bouche et s'appliquait, l'air concentré, à essayer l'appareil.

Martin rangea tous les objets dans sa cantine, à part le coffret muni des deux fils métalliques, puis il sortit une longue combinaison de couleur olive, tout d'une pièce, à laquelle étaient fixés des gants et des brodequins à semelle de crêpe.

Burns avait maintenant retiré la capsule de sa bouche et il entra dans la salle de bains. Il y eut un bruit d'eau qui coulait. La voix du capitaine s'éleva, légèrement étouffée.

— « Plus j'y réfléchis, moins ça me plaît. Le défaitisme est contagieux, en tout cas. S'ils ont trouvé le moyen de le combiner avec autre chose et de le fortifier... mais par quelle *méthode* ? Ils ne donnent pas des *cours* de défaitisme. »

— « Apparemment cela doit porter chez eux un autre nom. »

— « Lequel, par exemple ? »

— « Je n'en ai pas encore la moindre idée. »

Martin enfila la combinaison, tira la fermeture-éclair et bloqua soigneusement de chaque côté, d'un coup sec, les longues glissières minces. Il pressa un petit bouton sur le coffret olive, vit s'allumer une brillante lentille verte indiquant que la batterie était en pleine charge, glissa le coffret dans la poche de sa combinaison, raccorda les deux fils à leurs prises, tira la fermeture-éclair

de la poche et la bloqua. Penché sur le lavabo, Burns donnait en grognant son opinion sur les Tamars, sur la guerre et sur les tuiles qui allaient probablement tomber le lendemain.

— « Il se peut, » dit Martin, « que d'ici demain vous soyez rassuré sur tout cela. »

— « Espérons que cela se passera mieux que lors du dernier coup dur. » Burns sortit de la salle de bains. « Excusez-moi, Mart. Je ne savais pas que vous vous débattiez avec cette combinaison pendant que je parlais. »

Le commandant grogna et déroula la cagoule profilée qui s'adaptait étroitement à sa tête, avec seulement deux ouvertures pour les yeux et deux petits trous pour respirer. Il la fixa au moyen d'une fermeture-éclair qu'il bloqua. Puis il passa sa main gantée au milieu de sa poitrine, palpa le commutateur de pression sous la toile, les fils minces et les minuscules sphéroïdes enchaînés en un réseau sous le tissu. Il actionna le commutateur, puis regarda sa couchette, contre le mur. Lentement il leva sa main droite et la plaça devant ses yeux. Il ne vit ni la main, ni le bras. Il sentit le contact de l'étoffe que sa main appuyait doucement sur son visage, mais ne vit que la couchette.

Il se tourna, mit la main dans sa cantine et vit son casque s'élever vers lui tout seul, comme si rien ne le tenait. Il s'en coiffa soigneusement, sentit les attaches intérieures du casque et de la cagoule s'enclencher. Il ferma la porte de la petite salle de bains, sentit ce faisant le contact de cette porte au bout des doigts, à travers ses gants, mais la porte parut mystérieusement osciller, comme si elle se fermait sans raison apparente. Derrière cette porte il y avait une glace en pied.

Martin regarda dedans, vit la cantine et la couchette de Burns à l'autre extrémité de la pièce, distingua Burns qui se coulait dans sa combinaison, tirait et verrouillait la fermeture-éclair — mais de lui-même Martin ne vit rien avant de s'être penché tout contre la glace. Et c'est alors qu'il aperçut, flottant juste devant lui, les seules choses visibles de sa personne — deux petits points noirs — les prunelles de ses yeux.

Quelques instants plus tard Burns disparut et les deux hommes s'examinèrent minutieusement.

— « Ça va, » dit Martin. « Rien de visible. »

— « Pareillement pour vous. »

Martin poussa le commutateur de pression. Presque aussitôt Burns réapparut. Méthodiquement les deux hommes retirèrent

leurs casques légèrement trop grands, les mirent de côté et commencèrent à ouvrir leurs attaches à glissière.

Le lendemain ils procéderaient de nouveau aux mêmes opérations, mais avec le pistolet, la capsule et quelques autres accessoires en bonne place. Pour le moment, ayant ôté leurs combinaisons, ils les pendirent avec soin dans les vestiaires.

— « J'aimerais pourtant savoir, » dit Burns, « comment ces corrupteurs ont fait leur dernier coup. »

Martin sourit. « Le temps est une roue qui tourne et vous révélera tout. Patientez seulement vingt-quatre heures. »

— « Ouais, » grommela Burns, « à condition que nous soyons encore en vie d'ici là. »

Le lendemain le colonel, contrairement à son habitude, s'entretint brièvement avec ses troupes rassemblées avant de se mettre en route vers la surface.

— « Messieurs, ce que nous affrontons aujourd'hui est le type le plus mortel d'attaque par traîtrise. Pourtant l'apparence en est relativement inoffensive. Il serait dangereux pour nous de sous-estimer cette situation, car nous pourrions subir une défaite que nous ne pouvons nous permettre. Je crois qu'il serait utile, pour nous, de passer rapidement en revue nos expériences antérieures pour envisager sous son vrai jour la situation actuelle. »

Il jeta un coup d'œil à Martin. « Commandant, faites-nous une brève analyse d'une attaque ennemie typique. »

Martin réfléchit rapidement à la question avant de répondre :

— « Leur attaque typique se déroule en cinq phases. La première est apparemment une sorte de reconnaissance psychologique en force, pour décider de la tactique et éprouver la résistance de divers points de commande ; pour nous ces points de commande sont des personnes occupant des positions qui sont sensibles d'une manière ou d'une autre. La deuxième phase de leur attaque est l'assaut psychologique pour capturer un poste de commande sélectionné. La manière exacte dont ils procèdent est leur secret ; à notre point de vue, la personne attaquée éprouve une grande fatigue, de la tension, et une pénible dépression.

» Si cette personne rejette ces sensations, les chasse de son esprit et refuse de céder, l'attaque s'arrête en fin de compte d'elle-même, ou bien elle est repoussée. Apparemment l'ennemi souffre dans ce cas d'une sorte de perte ou de blessure psychi-

que, car il y a toujours, à la suite d'une attaque infructueuse, une diminution de son activité. Mais si l'attaque psychologique réussit, le poste clé est capturé. A notre point de vue la victime craque et l'ennemi dirige désormais ses actions. Cette domination constitue la troisième phase, dans laquelle, s'il s'agit d'un personnage officiel du gouvernement, il prend des décisions nuisibles, signe des documents erronés, préconise une ligne de conduite aberrante. S'il est professeur, il inculque à l'esprit de ses étudiants de fausses données. Les dégâts sont accrus avec un effet presque hypnotique par la puissante personnalité, non pas de l'individu dominé mais, apparemment, de l'entité qui possède le pouvoir psychologique.

» La quatrième phase de l'attaque est l'effet réel du mauvais enseignement ou des décisions néfastes, qui se combinent et s'accumulent ; si rien d'autre ne le fait, nous sommes alors alertés par la constatation que quelque chose va de travers.

» La cinquième phase est la retraite. Nous avons partout le contrôle de cette planète et nous sommes évidemment beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont. En utilisant les techniques électroniques les plus avancées, nous contre-attaquons et ils se retirent immédiatement, nous laissant en possession du poste de commandement. Dans un bref délai ils nous rendent coup pour coup en attaquant un autre poste clé — c'est-à-dire, à notre point de vue, un autre personnage. Entre-temps il nous a fallu rééduquer la première victime et réparer tous les dommages qu'elle a causés. A n'importe quel moment, il semble qu'il y ait de vingt à trente attaques ennemies en cours dans notre propre secteur, à moins qu'ils n'aient subi un échec, ce qui fait tomber ce nombre de près de moitié. Parmi ces attaques au moins quelques-unes, à tel ou tel instant, échappent à notre vigilance. L'ennemi table énormément sur la dissimulation et nous devons souvent reconstituer l'enchaînement des faits après coup. »

Le colonel approuva d'un signe de tête. « Bien. » Il se tourna vers Burns. « Capitaine, comment décelons-nous un poste de commandement capturé, c'est-à-dire un personnage qui leur a cédé ? »

— « Jusque-là de deux façons, mon colonel. Primo en remontant la cascade de méfaits catastrophiques jusqu'à la source, qui est le personnage en question. Des avaries industrielles, par exemple, qui mettent en cause les étudiants d'un professeur. Secundo, par le ton particulier du personnage capturé lui-même, quand il

propage autour de lui d'une voix contrainte ses faux renseignements. »

— « Exact. Maintenant, une dernière question. Martin, contre qui ces attaques sont-elles dirigées ? Quel est l'objectif de l'ennemi ? »

Martin fronça les sourcils. « Les premières attaques furent apparemment livrées au hasard, comme des coups de fouet lancés à quelqu'un dans une pièce obscure. Mais très vite elles furent dirigées contre des personnalités officielles du gouvernement, des législateurs, des officiers supérieurs du Commandement de l'Espace. Puis, par une évolution progressive, on attaqua notre technologie — directement, d'abord, en frappant les chefs d'industrie et les techniciens spécialisés, puis indirectement, en dénaturant la formation des étudiants qui se destinaient à l'industrie. En ce qui concerne la toute dernière attaque... » Martin secoua la tête. « Elle semble viser tout le corps estudiantin. Mais franchement je ne vois pas quel est l'objectif réel. »

Le colonel fit un signe d'approbation. « Ce que cherchent nos adversaires c'est, bien entendu, le point faible qui leur permettra de nous porter un coup décisif. Mais il se trouve que les postes clés du gouvernement, de l'industrie et des forces armées sont généralement occupés par des gens habitués à être sous pression et prêts à résister à celle de l'ennemi. Par suite du nombre relativement restreint de gens susceptibles de faillir, d'être découverts et remplacés, l'ennemi est amené à essayer une nouvelle manœuvre d'approche. En attaquant des écoles on obtient un effet à répercussions multiples avec, relativement, plus de facilité, mais les résultats sont lents. On donne rarement des situations importantes aux nouveaux diplômés. Or les faux enseignements qu'ils reçoivent sont peut-être susceptibles de provoquer des accidents industriels ; mais ceux-ci sont relativement mineurs et, d'une façon ou d'une autre, disqualifient les responsables. Une nouvelle tactique est devenue nécessaire pour l'ennemi. Ce qu'il vient de trouver c'est le moyen de provoquer un *traumatisme psychique* chez toute une communauté d'étudiants. Les anciens coups visaient le gouvernement et l'industrie. Le récent coup vise *l'émotivité d'un vaste groupement humain.* »

Le colonel s'interrompit et Martin fut conscient de l'émotion de la salle, comme si le sens profond de ces paroles se faisait jour dans l'assistance.

— « Un état d'esprit, » continua le colonel, « est contagieux.

Arrachez une arme de la main d'un homme et il en trouvera une autre. Faites trahir ses chefs et il s'en choisira de nouveaux. Sabotez sa technologie et il la réparera. Mais si vous conditionnez cet homme pour qu'il se fiche de tout... » Le colonel jeta un regard autour de lui. « Messieurs, nous n'avons pas le droit de perdre la bataille que nous allons livrer. »

Maintenant, à la surface, Martin et les autres combattants étaient dispersés dans le campus, réseau d'invisibles yeux observant ce qui se passait dans chaque salle de classe, chaque bureau administratif et communiquant entre eux au moyen de petits émetteurs à ondes courtes placés sur leurs cous et d'écouteurs ayant les dimensions de dés à coudre. Ils épiaient et prêtaient l'oreille assidûment, quand tout à coup Martin entendit la voix d'un sergent nommé Cains.

— « Mon commandant, je crois avoir trouvé. »

— « Où est-ce ? »

— « Salle 24 du Building d'Etudes Sociales Nears. »

Mentalement Martin pointa le bâtiment sur la carte qu'il avait apprise par cœur en montant à la surface. « Très bien. Que se passe-t-il là-bas ? »

— « Ce n'est qu'un cours de psychologie élémentaire, mon commandant, mais tous les signes y sont. La voix du conférencier vous entre droit dans la tête. En entendant ce qu'il dit, on se sent honteux, petit, réduit à l'impuissance. On doit réagir sans arrêt pour chasser cette impression, et c'est dur de tenir le coup avec lui. »

— « Il me semble que c'est bien cela. Nous arrivons tout de suite. »

La voix du colonel retentit aux oreilles de Martin.

— « Commandant Carney, déplacez vos hommes de manière qu'ils encerclent le bâtiment Nears. Si par hasard cet homme tente de nous échapper en se rendant invisible, nous le marquerons d'un projectile colorant. Vous vous en chargerez. »

— « C'est entendu, mon colonel, nous l'aurons, » répondit la voix de Carney.

— « Commandant Martin, vous garderez constamment sous surveillance les autres bâtiments, mais placerez votre escouade de choc juste à l'extérieur du Building Nears. J'ai l'impression que la mise au point de cette affaire sera particulièrement ardue. Le

sergent Cains sortira dès que s'ouvrira la porte et attendra près de celle-ci. Vous, moi et le capitaine Burns effectuerons nous-mêmes l'opération... »

La porte de la Salle 24 du Building Nears s'ouvrit comme si elle avait été mal fermée et qu'elle venait d'être poussée par un coup de vent. Le colonel, Martin et Burns comptèrent jusqu'à trois avant d'en franchir vivement le seuil, chacun d'eux tenant l'épaule de l'homme invisible qui le précédait.

A leur droite, des rangées d'étudiants étaient assis devant des pupitres. A leur gauche se dressait un long tableau noir mural, suivi d'une porte fermée. Près de cette porte, un bureau, derrière lequel se tenait un homme qui semblait imbu d'omniscience et dont la voix avait des intonations particulièrement insinuantes, où se mêlaient le reproche, le sarcasme et la jubilation.

Le colonel, Martin et Burns s'écartèrent tandis que l'éducateur, interrompant son cours, levait les yeux puis se dirigeait d'un pas rapide et décidé à l'autre extrémité de la salle, vers la porte qu'il referma en la faisant claquer. Pendant que ce personnage se trouvait près de la porte, le colonel guida ses compagnons derrière le bureau, dans le coin de la salle qui leur faisait face. Là, les trois hommes s'adossèrent au mur latéral et attendirent.

L'éducateur revint prendre place à son bureau.

Martin examina rapidement la classe, où régnait une ambiance uniforme d'accablement et de morne tristesse. De nombreux étudiants semblaient frappés d'une sorte de catalepsie et restaient figés sur leurs sièges, le regard fixe, tandis que l'éducateur regagnait sa place, jetait un coup d'œil au tableau noir sur lequel était inscrit un indéchiffrable gribouillage et se tournait vers la classe. Sa voix s'éleva, avec le bourdonnement plaintif d'une guêpe qui s'apprête à piquer.

— « Nous allons maintenant, » dit-il, « résumer nos conclusions. »

Il s'approcha du tableau noir et, en deux coups de craie énergiques, traça deux lignes horizontales, vaguement parallèles, à une cinquantaine de centimètres l'une de l'autre. La main levée, il hésita un instant puis, d'un mouvement saccadé, dessina une sorte d'œuf décentré entre les deux traits. Au-dessus de la ligne supérieure il griffonna rapidement une série de signes moins. Ses mouvements étaient brusques et outrés, mais Martin remarqua que nul n'en souriait ni ne changeait d'expression dans la classe.

Le professeur se tourna vers ses étudiants.

— « Voici la situation fondamentale des humains. Ici nous avons... » (il frappa l'ovale avec sa craie) « le moi. Et là... » (il frappa la ligne supérieure) « la répulsion. Ici... » (la ligne inférieure) « l'attraction. Et le résultat ? » En traits rapides il dessina une flèche pointée vers le bas. « Le moi *descend*. Actionné par la répulsion, capté par l'attraction. Le moi est sans volonté. Il n'existe pas de volonté. Il n'y a que le désir. Le désir est enraciné dans le subconscient. Nous ne savons rien sur le subconscient. Il en découle que les désirs qui déterminent nos actes sont des forces extérieures, que nous ne pouvons maîtriser. Nous ne maîtrisons pas le désir. Ce sont les désirs qui nous maîtrisent. L'homme est un pantin. L'homme doit rejeter l'hypocrisie et admettre son manque de volonté, son absence d'âme, son état d'impuissance. Il n'existe que le désir et rien que le désir et le désir, qu'il soit cupidité, concupiscence... »

Tantôt fort, tantôt en sourdine, la voix insinuante portait à chaque cerveau un coup sensible et Martin avait l'impression d'être introduit de force, tête la première, dans une petite pièce tordue, où tous les meubles étaient déformés, où les murs et le plafond se rejoignaient en angles bizarres et où les fenêtres aux vitres gondolées donnaient sur un monde apparemment démentiel.

La voix du colonel, basse et distincte, lui parla à l'oreille.

— « Martin. Mettez-le hors circuit. »

Martin appuya sa langue contre la base de la capsule placée près d'une dent inférieure. Il sentit la capsule remonter et s'adapter doucement sur la partie mordante de cette dent. Il s'avança.

La voix insinuante continuait à se faire entendre mais, quand Martin s'arrêta à environ un mètre du visage un peu bouffi et en sueur de celui qui parlait, et qu'il leva la main vers le bord de son casque, c'est à peine si cette voix lui fut perceptible. Martin serra les dents, sentit s'écraser la capsule, avala le liquide piquant et froid qu'elle contenait et, au même instant, poussa en arrière l'interrupteur placé à l'intérieur du rebord de son casque. Alors il concentra tout son esprit et sa conscience sur l'homme qui se tenait devant lui.

Martin ne sut pas au juste quand et comment cela se produisit, mais il prit tout à coup conscience d'un changement d'optique. Il vit soudain la classe devant lui et non sur le côté,

perçut l'intonation nettement modifiée de la voix, remarqua la légère baisse de lumière due à l'usage d'organes visuels différents.

Un craquement de cuir à peine perceptible et un froissement d'étoffe se firent entendre sur le côté.

La voix poursuivait : «... pas de personnalité, mais seulement une complexité. La psychologie devient une science qui se réfute elle-même, car il n'y a pas de psychisme. Le psychisme est une fiction, l'âme est une... »

Puis la voix s'arrêta brusquement, comme si elle attendait de nouvelles instructions.

Martin sentit sur son épaule une petite tape rassurante. Quelque chose le frôla en passant et il y eut le faible glissement, à peine perceptible, de deux hommes qui en emportaient un troisième, bien tranquillement.

Martin, considérant le monde extérieur à travers des organes visuels qui ne lui étaient pas familiers, médita sur le choc réservé au personnage que l'on avait chargé de répandre cette philosophie corrompue. Il devrait, évidemment, être « rééduqué ». Qu'éprouverait-il, le moment venu, occupant un corps téléguidé — avec un lavage de cerveau en perspective — quand il lui faudrait encore beaucoup plus faire appel à la force de volonté et devrait surmonter toutes sortes d'obstacles, pour simplement échapper aux barrières qui l'enserraient avec lenteur, causant d'horribles souffrances. Il faudrait obstinément faire preuve de détermination et d'équilibre nerveux, malgré les épreuves, les vagues de souffrance successives, jusqu'à ce que la personnalité soit devenue assez forte pour briser le dernier obstacle. Cela signifierait que celle-ci serait alors assez puissante pour se protéger elle-même d'une attaque psychologique et que l'on pourrait désormais se fier à elle. Cette personnalité ferait preuve d'amnésie pour les incidents intermédiaires, mais les réflexes et l'état d'esprit subsisteraient intacts. Mais Martin, qui en avait fait plusieurs fois l'expérience au cours de son entraînement, n'appréciait pas de prendre pour point de départ l'idée que le pouvoir de l'esprit et de la volonté n'étaient que des mythes, auxquels il était impossible de recourir en cas de besoin.

La porte de la salle de classe s'ouvrit toute grande, comme si le pène avait été mal enclenché et qu'un coup de vent l'eût poussée.

Martin attendit un moment, puis ferma la porte.

Les étudiants restaient assis sans bouger, attendant que la voix s'élève à nouveau.

Martin revint vers le bureau et médita vivement sur le problème. Le poste de commandement venait d'être repris, mais il restait encore à réparer, si possible, les dégâts. Cela signifiait un léger changement dans l'exposé.

Il explora du regard la classe, puis se pencha en avant et concentra toute son attention.

Docile, la voix résonna avec énergie. Les lieux communs sortirent avec volubilité.

« ...Oui, le psychisme est une fiction. Une invention. De l'imaginaire. Une relique laissée pour compte de théories anciennes, amusantes mais insipides, non prouvées, préscientifiques. » Ici et là des crayons grattèrent le papier et Martin constata qu'il retenait l'attention désemparée de son auditoire. « Oui, une pure création d'esprits préscientifiques. Un mythe. Une théorie. Non prouvée, bien qu'utile à ses adeptes et, jusqu'ici, bien entendu, non *réfutée.* » Les crayons griffonnaient de plus belle. « De même que la volonté n'est pas prouvée, de même que le concept de l'Etre Suprême n'est pas prouvé — et cependant non *réfutés.* Ces concepts sont préscientifiques, de même que le soleil est préscientifique, mais qu'on ne le nie pas. Le soleil *existe.* » Les crayons continuaient à griffonner ; les rares étudiants qui ne prenaient toujours pas de notes continuaient à l'observer avec un regard vague. Il avait l'impression d'introduire des données dans un ordinateur qui accepterait tout ce qu'il pourrait lui fournir et agirait en conséquence.

Martin fit un effort de mémoire pour se rappeler le début du cours, cherchant un moyen de prendre à rebours les idées qui lui avaient donné l'impression d'être enfourné dans une chambre étroite et tordue.

« Oui, le moi est actionné par la répulsion, capté par l'attraction. Mais la conscience essentielle de l'homme n'est pas le moi de la psychologie. Le moi est dépourvu de volonté. Mais la conscience de l'homme *possède* une volonté. Il n'y a pas *quelque chose* qui soit la volonté, car la volonté n'est pas une chose. *Pourtant la volonté existe.* »

Minutieusement, se concentrant séparément sur chaque pensée, Martin travaillait sur la longue liste, soulignant les différences qui disséquaient chaque assertion qu'il pouvait se rappeler. L'esprit tendu, il leur assenait ses idées :

« L'homme est un pantin. Son corps est mû par des ficelles appelées nerfs. Son cerveau est une machine à calculer, construite en protoplasme. Vu sous cet angle, l'homme a une complexité, mais pas de personnalité. Pourtant le corps et le cerveau ne sont pas tout. Qui est l'observateur qui réfléchit au corps et au cerveau ? La notion de l'âme est ancienne, préscientifique, non prouvée, *mais non réfutée.* S'il existe un pantin, tiré par des ficelles, *qui tire ces ficelles* ? Qui applique certains changements ultimes dans le potentiel électrique qui commande au corps et à la machine à calculer du cerveau ? »

Sans relâche, baigné de sueur, il démolissait les premières assertions, tandis que le temps passait et que les crayons griffonnaient inlassablement :

« ... Dès lors que la psychologie devient une science, elle cesse d'être de la psychologie, car le psychisme n'existe pas pour les instruments actuels de la science. Ce que la science n'observe pas, elle ne peut l'enregistrer ni l'étudier. Mais la psychologie elle-même n'est pas encore sortie de son enfance. Ses conclusions sont hésitantes, non définitives. Son incapacité d'observer ne réfute pas l'existence de la chose non observée. Un homme sans instruments adéquats peut être incapable de repérer une étoile particulière, mais l'étoile qu'il ne réussit pas à observer *est toujours là.* L'échec est imputable à la méthode, pas à l'étoile... »

A un moment donné Martin sentit un changement. Les crayons griffonnaient docilement et les regards semblaient toujours vagues, mais l'ambiance d'accablante apathie avait disparu. Il vint à l'esprit de Martin qu'il avait fini par extirper les racines des premiers enseignements.

Alors il parla plus librement, inculquant la croyance dans l'âme, la volonté, le caractère et le pouvoir de l'homme de combattre et de surmonter finalement les obstacles. Quand il eut terminé, il se rendit compte que nul professeur actuel de psychologie ne reconnaîtrait le cours. Mais cela ne l'inquiéta pas. Un coup d'œil sur la pendule lui apprit qu'il ne lui restait plus que quelques minutes, mais l'auditoire était attentif, les crayons écrivaient rapidement et, tandis que la grande aiguille de la pendule allait marquer l'heure, un souvenir avertit Martin que ces classes se terminaient d'une manière particulière.

« Maintenant, » dit-il, modifiant légèrement sa rhétorique, « la cloche ne va pas tarder à sonner et vous allez vous sentir bien éveillés. Vous sortirez d'ici conscients de votre jugement, de votre

volonté et de votre possibilité de choisir. Quand la cloche sonnera vous vous sentirez frais et pleins d'énergie. »

La grande aiguille rejoignit la petite. Dans le hall une cloche discordante sonna.

Les étudiants s'agitèrent et se dressèrent bruyamment, dans une explosion d'énergie. La classe entière se rua vers le hall.

Imprégné de sueur, Martin s'appuya sur le bureau.

Et maintenant, songea-t-il, que cette énergie explosive se communique à tous les autres. Que la foi et la détermination rivalisent avec l'apathie et nous verrons ce qui arrivera.

Martin éprouva le soulagement d'un homme qui voit le succès à portée de sa main.

Derrière lui il y eut le léger déclic d'une serrure.

Martin se souvint de la porte qui se trouvait près du bureau. Il se retourna.

Un homme élégamment vêtu se tenait sur le seuil. Son regard perçant croisa celui de Martin. Ce dernier eut l'intuition qu'il devait être le directeur d'études de cette section de la Faculté.

Immobiles, les deux hommes se dévisagèrent. Le directeur d'études ne dit rien, mais l'intensité de son regard inflexible et l'influence d'une puissante et autoritaire personnalité commencèrent à se faire sentir.

Brusquement Martin éprouva une brève sensation d'épouvante. Un frisson de peur indéfinissable.

...Quelque chose pouvait lui arriver.

Cette pensée, d'abord fugitive, se fortifia.

L'épouvante l'enserrait comme un cercle de fer.

Son cœur battit à coups précipités.

Les paumes de ses mains devinrent moites et ses jambes se mirent à trembler.

Le directeur d'études eut un sourire et s'avança lentement vers lui.

Quelque part, dans son for intérieur, Martin eut l'impression de l'impact d'un objet massif sur une falaise de granit. Un choc violent... mais rien ne céda.

Martin continuait à fixer les yeux ardents, concentrant son propre regard sur la faible lumière qui paraissait profondément enfouie quelque part derrière ces prunelles.

Une pensée traversa son esprit en un éclair : quelle que fût cette entité, avait-elle jamais sué sang et eau au cours d'un entraînement pareil au sien ? Avait-elle jamais été contrainte de tendre un millier de fois ses nerfs et sa volonté ou bien été douloureusement renvoyée au point de départ, pour recommencer toute cette rude épreuve ?... Quelle était au juste la limite de *sa* résistance ?

Martin s'avança, concentrant son regard sur cette faible lumière au fond des yeux.

De nouveau il y eut une sensation de collision mentale.

Pendant un long moment rien ne se produisit.

Puis il y eut un lent et lourd fléchissement.

La lumière entrevue ne vacilla pas dans les prunelles. Mais l'agressivité de l'esprit diminua, puis se brisa.

Le directeur d'études secoua la tête et eut un mouvement de recul.

Pendant un instant Martin fut sûr d'avoir gagné. Mais, tandis qu'il était pénétré de cette certitude, il devint vaguement conscient d'un déséquilibre mental.

Brutalement, alors que son adversaire s'écartait toujours de lui, l'épouvante le reprit. Le cercle de fer serra à nouveau étroitement sa poitrine.

Le directeur d'études releva la tête, l'éclat de ses yeux redevenant intense, insoutenable. Il plongea son regard dans les yeux de Martin.

Cette fois l'impact fut plus dur que tous les chocs éprouvés jusque-là.

La salle vacilla autour de Martin.

Il se rendit compte qu'il était attaqué de deux côtés à la fois. Par l'homme qui se tenait devant lui, et aussi de plus loin. Faisant un violent effort de volonté, il lutta pour ne pas perdre conscience.

Une fois de plus rien ne céda. Mais cette fois l'accablante anxiété grandit, l'étreignant de plus en plus fort.

Un faible froissement d'étoffe se fit entendre. Martin, les yeux brouillés mais toujours fixés sur l'homme en face de lui, se rendit compte confusément qu'ils n'avaient bronché ni l'un ni l'autre.

Maintenant, tout près, il y eut un léger raclement de pieds.

Martin subissait une telle pression qu'il avait un voile rouge devant les yeux. Le sang battait dans ses oreilles et il ne pouvait

respirer. Il se débattait pour surnager dans un océan de souffrances.

Puis quelque chose, on ne sait où, se brisa.

L'insupportable pression tomba à une fraction de son niveau antérieur, puis tenta de se rétablir normalement.

Martin aspira profondément. Tout à coup sa vision devint claire. Il arracha le cercle qui l'obsédait, écrasa les pensées tentaculaires qui essayaient de s'emparer de sa volonté.

Devant lui le directeur d'études vacillait.

Calmement, Martin lui fit face, ignorant de ce qui avait pu se produire. Puis il remarqua un changement dans le regard, comme si une personnalité différente se faisait jour.

Près de l'épaule, la manche du directeur d'études fut un instant aplatie, comme si une main invisible lui avait donné une tape rassurante.

Martin réalisa que le colonel ne projetait ses propres attaques qu'à bon escient. Ce n'est que lorsque l'ennemi engageait ses réserves et *seulement alors* que le colonel entrait en action.

Martin eut un large sourire. Les bourreurs de crânes venaient d'essuyer une défaite. Et ce n'était pas fini !

La raison de leur progrès rapide au départ était maintenant assez claire.

En maîtrisant la source d'une connaissance psychologique supposée valable, l'ennemi s'était ménagé une occasion de saboter entièrement les vues personnelles de chaque étudiant dans le cours régulier de son éducation. Puis, par la force combinée de leurs pernicieuses croyances, les personnes « sabotées » contaminaient inconsciemment leurs camarades et la perturbation faisait boule de neige.

Si la manœuvre avait pu se poursuivre encore quelque temps sans qu'on s'y oppose, il en serait résulté on ne sait quelle catastrophe. Mais dorénavant, en utilisant leur propre technique, il était possible de promouvoir des tournures d'esprit opposées à celles voulues par les Tamars. Dans l'intervalle, les instructeurs précédemment contaminés subiraient l'entraînement intensif du contre-sabotage. Ils rentreraient dans le droit chemin en oubliant les détails de toutes leurs impitoyables épreuves, mais conserveraient un état d'esprit et des réflexes sains. Et lorsque le dernier miracle de la sorcellerie électronique aurait remis en ordre le sens de l'identité de chacun, le mal serait largement réparé.

Martin posa ses poings sur le bureau et fit face à la nouvelle fournée d'étudiants qui entraient dans la classe. Il évoqua soudain l'image fugitive du paladin de jadis et des combats si différents qu'il livrait. Il regarda autour de lui et cet entourage calme, pacifique, lui procura une impression étrange. Puis il secoua la tête.

La lutte qu'il menait était bien différente.

Mais c'était également une lutte à mort.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Sabotage.

JEAN COX

Mais la mer le métamorphose...

Il existe de très nombreux et souvent très beaux récits de fantastique consacrés à la mer, aux rapports de l'homme avec cet élément ou avec les êtres qui l'habitent, aux seuils nouveaux de perception qui peuvent lui être ouverts par son entrée dans le monde aquatique. Pour n'en citer que quelques-uns, parus dans **Fiction**, rappelons : **Celui qui venait de la mer** par Eric Linklater (n° 21), **L'enfant-phoque** par John Masefield (n° 54), **Un rien d'étrange** par Theodore Sturgeon (n° 56), **Eithné** par Idris Seabright (n° 108). Il y a toujours quelque chose de particulièrement poétique et évocateur dans ce genre d'histoire, qui puise en général au vieux fonds commun des légendes. Dans cette lignée, la présente nouvelle mérite de tenir dignement sa place.

IL gara sa voiture en haut de la falaise, dont la paroi de soixante mètres tombait à pic dans la mer. S'approchant tout près du bord, il regarda en bas. Il suffisait d'avancer d'un pas. Il plongerait dans le vide en exécutant au ralenti un saut périlleux (du moins l'imaginait-il), et irait percuter la plage avec une écœurante violence — le seul coup d'éclat dont il fût capable.

Mais non, il n'était pas venu ici pour cela. Pas précisément. Il fallait qu'il trouve un moyen moins brutal de descendre vers la mer. C'est ce qu'il fit en se frayant prudemment un chemin (de manière à ne pas tomber, ni se faire de mal), sur une piste rocailleuse, où l'on se tordait les chevilles et où les souliers se remplissaient de boue. Il traversa la plage et, s'arrêtant au bord de l'eau, regarda autour de lui.

Oui, c'était bien là que son père était venu se noyer dix années auparavant. James Gordon avait fait un mariage heureux et connu bien des succès auprès des femmes ; il avait bénéficié de beaucoup d'argent, d'une bonne santé, ainsi que de l'estime de toute la société. Enfin ses remarquables travaux en matière de

biologie marine et de biochimie l'avaient rendu célèbre. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait et réalisa beaucoup de grandes choses. Et pourtant, un matin de bonne heure, il vint sur cette plage solitaire, apportant quelques bouteilles et des bocaux qui contenaient les preuves matérielles de l'œuvre de toute une vie. Il les déboucha ou les ouvrit et, les serrant délicatement entre ses bras, s'avança dans la mer, à laquelle il restitua leur précieux contenu avant de sombrer lui-même. On ne retrouva jamais son corps.

Et maintenant le fils de cet homme (et son homonyme) s'apprêtait à marcher sur ses traces. Le deuxième James Gordon n'avait pas eu la chance du premier, ni en amour, ni en affaires. Certainement pas en amour. Et, bien qu'il eût pris soin de ne pas exercer la même profession que son père (il s'occupait d'œuvres sociales, mais sans se distinguer particulièrement dans ce domaine), il avait néanmoins hérité d'un nom trop lourd à porter. Chacun, inévitablement, comparait sa médiocre activité à la brillante carrière de son père — carrière assombrie, il est vrai, par une fin mystérieuse. Mais cette énigme même ne manquait pas de rendre plus intéressante encore la figure du disparu, en suscitant des commentaires passionnés.

Quant au fils, il ressentit ce contraste plus souvent que quiconque. Tout récemment, s'étant présenté aux élections municipales il fut battu à plate couture par un adversaire plus âgé. Ce rival ne se contenta pas de railler son idéalisme d'homme jeune — avec ses vues élevées sur la coopération sociale, sa haine de l'ostracisme dans la société moderne et de l'indifférence de chacun à l'égard de son prochain ; il se livra en public à un parallèle accablant entre le père et le fils, ce qui n'avait jusque-là été fait qu'en petit comité. Les électeurs approuvèrent les sarcasmes de son adversaire en donnant à James Gordon le minimum de voix qu'un candidat ait jamais obtenu depuis la fondation de la ville. Ils lui montrèrent ce qu'était l'indifférence et ce que pourraient être la solitude et l'ostracisme. Eh bien, à son tour il allait leur montrer qu'il était capable de faire au moins une chose que son père avait faite, et de la faire aussi bien.

Ces pensées lui revinrent furtivement à l'esprit — elles lui étaient si familières — pendant qu'il restait en contemplation devant la vaste étendue d'eau couleur d'ardoise, sans parvenir à déchiffrer les inscriptions que l'écume semblait y tracer à la craie. Un oiseau s'envola à travers cette solitude. Il le suivit des

yeux et aperçut la tache blanche d'une voile à l'horizon, émouvante dans le clair-obscur évanescent de la mer. Il l'observa, en proie à une douloureuse convoitise. Elle plongea soudain et disparut, comme absorbée par les flots, et il se retrouva seul. Une bise froide soufflait de la mer et il frissonna, les mains enfouies dans ses poches, comme un petit garçon. Mais le temps passait vite... car déjà la nappe sombre de la marée commençait à recouvrir le pâle croissant de sable sur lequel il se tenait.

Il se déshabilla en hâte, se mit complètement nu — pourquoi pas ? — et jeta ses vêtements sur la plage en un tas d'aspect plutôt pitoyable et terne. Il avança dans l'eau, qui n'était pas aussi froide qu'il le craignait, et continua à patauger jusqu'à ce qu'il en eût à mi-corps, puis se mit à nager. Il nageait assez bien, plongeant la tête et la relevant à chaque brasse, prenant soin de ne pas avaler d'eau. Il avait l'intention de nager vers le large jusqu'à la limite de ses forces, après quoi... après quoi ce serait la fin. Il se retourna une ou deux fois et aperçut sa voiture, perchée sur le haut de la falaise. Comme elle lui parut sympathique ! Mais c'était là de la faiblesse. Il continua de nager.

Il se fatigua plus vite qu'il ne l'avait prévu. Il n'était pas encore assez éloigné de la côte. Il voulait être sûr que son corps ne serait pas retrouvé non plus. Il continua à fendre l'eau résolument. Ses bras et ses jambes, sous l'effet de la fatigue, commençaient à s'alourdir. Ses poumons lui faisaient mal. Sa respiration devenait haletante. Les vagues passaient par-dessus sa tête. Il crachait sans cesse l'eau qui remplissait sa bouche. Mais il nageait toujours. Bientôt ses bras furent presque trop engourdis pour se mouvoir, trop pesants pour se lever. Ne pouvant plus nager il essaya de faire la planche. Il y parvint pendant un moment, puis il coula. Il se redressa, aspira de l'air, coula encore, et encore, tentant convulsivement de revenir à la surface. Il n'éprouva pas cet instinct de conservation désespéré qui se manifeste toujours, paraît-il, au moment suprême. Il souhaita seulement ne pas souffrir, ne pas connaître l'horreur imminente de l'étouffement. Et aussi ne pas s'affoler. Mais rien de tout cela ne fut possible. Ses poumons le brûlaient, les vagues déchaînées mettaient ses membres à la torture. Il avalait maintenant de l'eau. C'était aussi douloureux que d'absorber des galets. L'affolement commença tandis que sa conscience se détachait de lui et observait avec une froide lucidité sa lutte dans les ténèbres

proches, en remarquant de loin qu'ainsi se terminait l'histoire de sa vie. Au bas de son autobiographie il venait d'écrire le mot *Fin.*

Il remua, sourit et regarda autour de lui, ainsi qu'Adam à son réveil. C'était le matin — un beau matin, avec une lumière qui ruisselait à travers l'eau, dont elle ridait et faisait miroiter la surface, à peu de distance au-dessus de sa tête. Quant à lui, il était couché tout nu, mais plutôt à l'aise, sur une sorte de lit de pierres au fond de la mer. Il s'étira et constata, non sans une agréable surprise, qu'il n'avait pas besoin de respirer. Or, en bougeant, il se retourna facilement dans l'eau et fit une autre découverte. Quelque chose était fixé à son dos, entre les omoplates : une sorte d'aileron, d'un brun sombre, pareil à du cuir, long d'une cinquantaine de centimètres ; un poisson ressemblant à une raie, se dit-il, d'après ce qu'il put en voir. Cette chose était solidement attachée à son dos — où il pouvait sentir une tension — et pourtant, sans savoir pourquoi, il n'en éprouvait ni dégoût, ni crainte. Il se rendait compte qu'elle se soulevait et retombait lentement, comme si elle avait respiré... pour lui, bien entendu. Cette pensée semblait avoir la valeur d'une perception. S'il s'agissait d'un poisson, il devait extraire l'oxygène de l'eau et l'infuser directement dans les vaisseaux sanguins de James. C'était merveilleux, sans nul doute, mais pas très exaltant. Il se sentait plutôt calme, profondément calme, comme s'il avait pris un tranquillisant d'une grande efficacité. Il éprouvait... oui, il éprouvait même une sorte de gratitude envers son ami. Mais il se demandait, avec quelque réserve, ce que cet ami attendait de *lui* — car il devait s'agir d'un de ces rapports symbiotiques que l'on cite parfois dans les ouvrages de science. Il se dit qu'il en trouverait bientôt l'explication.

Il s'écarta de sa couche, flotta, décrivit en nageant un cercle gracieux. Cet Eden aquatique était très beau. Le paysage était dominé par des rochers de dimensions et de formes multiples, bigarrés et striés de teintes pastel très atténuées, leurs contours rugueux adoucis par une végétation inégale mais luxuriante et par les jeux changeants d'ombre et de lumière qui y naissaient. Une grande variété de poissons, que James ne put identifier, nageaient partout, certains très près de lui, comme s'ils ne l'avaient pas craint. Tel Adam, il devrait leur donner des noms. Il se sen-

tait merveilleusement léger, sûr de lui et plein d'espoir, comme s'il vivait au commencement du monde.

Il remarqua quelques objets bizarres, ici et là, comme des petites lunes éparpillées parmi les constellations d'étoiles de mer. C'étaient des palourdes de dimensions variées ; certaines très grandes et d'autres encore plus grandes : ayant trente, soixante et même quatre-vingt-dix centimètres ou plus d'un mètre de diamètre. Il alla de l'une à l'autre, se cognant avec curiosité à leurs coquilles. Elles ne pouvaient sûrement pas représenter un élément standard de la vie marine. Non loin de là, dressée presque à la verticale contre un rocher protubérant, il y avait ce qui semblait à première vue une grande pierre ronde, mais qu'il reconnut être, en s'approchant, une bivalve gigantesque, d'environ deux mètres soixante de diamètre, incrustée de coraux et garnie de lascives anémones de mer. Quel genre de perle pouvait renfermer *celle-là* ? Il toucha la fente sur le rebord de nacre, glissa ses doigts à l'intérieur et se sentit parcouru d'un frisson prémonitoire. Etait-ce crainte superstitieuse ? Peur que le coquillage ne s'ouvre ? Ou quoi ? Il retira vivement sa main et recula, contemplant le monstrueux mollusque. En vérité, il y avait là un mystère. Que pouvait-il signifier ?

Tandis qu'il se perdait en conjectures, un poisson, mince et long comme une flèche, passa entre lui et la coquille géante. Il sursauta, le suivit des yeux et le vit s'arrêter non loin de là, comme pour désigner le squelette d'un homme assis sur une sorte de trône naturel. Un noyé, vraisemblablement. Il semblait étrange que James ne l'ait pas encore remarqué, car il avait dû l'approcher une ou deux fois. Le poisson en forme de flèche fonça subitement en avant, toucha le squelette, puis s'éloigna. James s'aperçut alors que d'autres poissons affluaient vers le squelette, le poussant et le déplaçant, et qu'une lumière liquide, par quelque mouvement des eaux supérieures, jouait autour de lui. Il nagea lui-même dans sa direction et, en l'approchant, il sut ce que c'était. Le squelette de son père. Cette pensée se présenta à son esprit si facilement et naturellement qu'elle parut être l'évidence même, comme s'il le reconnaissait. Il s'accroupit devant le squelette, dans une position rendue possible par l'eau, et l'examina.

« Mon père gît par plus de cinq brasses de fond. » Eh bien, pas tout à fait. « Avec ses os se forme le corail. » Pas tout à fait, non plus, encore qu'il y eût, ici et là, de nombreuses petites protubérances — mollusques ou anatifes,

supposa-t-il, sans en être certain. « Voici des perles qui étaient ses yeux. » Sûrement pas, bien que, en regardant de près, *il y eût* quelque chose... quelque chose dans le crâne, ressemblant presque à des yeux. Peut-être en étaient-ce. Les yeux, par exemple, de quelque poisson qui aurait élu domicile dans cette coquille creuse.

Il n'y a rien en lui qui disparaisse,
Mais la mer le métamorphose
En une étrange et rare chose.

C'était certainement vrai, car il commença à se rendre compte que le squelette était animé de grouillantes créatures marines. Il fallait sans doute s'y attendre, c'était un phénomène naturel qui n'avait rien d'exceptionnel. Toutes ces petites bêtes logeaient dans son crâne, dans sa cage thoracique et son bassin. Une frange pareille à de la barbe, composée d'algues et peut-être de filaments de méduse, tombait en cascade depuis l'intérieur du crâne et recouvrait en partie la poitrine, donnant au squelette une apparence patriarcale. C'était une véritable reconstitution par collage. Tandis qu'il étudiait le squelette, des poissons arrivaient et donnaient à celui-ci d'indiscrètes et curieuses poussées.

James vit également qu'un réseau de fibres pénétraient dans le crâne ou en sortaient, et qu'il en était de même pour la cage thoracique et le bassin. Il vit en outre que ces fibres pâles ou blanches, sans qu'il sût si elles étaient d'origine végétale ou animale, parcouraient, sur toute leur longueur, les bras et les jambes, les pieds et les mains. Une des mains, la gauche, reposait sur le siège du rocher en forme de trône. Il la toucha, la souleva. La main et le bras demeurèrent intacts. Les doigts osseux, qui étaient écartés, s'abaissèrent quelque peu sur ses doigts de chair, en les pressant d'une manière à peine perceptible. Un effet de la pesanteur, bien entendu, mais plutôt déplaisant. Il s'écarta, sa main toujours prise entre les doigts blancs, qu'elle tirait. La main et le bras restèrent toujours intacts, tandis que le squelette se penchait en avant et changeait de posture, à cause de cette traction. James recula de quelques pas et le squelette se dressa. Alors, libérant ses doigts, James retira vivement la main, mais le simulacre de son père demeura debout, le bras toujours languissamment tendu. Et il avança même d'un pas ou deux, comme pour assurer son équilibre.

L'homme et le squelette se tinrent face à face, immobiles.

Quelque chose se mit à battre dans la cage thoracique du squelette — et l'homme sentit que quelque chose battait dans sa propre poitrine, avec frénésie, comme pour essayer d'en sortir. Son cœur. La main du squelette bougea, la paume tendue vers l'homme, comme pour le rassurer, comme pour lui dire : « N'aie pas peur. » Et il n'eut pas peur. Son cœur se calma, comme s'il avait été touché par une apaisante caresse.

Le squelette se tenait devant lui à moins de deux mètres. Il se rendit compte qu'il ne s'était pas trompé : des créatures marines lui donnaient la vie. Il pouvait les voir remuer, se tortiller, agitant délicatement l'eau et maintenant la charpente osseuse dans une position verticale. Peut-être aussi les fibres s'étaient-elles détendues ou contractées. Le bras blanc bougea de nouveau, esquissant un geste qui aurait eu, si Gordon l'avait fait, la signification rudimentaire d'un signal de sémaphore, mais qui fut à cet instant presque impérieusement expressif : « Quand celui dont nous portons la coquille ? la forme ? oui, la forme — arriva, il apporta les graines et les spores, les sucs qui donnent la vie. » Ces paroles résonnèrent avec la voix même de Gordon, mais intérieurement, de façon hésitante, comme si elles avaient été lues ou traduites d'une langue étrangère. Sa voix intérieure ajouta sur un ton plus calme, plus familier et plus coulant : « *Lui ?* Quand *il* arriva ? Il doit s'agir de mon père. Je me demande s'il sait... » Un poisson nagea près de lui, en lui jetant un coup d'œil qui semblait signifier : « Nous te reconnaissons. »

Le squelette ouvrit ses bras, comme pour indiquer la zone... d'encerclement ? Non, les tribus de poissons, qui flottaient ou passaient en trombe — grouillante vie sous-marine subitement réveillée — se rassemblèrent, aussi nombreuses que variées, et, comme pour exhiber un carrousel aquatique, se mirent à tournoyer un moment avec ensemble autour de l'endroit où se tenaient l'homme et le squelette. Puis, arrêtant la démonstration, elles se dispersèrent. « Ce que tu viens de voir là, » transmit le squelette, « c'est cette chose harmonieuse : la ruche. »

La main blanche fit un léger signe et l'homme prit conscience de l'aileron qu'il avait sur son dos. On lui réclamait quelque chose, comme en lui disant : « Nous t'avons donné la vie. » Ils avaient besoin de lui. Mais pourquoi ? Le squelette leva une main, en écartant les doigts. « Tes mains sont nécessaires, comme ta souple vigueur et ta dextérité. » Le squelette s'approcha de lui et, tendant le bras, effleura sa poitrine. « Ton sang chaud

est nécessaire. » Son sang ? Ce doit être parce que... « Parce que sa chaleur égale rend possible ta... » Ta quoi ? « Ta mouvante intelligence personnelle. » Etait-ce tout ? Gordon sentit qu'il y avait autre chose, quelque chose d'inexprimé, comme un grand vide. Mais il ne put déceler aucun indice de ce que cela pouvait être, bien qu'il le cherchât dans l'attitude du squelette et son environnement.

La main lui fit de nouveau signe : « Viens et tu verras. »

Ils nagèrent de conserve, le squelette avec l'élégance d'un spectre, et l'homme comprit qu'il lui faisait visiter la ruche. Tout en nageant, Gordon étudiait l'autre, le *simulacre*. Ce n'était pas son père, bien entendu ; il ne l'avait pas considéré comme tel. En fait, ce n'était pas du tout une personne, mais une sorte de comité ; un comité qui, assez bizarrement, était consulté de temps en temps par les autres membres de la communauté. A moins que ces derniers n'eussent simplement donné quelques poussées secourables sur leur parcours ? De telles réflexions, et bien d'autres, effleuraient l'esprit de Gordon, mais il avait trop de choses à voir et à ressentir pour s'y attarder.

Mille signes nouveaux témoignaient de la beauté du paysage marin, avec ses grottes et sa luxuriante végétation. Et ce pullulement de poissons, aux espèces diverses, avait également sa beauté, particulière à chaque genre. Il fut surpris de remarquer que des poissons de types différents nageaient ensemble et il se demanda ce qu'en aurait pensé son père, dont il partageait maintenant la noble passion pour ce monde marin. Lui-même pourrait passer son existence en ce lieu, à étudier des formes de vie innombrables, sans jamais épuiser les trésors de la ruche. Qu'aurait pensé son père à la vue de poissons se livrant à des activités collectives telles que la cueillette, la mise en réserve et la distribution de plantes alimentaires ? Et qu'aurait-il pensé de ces bancs de poissons, disciplinés et uniformes, que rassemblaient et gardaient divers autres poissons plus autoritaires ?

Mais à la faveur de quelle subtile osmose de sympathie le même processus silencieux, qui lui permettait d'acquiescer si complètement aux gestes expressifs de son hôte, lui dévoila-t-il ce que son père, scrutant le fond marin de l'autre côté du rideau ondoyant de la surface, n'aurait jamais pu voir ? Il vit que les poissons, qui ne sortaient qu'à peine de l'état sauvage, prenaient plaisir au moindre mouvement. Il vit que les mollusques et autres créatures à supports, bien qu'englobés pareillement dans la com-

munauté, jouissaient d'une existence qui leur était propre, avec les plaisirs de la nourriture et les extases de la reproduction. Il se demanda si telles étaient les limites de leur sensibilité, s'ils connaissaient la peur, par exemple, ou s'ils craignaient quelque danger.

Gordon aussi avait faim et des aliments lui furent apportés dans une coquille par des crabes à la démarche cahotique. Il y avait une variété de viandes qu'il ne put identifier, mais au goût absolument délicieux, bien qu'il les mangeât dans une solution d'eau salée. Il les soupçonna plus ou moins d'être synthétiques et se dit que son appétit était conditionné. Il y avait des légumes verts et quelque chose de sucré, une pastille qu'il baptisa *manne.*

Il dévora tout avec plaisir. Avaler la nourriture lui parut à la fois étrange et naturel, comme si son tube digestif avait été modifié ou sa trachée artère obturée, ce qui était peut-être son cas. Et ses poumons ne donnaient pas l'impression d'être remplis d'eau. Peut-être ne l'étaient-ils point. La ruche avait étrangement développé l'art et la science de la chair.

Il venait de terminer son repas et se léchait les doigts lorsqu'il reçut une manière de réponse à une récente question qu'il s'était posée. Il n'aurait su dire comment il sentit d'abord le danger. C'était comme une sorte de modification dans le rythme des mouvements qui l'entouraient ou comme un sinistre *motif* prémonitoire dans une partition d'opéra. Mais il fut averti, avant même d'apercevoir l'ombre qui se glissait, rapide et souple, au-dessus du terrain inégal. C'était là un poisson dont il connaissait le nom. La peur qui le secoua et saisit ses guides par surprise fut une fois de plus doucement apaisée. Le calme le submergea. Mais, bien que la peur physique eût disparu, une sorte de peur désincarnée subsista ; une peur quasi esthétique, qui lui permit d'admirer l'effet terrifiant que produisait l'envahisseur, avec son ventre blanc et sa gueule en forme de croissant, aux dents menaçantes, sa force tranquille et son allure aisée. Le danger parut imminent, à en juger d'après le comportement de la ruche, mais rien dont on ne pût venir à bout. Une myriade de poissons se mirent à plonger tranquillement parmi la végétation et les rochers, mais l'attitude du squelette au côté de l'homme incitait à la prudence plutôt qu'à la panique.

Tandis qu'il observait cette scène, Gordon vit deux silhouettes s'élever du fond et s'approcher du requin de deux directions op-

posées. Un poisson d'aspect indescriptible nagea hardiment face à l'ennemi, tandis qu'un autre poisson, plat et semblable à du cuir, comme celui que Gordon portait dans le dos, assaillit furtivement le monstre par-derrière. Le requin se retourna vers l'héroïque et banal citoyen de la ruche et le happa dans un frémissement. Le poisson fut subitement broyé entre les mâchoires meurtrières, d'où seule sa queue dépassa lamentablement ; il y eut un ou deux grincements de dents et la queue disparut. Une tache vaporeuse d'un rouge foncé ternit l'eau. Le requin repartit, directement vers la surface. Son ombre passa au-dessus de Gordon et du squelette. Alors Gordon vit qu'il avait un passager. L'aileron était attaché à son dos. Le monstre se tourna sur le flanc, hésitant dangereusement — car un requin, qui épuise vite l'oxygène de l'eau environnante, doit se déplacer sans cesse pour vivre — puis il cingla en avant pendant quelques mètres et s'arrêta de nouveau, cette fois trop longtemps. Il coula à pic et disparut. Ce que voyant la population de la ruche jaillit hors des profondes broussailles. Gordon vit bon nombre de ses membres converger rapidement vers l'endroit où avait sombré le grand poisson, tandis que les autres reprenaient leurs allées et venues habituelles.

L'amical squelette lui fit signe et ils se remirent en route, escortés par des poissons, pour explorer la petite communauté. Gordon constata que la ruche occupait une cuvette peu profonde d'environ quatre cents mètres de long. C'était, découvrit-il, une cuvette posée sur un plateau — car il y avait un précipice escarpé à quelques mètres au-delà du rebord extérieur, un précipice tombant à pic dans des ténèbres insondables. Tous ensemble, son hôte, lui et leur escorte, ils nagèrent autour du périmètre de la ruche. Tandis qu'ils s'arrêtaient une ou deux fois, Gordon perçut quelque chose. Provenant de l'extérieur, au-delà des limites, il y avait une cacophonie de voix, de sons, de vibrations : hululements étouffés, cris aigus, bouillonnements, coups diffus et amortis — des bruits que l'imagination peut attribuer aux noyades. Mais à l'intérieur du cercle enchanté régnait une harmonie. Il pouvait à présent l'entendre. Dès le début il en avait été confusément et partiellement conscient. Il avait entendu des sons mélodieux provenant de divers points cardinaux, pareils aux échos de l'appel d'un veilleur de nuit : « Tout est tranquille ! » Mais à présent il se rendait compte qu'il y avait un grand nombre de voix et qu'on pouvait les assimiler à un chœur, dont chaque voix

distincte chantait autre chose, mais qui se fondaient toutes harmonieusement. C'était beau et cela procurait un extraordinaire réconfort. Il s'arrêta un long moment pour écouter et fut surpris par un afflux de tendre sympathie. Là, dans ce petit monde, était réalisé ce doux rêve de paix, de fraternité, de vie en commun, libérée de toute âpre querelle et de toute rivalité, qui avait été l'un des grands rêves du genre humain. Toutes ces innombrables créatures vivaient ensemble, unies par une sorte d'amour, échangeant... certaines substances, probablement chimiques, hormonales, homéopathiques. Voilà pourquoi les poissons donnaient, sans doute, de si fréquentes « poussées » au squelette — de même que les fourmis et les abeilles, vivant ensemble dans leurs communautés, échangent des gouttelettes minuscules de façon touchante, entre elles et avec la reine, ce qui les lie chimiquement les unes aux autres, faute de quoi elles ne peuvent vivre. Car si la reine des abeilles devait mourir sans remplaçante...

Les poissons se dispersèrent autour de lui, d'une manière explosive, dans toutes les directions. La surprise le cloua sur place, puis il les admira tandis qu'ils se regroupaient en tourbillonnantes formations séparées, leurs flancs d'écailles virant et lançant des éclairs dans l'eau mouvante, pareils à une forêt de feuilles d'argent.

Son guide le reconduisit vers le centre de la ruche et ils atteignirent le banc de palourdes géantes qu'il avait vu à son réveil. Le squelette les désigna, puis, d'un geste compréhensif, montra Gordon et lui-même. « Nous avons désiré créer une forme comme la tienne. » La main se baissa, exprimant de la déception, que Gordon interpréta par les mots : « Mais sans succès. » Son hôte se pencha vers l'une des palourdes, d'une trentaine de centimètres de diamètre. « Voici l'un de ces échecs. Nous le déplorons. » Un doigt d'une blancheur crayeuse frappa légèrement sur la coquille de la palourde, qui s'ouvrit docilement. A l'intérieur, enrobée dans une laiteuse chair blanche, il y avait une tache rouge et rose, pareille à un jaune d'œuf gâté. En l'examinant de plus près, Gordon reconnut un fœtus humain recroquevillé. Il parut imparfait à ses yeux de profane, même à ce stade peu avancé de son développement. Néanmoins ce demi-succès était merveilleux. Qu'avait pu utiliser la ruche comme modèle ? Probablement,

supposa-t-il, les cellules, les chromosomes et les gènes de son père, pauvre Prométhée inconscient.

La pose penchée du squelette indiquait une profonde tristesse. « Nous ne pouvons supporter que cet être imparfait grandisse. » Et il y eut un geste, une poignante sollicitation. Gordon comprit. Sa main toucha par hasard une pierre pointue, comme une flèche taillée dans du silex, gisant à proximité. Il la ramassa, la soupesa... et attendit. Etrange. Il regarda autour de lui, essayant de trouver ce qui était différent. Comme si quelqu'un avait retenu son souffle, bien qu'il n'y eût pas à le faire ici. Tout suivait son cours normal. Les poissons passaient sans bruit. Par-delà les limites s'entendaient parfois des bruits discordants, faibles et ténus à cause de l'éloignement. Le squelette était accroupi à son côté, tête baissée, attendant patiemment. Rien n'était anormal. Il laissa brusquement tomber la pierre et provoqua l'avortement en arrachant l'embryon informe. C'était fini. La coquille se ferma. Le squelette se redressa. L'harmonieux bourdonnement de la ruche reprit alentour.

Il jeta un coup d'œil sur le grand coquillage de deux mètres soixante de diamètre et se demanda si son hôte lui montrerait ce que *celui-là* contenait. Mais ce n'était sans doute pas encore son intention, car il le conduisit ailleurs, assez loin, jusqu'à un endroit situé sur le périmètre de la ruche. C'était un cercle de sable blanc, pareil à une arène, que des rochers bordaient de façon inégale. Le squelette dériva vers le bas et se tint debout en bordure du sable. Gordon suivit son exemple. L'attitude du squelette marquait une nouvelle expectative. « Nous allons te montrer autre chose. » Une fois de plus il leva la main vers lui, dans un geste d'appel attristé, le même que quelques instants plus tôt. Une autre malfaçon à éliminer ? se demanda Gordon, perplexe, en regardant autour de lui. L'eau était si claire que la vue portait à des centaines de mètres. Le contact d'un doigt osseux lui rappela la présence de son compagnon et, sans qu'il sût comment, leur précédente conversation. « Nous avons mis au monde un être-comme-toi, » (à forme humaine, rectifia Gordon), « mais... » Le squelette s'efforça d'exprimer quelque chose et n'y parvint pas. Il se rejeta en arrière, agitant ses membres en tous sens, d'une façon désordonnée, comme s'il allait se disloquer. Cette mimique, grotesque et laide, contrastait de manière déconcertante avec ses mystérieux gestes habituels. Il y avait quelque chose qui ne pouvait pas être communiqué, quelque chose de trop

horrible et menaçant. Trahison. Cannibalisme. Inceste. Fratricide. Telles étaient les conjectures auxquelles se livrait Gordon. Quoi qu'il en fût, ce devait être beaucoup plus terrifiant que le requin. Il était possible, se dit-il, que l'on ait créé un être particulièrement dangereux pour la ruche. Le squelette arrêta ses gesticulations, redevint cohérent et se redressa. « Regarde, » fit-il en pointant son doigt.

Et Gordon regarda. De loin, quelque chose nageait vers eux, actionnant bras et jambes. Une forme humaine, réellement. Il l'observa, fasciné, notant que toute l'étendue de la ruche s'obscurcissait on ne sait comment, de sorte que l'arène se détachait, avec son éclat fascinant. L'humanoïde changea légèrement de direction pour y arriver tout droit. Il grandit, ralentit ses vigoureux mouvements et vint se poser aisément à l'autre extrémité de l'arène, dont il toucha le fond sablonneux. S'immobilisant, il regarda ses vis-à-vis — ou plutôt Gordon — à une distance d'environ six mètres. Il semblait grand pour un homme, bien qu'il ne dût pas avoir plus d'un mètre quatre-vingts. Il était très épais, avait une poitrine plate, et ses membres disproportionnés et lourds semblaient l'œuvre d'un mauvais sculpteur. Il était aussi blanc que le ventre du requin, mais sa tête portait une grande toison noire comme du jais, sous laquelle des yeux, qui semblaient gris, restaient attentifs. Ses yeux étaient ce qu'il avait de plus humain, ils auraient même pu passer pour ceux de Gordon ; mais ses organes sexuels — Gordon détourna son regard — étaient défectueux, incomplets.

L'homme et la créature continuèrent à s'observer quelques instants, puis ils se rapprochèrent. C'est-à-dire que l'humanoïde s'avança d'un pas lent et hésitant vers Gordon et que celui-ci avança également, pour ne point paraître effrayé, même avec quelque intention d'affronter la créature, bien qu'il ne fût pas certain de ce que l'on attendait de lui. Ils s'arrêtèrent à moins de trois mètres l'un de l'autre, tous deux droits, les pieds dans le sable. Les bruits de l'océan les entouraient et les submergeaient, provenant de l'autre côté des limites de la ruche. Et de nouveau il y eut quelque chose d'étrange. Gordon ressentit cet arrêt, cette interruption, comme un souffle que l'on retient. Et il comprit qu'il était... oui, ce devait être cela. Il était seul. Seul, avec pour toute compagnie un flotteur plat attaché à son dos, qui respirait lourdement mais sans effort, comme s'il était endormi. Seul, parce que le squelette s'était retiré, s'effaçant complètement dans

l'ombre des algues arborescentes et des rochers, et que tous les poissons avaient disparu. La ruche ne conversait plus avec lui. Il n'entendait aucune harmonieuse musique. Il était seul en présence de l'être blanc et amorphe qui se tenait devant lui.

Evidemment. C'est pour cela qu'ils avaient besoin de lui. *Eux* et ça. La ruche — ne pouvait pas tuer cette créature. Ils ne pouvaient pas tuer ce qui faisait partie d'eux-mêmes, ce qu'ils avaient engendré. Quelque inhibition biologique les en empêchait, un de ces instincts cachés, obscurs, mais absolument péremptoires. Il avait lu que de telles réactions n'étaient pas inconnues dans le monde animal. Les espèces les plus féroces étaient incapables de tuer leurs congénères ; ou bien, en combattant, elles étaient incapables de donner le coup de grâce à un ennemi vaincu, s'il leur était apparenté. Ce devait être le cas. Elles pouvaient condamner mais non exécuter. Il se souvint de l'horreur que le squelette avait été incapable d'exprimer. Elle ne pouvait être causée que par le fait que l'être procréé ici ne partageait pas ces inhibitions : il devait détruire, manger des membres de la ruche. C'est pourquoi on avait besoin de Gordon. Ses dents étaient émoussées, ses mains étaient faibles, mais il pouvait tuer des êtres qu'eux ne pouvaient pas tuer. Les êtres humains peuvent tuer n'importe qui. Mère, père, frère, personne n'est en sécurité. La parenté est une création de l'esprit de l'homme, non de son corps. L'inceste, le parricide, voilà des crimes qui suscitent une horreur, une répulsion si profondes qu'elles semblent physiques, pourtant ce n'est qu'une vue de l'esprit et non la voix du sang qui les provoquent. Si la voix du sang avait parlé, jamais Œdipe n'aurait tué Laïus ni épousé Jocaste... Ces pensées effleuraient l'esprit de Gordon, bien que toute son attention fût concentrée sur le pauvre déchet qu'il avait devant lui.

L'humanoïde se rapprocha. Gordon eut un mouvement de recul. Ce visage blanc exprimait une émotion qu'il ne pouvait déchiffrer. Un visage repoussant. Mais c'est de la pitié que Gordon éprouvait surtout ; néanmoins une pitié si profonde, si désemparée et si désespérée, qu'elle le rendait malade. Cet être, ce monstre, cette répugnante caricature d'homme, qui n'aurait jamais dû exister, l'offensait. C'était comme un affront. Et que signifiait cette agitation de ses traits ?

Il recula de nouveau et l'autre se rapprocha, fut à un peu plus d'un mètre de lui. Gordon se trouva bloqué, adossé contre

un grand rocher. Il eut de nouveau la main heureuse en touchant quelque chose qui se trouvait à plat sur le rocher : un tesson de verre épais et long. Un fragment de bocal — et il imagina à qui ce bocal avait appartenu. Ses doigts le saisirent. La pauvre créature blanche tendit un bras tremblant et le toucha à l'épaule. Gordon le poignarda brutalement en pleine poitrine avec son morceau de verre ébréché.

L'autre parut d'abord surpris. Puis il poussa un cri de douleur — de douleur mêlée de rage et de désespoir, qui laissa Gordon pantelant. Des volutes de sang jaillirent de la blessure et se déployèrent dans l'eau comme une écharpe. Les traits convulsés, la créature criait toujours. Elle se renversait, donnait des coups de pied et se débattait, s'éloignant à la nage. Gordon, s'appuyant en tremblant contre le rocher, la suivit des yeux tandis qu'elle se recroquevillait spasmodiquement et devenait plus petite. Il était fort probable que la blessure fût mortelle.

Il vit au loin son adversaire malheureux, ayant cessé de s'agiter, flotter un moment sans réagir. Et ce fut sa dernière vision, car le corps inerte plongea hors de sa vue, vraisemblablement par-dessus le rebord du plateau escarpé, dans les abîmes sombres.

Et Gordon ne fut plus seul, car il entendit de nouveau l'harmonie de la ruche, respirant librement ; un solennel chant rythmé s'éleva, dont les accents tristes allèrent en s'atténuant. L'élément indésirable avait été rejeté du corps politique. Gordon sentit ses forces lui revenir et il redevint calme et même serein.

Son guide fantôme réapparut et lui fit signe. Ensemble, le squelette le devançant un peu, ils nagèrent vers le cœur de la ruche, qui battait en vibrant. « Tu vivras ici pour toujours dans le bonheur. » Pour toujours ? Oui. Eternellement, car la communauté est un lieu sûr. Gordon se livra lui-même à cette extrapolation, car il avait entendu dire que les poissons ne mouraient jamais de vieillesse. Il se rappela que c'était le passionnant objet des dernières recherches de son père, avant qu'il eût découvert certain moyen de s'assurer que lui non plus ne mourrait jamais de vieillesse. Gordon aurait un avantage sur son père car, n'étant plus astreint dorénavant à véhiculer son corps sur la terre ferme, il pourrait profiter des pouvoirs de la frange merveilleuse et accéder, lui aussi, à la sagesse hormonale de la ruche. Il ne

mourrait jamais, mais vivrait éternellement dans cet Eden sous-marin.

Le squelette s'arrêta et lui fit face. Ce n'était pas tout. Gordon devait recevoir quelque chose : voilà ce qu'il déduisit. Une récompense ? Un privilège ? Ou devait-il prendre un engagement ? Peut-être ces trois choses n'en faisaient-elles qu'une. Ils se trouvaient de nouveau à l'endroit où il s'était réveillé. Ici se dressait le trône sur lequel le squelette patriarcal était si majestueusement assis. Et là il y avait le coquillage géant. C'est vers le coquillage qu'il était conduit. De nouveau il sentit battre bizarrement son pouls, comme sous l'effet d'un pressentiment. L'après-midi touchait à sa fin. Des ombres s'étendaient à travers l'eau et effleuraient le grand coquillage. La musique de la ruche s'éleva en un crescendo assourdi. Et un nouveau phénomène se produisit : une lueur fluorescente, un pâle chatoiement, ou un halo, s'alluma et entoura la coquille. C'était une phosphorescence produite par des millions de minuscules plantes flottantes ainsi que de protozoaires et de noctiluques. Ils baignaient la coquille géante dans leur rayonnante clarté. Alors la valve s'ouvrit, lentement, comme une porte, tandis que frémissait la musique. Et Gordon aperçut quelque chose à l'intérieur, quelque chose d'enrobé dans une tendre chair. La lourde porte s'ouvrit en grand et il vit ce qu'elle cachait. C'était une forme humaine. Celle d'une fille, admirablement faite.

Or, tandis qu'il tournait autour d'elle, la fille ouvrit ses yeux, qui étaient gris, et resta étendue, sans bouger, le regard vague. Il contempla ces yeux inexpressifs. Il crut voir en eux le vide profond de la mer et du ciel... et pourtant il leur trouva quelque chose de singulièrement familier. Car ils lui rappelèrent ces chaudes et oisives journées d'été, quand le calme et la brume légèrement tremblante donnent à nos impressions une sorte de plénitude, comme si plus rien d'autre ne pouvait ni ne devait nous arriver.

Les journées d'été ? Ce furent peut-être les souvenirs qu'il en gardait, ignorés de la faune multiforme qui l'environnait et du pâle fantoche à son côté, qui lui ouvrirent les yeux et lui inspirèrent la solution. *Rester ici ? Sous la coupe de cette coquille géante, pour l'éternité ?* Il se retourna et avança d'un pas vers le squelette. Il empoigna sa cage thoracique à deux mains et, haletant, lui broya les côtes, les fracassa sauvagement et arracha les fibres blanches. Dans un deuxième réflexe, il décolla le crâne

des vertèbres cervicales et l'envoya rouler dans le sable du fond marin. Il brisa le pelvis d'un coup de pied et les minces jambes blanches, séparées, basculèrent de part et d'autre.

Alors les créatures qui avaient animé, rendu vivant le squelette, s'éparpillèrent et se disloquèrent pêle-mêle — bouts de calmar, tranches d'anguilles, coquilles de moules, queues de morues, pattes de crabes. Tout cela s'accomplit en un clin d'œil. L'instant d'après Gordon fut en proie à un accès de peur comme il n'en avait jamais connu. Mais cette peur n'était pas mortelle : elle était dominée par sa jubilation, puisqu'il savait que cette peur était motivée par cette chose fixée à son dos, qui irriguait son corps avec des hormones artificielles.

Il se tourna, pivotant sur ses jambes nerveuses, soulevant avec les pieds des tourbillons de sable et, le bras retourné dans le dos, agrippa de toutes ses forces l'aileron brun. Ce faisant, il vit s'éteindre la pâle lumière grise dans les yeux de la fille nouveau-née, vit disparaître la douce lueur irradiée qui la baignait dans sa couche moelleuse, vit la lourde valve descendre lentement et se fermer, tandis que la musique s'arrêtait par à-coups. Alors, il tordit la chose dans ses doigts et l'arracha de son dos ensanglanté. Elle s'éloigna dans un claquement effréné. Dans l'instant qui suivit, Gordon dut se débattre, frappé lui-même de panique et de désespoir, car ce n'était pas seulement son dos lacéré qui le faisait souffrir, mais sa gorge, subitement bloquée. Il haleta, la bouche béante, s'étrangla. Quelque chose se déchira dans sa gorge et il suffoqua soudain, cracha de l'eau, retint son souffle et remonta, brassée par brassée, vers le haut. Mais, alors même qu'il faisait surface et saluait la lumière glorieuse et le grand air du monde extérieur, il sut qu'il était perdu. Il n'y arriverait jamais. Il était trop loin du rivage.

Mais il lutta, lutta pendant longtemps... lutta pour avoir de l'air, sentit quelque chose sur sa bouche, comme un bâillon de cuir, l'écarta d'une main lourde, ainsi que dans un cauchemar, avec une horrible certitude. Le bâillon, quel qu'il fût, se relâcha. Gordon, complètement épuisé, fit un moment la planche. L'air pur, si doux, si propre, afflua dans sa bouche et lui caressa le visage. Il entendit des voix, sentit des mains le toucher et ouvrit les yeux. Il était étendu sur du sable humide et regardait de très près — il lui fallut un bon moment pour s'en rendre compte — l'embout et le tuyau d'un appareil de respiration artificielle.

— « Il revient à lui. Attendez un instant ! Dites donc, attendez un instant, mon garçon, vous ne pouvez pas vous lever tout seul. »

Pourtant il repoussa leurs mains serviables. « J'arriverai bien à me mettre debout, » dit-il. Et il y parvint.

Il entendit murmurer : « Il est nu ! » et vit une jolie fille en short blanc et corsage rayé se détourner en gloussant.

L'homme qui avait parlé, probablement un maître-nageur, lui dit encore : « Eh là, mon gars ! On va vous conduire à l'hôpital ! » en le couvrant d'un peignoir de bain. Il faillit le rejeter. Naguère il avait déploré d'être tenu à l'écart, mais à présent il ne voulait plus ni secours, ni directives de personne. Plus jamais. Ses propres ressources lui suffiraient, puisqu'il avait brisé les liens de la ruche et s'était évadé par ses seules forces.

Mais pour le moment il était très faible. Il regarda autour de lui, indécis, aperçut l'océan, la falaise escarpée (sa voiture devait toujours être là-haut, se dit-il) et les maisons blanches au loin — dans la belle lumière du soleil. Un monde qui méritait qu'on y vive.

— « Je regrette, » dit un deuxième homme, sec et hâlé, qui le soutenait de l'autre côté, « nous n'avons pas réussi à sauver votre ami. »

— « Mon ami ? »

— « Oui. Ce devait être un puissant nageur. Il vous a amené sur le rivage — ou en tout cas sur les rochers, là-bas — mais il n'a pu s'en tirer. Vous étiez rudement loin, mais j'ai pu voir que vous étiez tous deux blessés. Heurtés contre les rochers, je suppose. Heureusement que nous vous cherchions — nous avons trouvé vos vêtements ici. Ce n'est pas un endroit pour nager, vous savez. J'ai vu votre ami, un grand gars, disparaître. Il a coulé brusquement. Vous voyez, là-bas, les bateaux — ils recherchent son corps. »

Ainsi donc, se dit Gordon, ce n'est pas seul que je m'en suis tiré. Il y avait là matière à réflexion.

Les deux hommes, le tenant de chaque côté par un coude, le conduisirent à travers la foule inquiète des curieux — ses semblables : reconnaissant et fier, Gordon leur conféra ce titre — puis il fut dirigé sur une ambulance qui l'attendait. L'homme dont il portait le peignoir lui dit d'un ton non seulement conso-

lateur et admiratif, mais auquel se mêlait aussi un peu d'envie : « C'était un véritable ami, celui-là. »

Gordon laissa errer son regard sur l'océan désolé. « Non, » fit-il et sa réponse eût étonné son interlocuteur, s'il l'avait entendue, « ce n'était pas un de mes amis. C'était mon frère. » Mais l'homme ne l'entendit point, car sa voix était aussi faible que la brise qui soupirait sur l'eau.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The sea change.

MIRIAM ALLEN DeFORD

La colonie

Miriam Allen DeFord, collaboratrice attitrée de notre revue depuis les débuts de celle-ci, a écrit ici un récit de science-fiction dont la signification ne se révèle qu'aux dernières lignes, qui en modifient l'éclairage. Cette chute peut susciter quelques remarques, que nous avons énoncées en postface, mais avant de prendre connaissance de ces commentaires lisez d'abord l'histoire.

Ils n'avaient pas échoué là par hasard. Ils formaient une colonie consciente et organisée de pionniers volontaires, venus d'une planète surpeuplée qu'ils appelaient — comme les natifs de toute planète habitée par des humains dans chaque galaxie — la Terre ou le Monde. Ils avaient choisi leur nouvelle planète après que des éclaireurs eurent reconnu son sol, sa gravité, son atmosphère, la qualité de son soleil, et se furent assurés de l'absence de toute race aborigène intelligente. Ils étaient là depuis vingt ans. Arrivés au nombre de deux cent cinquante, ils étaient à présent plus d'un millier et les enfants nés sous ce ciel nouveau, devenus de jeunes gens et de jeunes filles, considéraient la Terre ou le Monde comme une planète étrangère.

Ils avaient connu une rude existence, mais avaient fertilisé peu à peu les terres incultes. Ils avaient défriché la jungle et la forêt, dans la région où ils avaient débarqué à cause des conditions climatiques identiques à celles de leur pays d'origine. S'étant consacrés au début à des travaux uniquement agricoles, ils avaient commencé à créer un centre d'habitations qui deviendrait avec le temps une cité — puis, plus tard, la capitale d'une grande nation, une ville qui serait alors construite en pierre et non en bois. Ils possédaient l'essentiel de ce dont disposent la plupart des civilisations, sauf d'un cimetière — ils incinéraient leurs morts et dispersaient les cendres. Après une nouvelle génération ils seraient à même de déclarer que la colonie était une réussite et feraient appel à d'autres colonies (encore qu'un très long délai

fût nécessaire pour que leur message arrive à destination) pour qu'elles s'établissent dans les régions inoccupées de la planète.

Leur astronef se dressait toujours sur le sol calciné où avait eu lieu le débarquement. Une équipe de colons avait pour unique tâche d'en assurer l'entretien. Le vaisseau, à l'origine bourré d'une quantité d'outils, de graines, de provisions de toutes sortes permettant l'établissement d'une communauté civilisée, avait longtemps servi d'entrepôt ou de resserre. A présent, la plupart des marchandises étaient soit épuisées, soit sur le point de l'être, mais on tenait soigneusement le vaisseau en état de marche, pour pouvoir repartir en cas de nécessité. Assez vite les hommes chargés de son entretien commencèrent à faire presque figure de prêtres dans un temple, et leur travail de dépannage devint un rite que les jeunes tournèrent de plus en plus en dérision.

Bien entendu, il y avait eu de nombreux problèmes et des difficultés à résoudre. Il y avait la jungle et la forêt, il y avait les rivières (cependant, sachant qu'ils auraient été au début incapables de construire des bateaux, ils s'étaient établis au milieu d'un continent, loin de toute mer). Il y avait des animaux sauvages et dangereux. Seuls faisaient défaut des êtres intelligents qu'ils auraient pu considérer comme leurs égaux — ou leurs égaux possibles. Dans le cas contraire, selon les lois du Conseil Supérieur de leur planète natale, ils auraient dû immédiatement partir. Il y avait des animaux qui parfois marchaient presque comme des hommes, communiquant entre eux par des grognements ou des hurlements, mais il ne faisait aucun doute que *c'étaient* des animaux et non des hommes.

Elle pouvait sembler étrange et cruelle, cette loi qui les eût obligés à évacuer la planète s'ils y avaient découvert des habitants humains ou comparables aux humains. N'auraient-ils pu s'entendre avec ces êtres intelligents ? La planète n'était-elle pas assez grande pour qu'on la partage ?... Mais cette loi était basée sur une expérience malheureuse. Il y avait déjà eu d'autres colonies extra-planétaires implantées par d'autres mondes surpeuplés avec lesquels leur patrie, leur Terre, était en relation. Dans chaque cas, toute tentative de cohabitation entre deux races complètement étrangères avait abouti à une catastrophe : ou bien les colons eux-mêmes avaient été liquidés, ou bien ils avaient été contraints d'exterminer les aborigènes — et cette obligation répugnait à l'extrême à un peuple hautement civilisé comme le leur.

Or voilà que de la jungle lointaine arriva un jour dans leur

petite ville, traînant les pieds, une troupe de plusieurs dizaines de créatures que les colons n'avaient encore jamais vues jusque-là.

Telles des bêtes, elles étaient couvertes d'une épaisse fourrure. De temps en temps, ces créatures, surtout les jeunes, se mettaient à quatre pattes et marchaient sur les jointures ; mais le plus souvent elles se déplaçaient comme des bipèdes, bien que voûtées et la tête baissée. De plus, elles jacassaient. C'est ce que faisaient la plupart des animaux, mais leur babil avait presque une résonance de langage. A part cela, elles possédaient peu de caractéristiques humaines, au sens où les colons concevaient l'humanité. Ces bipèdes étaient complètement nus, ils accomplissaient leurs fonctions les plus intimes ouvertement, sans se gêner, volaient la nourriture là où ils la trouvaient, la recrachant si elle n'était pas de leur goût. Mais ils lançaient des pierres, brandissaient des gourdins et allumaient des feux, en démolissant des palissades pour le faire.

La première réaction des colons fut spontanée et inévitable. Quand les étrangers envahirent leurs champs et leurs rues, pillèrent leurs vergers et leurs marchés, firent preuve de violence quand ils rencontraient de la résistance, il n'y eut qu'une chose à faire : les repousser et les contraindre à la fuite. Les colons étaient des gens pacifiques, descendants de générations de bons citoyens, respectueux des lois, dans un monde en paix, mais on ne pouvait exiger d'eux qu'ils se laissent voler, molester, voire tuer. Au début, hésitant à traiter ces nouveaux venus comme ils auraient traité des bêtes sauvages n'ayant aucun point commun avec des êtres humains, ils essayèrent de les repousser à coups de trique ou même à poings nus. Mais les plus forts parmi les colons ne faisaient pas le poids pour lutter contre ces créatures, pourtant plus petites, mais d'une vigueur extraordinaire. Quand plusieurs jeunes gens eurent été laissés sur le carreau, en sang ou avec des fractures, et que deux hommes plus âgés furent morts des suites de leurs blessures, ils n'eurent plus le choix.

Ils ne possédaient pas les armes les plus modernes de leur planète d'origine, mais ils avaient été amplement nantis de bonnes armes à feu et de munitions. Jusque-là ils avaient pu éliminer les bêtes sauvages qui les menaçaient au moyen de pièges et de haches. Mais ils se trouvaient dans un cas de force majeure qui justifiait l'usage d'armes plus meurtrières. La plupart des fusils étaient encore stockés à bord du vaisseau ; une expédition fut aussitôt organisée pour aller les chercher. Quatre heu-

res après que les nomades eurent envahi la colonie, les colons se formèrent en un régiment compact et ouvrirent un feu nourri.

Trois des envahisseurs tombèrent foudroyés, un tir précis ayant logé les balles dans leur tête. Tous les autres tournèrent les talons et filèrent vers l'endroit d'où ils étaient venus. A quelques kilomètres à l'est de la vallée où se trouvait maintenant la colonie s'élevaient des montagnes dont les contreforts étaient criblés de cavernes. C'est sans nul doute vers ces cavernes que les agresseurs prirent la fuite. Ils étaient probablement venus de là, ou peut-être leurs pas errants les avaient-ils amenés de plus loin encore.

Tandis qu'ils s'enfuyaient, l'un d'eux tendit subitement un bras velu, saisit une fille terrifiée qui se trouvait sur leur chemin et continua de courir, serrant contre lui sa captive, qui poussait des cris perçants. Les hommes les plus proches tirèrent désespérément sur lui, décidés à la tuer également si nécessaire, plutôt que de l'abandonner à un sort plus horrible. Mais les balles le manquèrent. La bande disparut dans le lointain.

La victime était une belle fille, qui venait d'avoir dix-huit ans. Elle s'appelait Amritse ; son père était un fermier des environs de la ville. Le visage couleur de cendre, les yeux flamboyants, le doigt sur la gâchette de son arme, il prit la tête du groupe qui se mit à la poursuite des fuyards. Mais les colons furent vite distancés. Ils ramenèrent le père accablé de douleur vers ses compagnons, qui soignaient leurs blessés.

Selon la coutume, ils incinérèrent leurs morts ; mais les trois assaillants qu'ils avaient tués furent enterrés, comme ils le faisaient avec tous les animaux non comestibles qu'ils devaient abattre. Seuls des êtres humains étaient dignes du feu purificateur.

Lorsque enfin un silence rempli d'horreur s'établit sur la colonie dévastée, le Grand Juge, qui était leur plus haut dignitaire et, par un accord unanime, leur chef, réunit une assemblée générale dans le plus vaste bâtiment de la ville, servant à la fois de salle de spectacle, de tribunal, d'école et d'église. Même les plus proches parents des deux hommes assassinés étaient là. Tous, excepté les blessés et les parents désespérés d'Amritse.

Quelqu'un d'autre manquait également.

Où est Aghonizzen ? se demanda le Grand Juge, en regardant d'un air mal à l'aise autour de lui. Aghonizzen était son fils et son bras droit. Sa femme étant morte, Aghonizzen était le seul lien qui le rattachât à la vie. Et, dans un moment aussi grave,

il était absent. Le Grand Juge domina son inquiétude et se tourna vers la foule rassemblée.

De toutes parts, dans la salle, des gens demandaient bruyamment la parole. D'une voix ferme, mais aussi apaisante que possible, le Grand Juge rétablit l'ordre.

— « Vous aurez tous l'occasion de donner votre avis, » déclara-t-il. « Mais commençons d'abord par nous poser les questions auxquelles nous devons répondre face à ce désastre. D'abord, pouvons-nous nous protéger contre un retour de ces envahisseurs ou contre un autre groupe de leur race ? Et comment ? »

— « Que faites-vous d'Amritse ? » s'écrièrent plusieurs voix.

— « Je n'ai pas oublié Amritse, » répondit le Grand Juge d'un ton grave. « Je crois, et j'espère pour elle, que la pauvre fille est morte. Nous n'avons aucune idée du nombre de ces... de ces êtres ; pour nous, quitter notre territoire pour essayer de les retrouver dans la jungle ou dans les cavernes serait courir au suicide, avec une faible chance de la sauver. Nous devons la considérer comme perdue, de même que sont perdus pour nous nos deux camarades dont les cendres sont encore chaudes. »

Tous les jeunes se levèrent d'un bond, le conspuant et lui montrant le poing. Pendant un moment le Grand Juge fut en danger d'être malmené. Puis les hommes et les femmes de sa génération vinrent à la rescousse. Margotz, le pilote de l'astronef vingt ans plus tôt ; Envereddin, qui fut longtemps le seul membre enseignant de la colonie ; Lazzidir, son premier médecin et à présent directeur du petit hôpital ; tous, ils s'activèrent. Petit à petit ils calmèrent les exaltés et obtinrent le silence qui devait permettre au Grand Juge de continuer à parler. Il se sentait épuisé, très éprouvé, mais ce n'est pas en vain qu'il était leur chef.

— « Et le deuxième point que nous devons considérer, » dit-il, face à la foule, « c'est la question de savoir s'il s'agit d'êtres intelligents, aussi primitifs soient-ils. Dans l'affirmative, nous commettrions en demeurant sur cette planète une violation flagrante de la loi du Conseil Supérieur ; or ceux d'entre nous qui ont fondé cette colonie ont pris l'engagement irrévocable de la respecter. Nous serions obligés de détruire toutes les traces de notre séjour ici, de remettre notre astronef en état de marche et, conformément aux instructions de notre monde d'origine, de partir de nouveau à la recherche d'une planète convenable. »

Il ferma les yeux et s'arma de courage dans l'attente du tollé général qu'il allait soulever. L'absence d'Aghonizzen lui faisait cruellement défaut, car son fils, nourrissant une sollicitude identique à l'égard des jeunes et de leurs parents, aurait été capable de les raisonner et de les amener à la réflexion, afin de discuter logiquement des problèmes qui se présentaient à eux. Où était-il donc parti ? s'inquiéta-t-il, craignant de se livrer à des conjectures.

Mais cette fois-ci il n'y eut aucun tumulte. Ses paroles semblaient avoir frappé de stupeur son auditoire. Les jeunes comme les plus âgés restaient assis sans bouger les yeux fixés sur lui.

Après vingt ans de privations, de labeur et d'efforts, devraient-ils donc abandonner leurs fermes, leurs foyers et leur ville en plein essor ? Devraient-ils recommencer la longue et épuisante quête ? Et qu'arriverait-il si, en fin de compte, ils ne trouvaient jamais de planète habitable, sans autochtones intelligents ? Devraient-ils revenir, vieux et usés, sur une Terre surpeuplée, dont les avait chassés le manque de débouchés — et que la fuite cruelle du temps aurait transformée en un monde complètement étranger pour eux, leurs parents et amis étant morts depuis qu'ils étaient partis ?

C'est à l'esprit des pionniers de la colonie qu'apparut cette sombre perspective. Et pour les jeunes, nés sur cette planète, la seule idée de la quitter était inconcevable.

« Et je crois, » poursuivit le Grand Juge, « que nous devrons résoudre la deuxième question avant de pouvoir étudier la première. »

En dépit du calme apparent de sa voix, il était rongé d'inquiétude. Qu'était-il arrivé à son fils ? Gisait-il quelque part, blessé ou mort ? La dernière fois que le Grand Juge l'avait aperçu, c'était en pleine bataille. Malgré son anxiété, il poursuivit sa harangue.

Et petit à petit il parvint à les convaincre. Envereddin, Lazzidir, Margotz, d'autres hommes et femmes, parmi les plus âgés, soutinrent son point de vue.

— « Il n'y a pas de péril immédiat, » conclut-il avant de lever la séance. « Il est fort improbable que ces agresseurs reviennent de sitôt, après avoir perdu trois d'entre eux, ou qu'une autre bande nomade arrive à l'improviste. Après tout, en vingt ans, c'est la première fois que nous subissons un tel désastre. Parlez-en entre vous et nous nous réunirons de nouveau dans une huitaine de jours pour prendre une décision.

» Il y a encore une chose que je dois dire avant de nous séparer, après quoi il me faudra porter quelque réconfort aux infortunés parents d'Amritse. Je sais que parmi vous quelques jeunes gens à la tête chaude brûlent de partir à sa recherche. Je les supplie de ne pas le faire. Il est fort peu probable qu'elle soit encore en vie et ce serait s'exposer à une mort presque certaine. Nous avons déjà subi assez de pertes et nous avons besoin de tout notre monde. »

Tout en regardant l'assistance qui se dispersait, quelques-uns encore frappés de stupeur, d'autres discutant avec animation, il éprouvait la terrible certitude que son propre fils n'avait pas attendu cet avertissement.

Confirmation lui en fut donnée seulement après six jours ; la première mesure qu'il avait prise après la réunion avait consisté à poster jour et nuit des sentinelles, tant dans la ville même que sur le pourtour de la colonie — d'agiles et vigoureux jeunes gens, capables de donner rapidement l'alarme. C'est, tard dans la nuit, une sentinelle en ville qui donna de la voix. Epuisé, trébuchant sous son fardeau, sale et déguenillé, les cheveux collés par du sang séché provenant d'une blessure à la tête, Aghonizzen regagnait péniblement la ville. Et il portait dans ses bras Amritse sans connaissance.

A l'hôpital, on fit appeler le père d'Aghonizzen et les parents d'Amritse. Le jeune homme n'avait besoin que de repos et de nourriture. La fille se trouvait dans un bien plus triste état. Sa jambe droite était brisée et elle avait été sauvagement battue ; tout son corps était couvert d'ecchymoses et elle était inconsciente. Aghonizzen, en l'étendant sur un lit, annonça d'une voix haletante que jusqu'à l'avant-veille, brûlant de fièvre, elle avait eu le délire. Il avait dû la bâillonner pour que ses ravisseurs ne les entendent pas. Le médecin lui ordonna de remettre à plus tard la fin de son récit. Mais, après qu'Amritse eut été examinée et qu'elle eut reçu des soins, Lazzidir fut obligé d'avouer à ses parents fous de douleur qu'elle avait été violée à plusieurs reprises.

Quand le Grand Juge revint à l'hôpital le lendemain matin, il trouva son fils suffisamment rétabli pour quitter l'établissement. Bien qu'il se trouvât encore sous le coup de sa terrible épreuve, il fut capable de rentrer chez lui et de raconter son histoire,

bribe par bribe, à son père. Ses premiers mots firent sursauter le Grand Juge.

— « Il fallait que je le fasse, » dit-il. « Amritse est mon amie. »

Comme nous sommes ignorants de ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de nos enfants, songea le vieil homme. Il avait toujours été très proche de son fils, mais ne s'était jamais douté de rien. Pourtant, malgré sa surprise, il éprouvait une certaine satisfaction. Aghonizzen avait dit : « ...*est* mon amie » et non « *était* ». Le Grand Juge en aurait voulu à son fils si celui-ci avait cessé d'aimer cette fille parce qu'il lui était arrivé malheur.

En phrases hachées — s'assoupissant parfois dans l'intervalle — Aghonizzen finit par exposer tous les faits. Il s'était mis en route quelques minutes seulement après que Amritse eut été enlevée, devançant tous les autres colons, mais gardant la tête froide, malgré son immense douleur et son désespoir. Il savait qu'il n'avait aucune chance de la sauver en faisant usage de la force. La horde des sauvages était hors de sa vue, mais leurs traces étaient nettes et parfois même il pouvait entendre leur lourd cheminement dans la forêt. Ils se dirigeaient évidemment vers les contreforts.

La nuit tomba avant qu'il les eût rattrapés. Il les aperçut à la lueur de la lune, étalés sur le sol, profondément endormis, épuisés eux-mêmes par les émotions de la journée. Il s'approcha prudemment, à peu près certain qu'ils avaient posté une sentinelle, ce qui était le cas. Mais Aghonizzen, ayant toujours vécu dans une communauté de pionniers, connaissait l'art de marcher sans bruit et de ne jamais se montrer. Il les observa à une distance prudente et, comme il s'y attendait, aperçut une de ces créatures debout près de leur feu mourant. Cependant il eut beau chercher Amritse, elle resta invisible.

Il les surveilla toute la nuit, jusqu'à ce qu'ils se réveillent et se remettent en route. Alors il constata que certains d'entre eux avaient dormi non pas à même le sol, mais dans les branches les plus basses des arbres. C'est ainsi qu'il vit le mâle corpulent qui avait enlevé la jeune fille descendre d'un arbre en la portant dans ses bras. Elle avait été étroitement ligotée avec des lianes ; il n'était pas assez près pour bien la distinguer, mais il l'entendit gémir. Il ne put voir grand-chose de l'endroit où il se trouvait, mais il savait qu'en se montrant il perdrait toute chance

de la sauver : il se serait aussitôt fait écharper. Dans sa hâte, il avait omis d'emporter une arme quelconque. Dès que les nomades se furent éloignés il se mit à suivre leur piste.

Au cours de la nuit, il put mieux se rendre compte de ce qu'étaient ces créatures. Il y en avait quatorze en tout, y compris ceux qui étaient perchés dans les arbres avec le ravisseur. Huit d'entre eux étaient des enfants ou des adolescents ; cinq étaient des femelles adultes. Les trois assaillants que les colons avaient tués étaient de jeunes mâles qui avaient à peu près l'âge d'Aghonizzen. Ainsi donc, le seul mâle adulte était le ravisseur lui-même, et il devait être leur chef ou peut-être un père de famille polygame.

Aghonizzen eut froid dans le dos à la pensée de ce que cela sous-entendait ; il était impossible de délivrer Amritse autrement qu'au moyen d'un stratagème. Il constata alors autre chose : la façon dont la jeune fille avait été ligotée indiquait une habileté dont sont incapables les espèces animales inférieures : si peu évolués ou si dégénérés qu'ils fussent, c'étaient là des êtres intelligents qui ressemblaient à l'homme et, en raison de la loi du Conseil Supérieur, les colons devaient obligatoirement quitter la planète.

Aghonizzen fit alors le vœu de ne point partir sans la fille ; seule la mort pourrait l'en empêcher.

C'est la troisième nuit qu'il trouva l'occasion propice.

Il semblait incroyable que, malgré ses précautions, les sentinelles ne l'aient ni aperçu, ni entendu. Il dormait par bribes, se réveillant au moindre bruit. Ne se nourrissant que de fruits ou de baies sauvages, il n'osait allumer un feu, bien qu'il eût été capable de prendre au collet un petit animal. La soif commençait à le tourmenter lorsqu'il les aperçut de nouveau ce soir-là, campant au bord d'une rivière.

Aucun arbre voisin ne s'était révélé assez grand pour supporter le poids du chef ; celui-ci ronflait, étendu à l'écart de la bande. A son côté, Amritse, toujours ligotée et attachée à un arbuste, gisait, endormie ou inconsciente. La sentinelle, cette fois-ci, arpentait le campement.

Aghonizzen ne la quittait pas des yeux ; elle allait et venait, dressant la tête au moindre bruit suspect. Le feu, apparemment allumé pour écarter les bêtes féroces, était presque éteint.

Il vit la sentinelle chercher des brindilles pour le raviver.

Dans cette région de plaine, il y en avait moins que dans la forêt et ils avaient déjà épuisé tout ce qui se trouvait à leur portée. Le factionnaire tourna le dos et s'éloigna d'une dizaine de pas. Se baissant, il se mit à ramasser du bois.

Risquant le tout pour le tout, Aghonizzen saisit cette occasion. Retenant son souffle, il fila vers le buisson, détacha vivement les liens qui immobilisaient la fille, souleva son corps léger et l'emporta en courant.

Par chance, elle ne se réveilla pas et demeura silencieuse ; peut-être l'avait-on nourrie de plantes somnifères pour qu'elle se tienne tranquille. Quoi qu'il en fût, aucun bruit n'alerta la sentinelle. Aghonizzen était déjà hors d'atteinte quand le factionnaire reprit sa ronde et constata la disparition de la captive.

Alors, comme il s'y attendait, s'éleva un vacarme de clameurs et la poursuite commença. S'étant arrêté un instant pour se désaltérer à la rivière, Aghonizzen changea brusquement d'itinéraire. Quelle que pût être l'intelligence relative de ces créatures, elles n'étaient pas de taille à déjouer la tactique d'un humain civilisé. Les indigènes devaient sûrement s'attendre à ce qu'il emprunte le même chemin qu'à l'aller. Or il suivit un parcours sinueux, se dirigeant vers la forêt. L'ayant atteinte, il se mit à la recherche d'une cachette. Bien que la fille, très amaigrie, fût légère, il était à bout de forces. C'est en l'entraînant sous le couvert d'épaisses broussailles que la pointe d'une branche d'arbre brisée lui taillada le cuir chevelu. Il ne put rien faire d'autre que d'essuyer le sang qui coulait dans ses yeux et attendre que la plaie sèche un peu. Epuisé, se serrant contre Amritse, il fut terrassé par un lourd sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, il faisait grand jour. Sa première pensée fut pour la fille. Elle était maintenant réveillée, mais le regard était absent de ses yeux ouverts. Tandis qu'il la soulevait, elle gémit de frayeur. Les paroles apaisantes d'Aghonizzen n'obtinrent aucune réponse. Des soins étaient nécessaires à bref délai, sinon le pire était à craindre. Il prêta une oreille attentive aux bruits de la forêt, n'entendit que le cri des oiseaux et le bruissement de petits animaux dans les fourrés. Il déposa doucement sa compagne sur le sol et grimpa sur un grand arbre qui se trouvait à proximité. Entre la forêt et la lointaine rivière, aucun de ses ennemis n'était en vue. Il descendit de son observatoire et, décidé malgré la crainte qui le tenaillait, se hâta de regagner la ville comme il put.

— « Amritse vivra, » déclara Lazzidir. « Je ne puis dire encore si elle recouvrera la raison. Mais il nous est permis d'espérer. »

Lorsqu'eut lieu la deuxième assemblée, Aghonizzen avait suffisamment récupéré pour pouvoir y prendre la parole. Les conseillers du Grand Juge s'étaient réunis chez lui et avaient eu la primeur de l'histoire. Une longue discussion avait suivi et, quand les colons se trouvèrent tous réunis dans la grande salle, leurs dirigeants avaient pris des décisions.

Chaque colon valide était présent. Tous avaient vécu pendant une semaine dans la crainte d'un retour des maraudeurs. Peu à peu ils se rassurèrent et conçurent l'espoir d'échapper à une expédition de représailles : la mémoire des aborigènes était trop courte, le pouvoir de leur chef trop limité pour qu'ils renouvellent leur agression.

— « Il ne fait aucun doute que ce sont des êtres intelligents, quelque disséminée et nomade que soit leur race, » déclara Aghonizzen aux colons. « Ils sont beaucoup trop primitifs et sauvages pour que nous puissions entrer en pourparlers avec eux ; le seul moyen que nous aurions de nous maintenir en sécurité sur cette planète serait de les exterminer. Cela — nul ne l'ignore et mon père l'a déjà rappelé — serait une violation de la loi à laquelle nous obéissons. Nous devons payer pour l'erreur que nous avons commise, même de bonne foi. »

Un jeune homme de belle carrure, nommé Brogdin, et dont les deux épaules étaient encore bandées, se leva brusquement. C'était un trublion et il avait des partisans. Mais, comme tout colon, il avait le droit d'exprimer son point de vue.

— « Nous ne sommes plus liés par les règlements du Conseil ! » s'écria-t-il. « Ce monde est à présent le nôtre ; nos pères et nous-mêmes avons travaillé depuis vingt ans pour y édifier une patrie. Alors, je vous le dis, oublions ces formules désuètes et défendons-nous ! Nous avons été attaqués par surprise et ces féroces animaux ont disparu. Cela ne se reproduira plus, avec ou sans règlements du Conseil. Qui veut, les armes à la main, entreprendre avec moi une expédition punitive contre ces malfaisantes créatures et les liquider partout où nous les trouverons ? »

Il s'en fallut de peu que Brodgin réussisse et sème la panique dans l'assemblée. Ce fut Envereddin, celle qui avait été leur pro-

fesseur à tous, qui conjura le danger et sauva la situation. Elle leva les bras et le tumulte prit fin.

— « Nous sommes des gens civilisés, » dit-elle avec douceur. « Nous ne sommes pas une armée d'invasion sur cette planète ; nous sommes des colons pacifiques. Les pionniers ont tous été choisis par le Conseil et nous sommes les représentants d'une société évoluée. Nous n'allons pas nous rabaisser au rang de ces brutes, que nous reconnaissons maintenant comme étant les autochtones.

» Est-ce là le genre d'éducation que je vous ai donné, jeunes gens, quand vous étiez tous des élèves pleins d'avenir ? »

Il y eut quelques rires honteux et l'agitation se calma.

A la surprise du Grand Juge, la deuxième objection fut élevée par la plus ancienne résidente, Megardis, dont le mari était mort à la fin de la première année, la laissant toute seule pour s'occuper de leur ferme.

— « Rien ne me prouve, Grand Juge, » dit-elle, « que simplement parce que ces créatures nous ont lapidés et matraqués et qu'elles savent ligoter quelqu'un ou faire du feu, ce soient vraiment des humains. Sur notre propre Terre nous avions des singes capables d'en faire à peu près autant. Mais ils n'étaient pas considérés comme des êtres humains et nous étions libres de les tuer s'ils nous attaquaient... »

Le Grand Juge jeta à Lazzidir un regard lourd de signification. A contrecœur le médecin se leva.

— « Nous avions espéré, » dit-il, « que je n'aurais pas à faire cette révélation. Malheureusement nous avons une preuve absolue. Jusqu'à présent seuls quelques proches étaient au courant. Comme nombre d'entre vous ont eu l'occasion d'en faire l'expérience, nous avons reçu en héritage de la Terre, notre planète natale, les techniques et les aptitudes médicales les plus avancées. Il s'est passé à peine plus de deux semaines depuis que notre colonie a été attaquée. Mais les tests auxquels je me suis livré sont positifs. Oui, ce sont des êtres humains.

» Amritse est enceinte. »

Il y eut des râles et des grondements de fureur. La mère d'Amritse éclata en sanglots. Et son père, le visage couleur de cendre, prononça d'une voix à peine audible : « Son terrible malheur a rendu folle notre pauvre fille. Ma femme et moi aurions de beaucoup préféré qu'elle fût morte plutôt que de la voir dans

cet état. Nous espérons pouvoir persuader Lazzidir de lui assurer une fin sans souffrance, à elle et... et à l'enfant. »

Le docteur fit un signe de dénégation énergique. Mais, avant qu'il ait pu parler, Aghonizzen se leva d'un bond.

— « Ecoutez, vous tous, » s'écria-t-il, la voix brisée. « Pour l'enfant, d'accord. Lazzidir saura ce qu'il faut faire et c'est admis par nos lois. Mais j'aime Amritse et quand elle était lucide elle m'aimait. Amritse est la femme de mon choix, qu'elle guérisse ou non. Mais elle *guérira* — je la soignerai avec tant d'amour et de sollicitude qu'elle redeviendra telle qu'elle était avant et oubliera cette horreur sans nom.

» Mais pas si nous devons rester ici, avec le danger constant d'une nouvelle incursion de quelque bande sauvage. Mon père et les esprits les plus sages déclarent que nous devons partir, soit pour retourner dans notre ancienne patrie, soit pour en trouver une autre. Ils en donnent de nombreuses raisons, et toutes sont bonnes. Même moi, qui suis né ici, comme tant d'entre nous, et qui n'ai jamais connu d'autre patrie, je vous supplie de voter en faveur de notre départ, pour le salut d'Amritse si vous n'avez pas d'autre raison ! »

Le vote fut presque unanime.

— « Margotz, » dit alors le Grand Juge, « vous êtes responsable de notre système de transmissions. Combien de temps faudra-t-il exactement pour mettre la Terre au courant de ce qui vient de se produire et recevoir des instructions ? »

L'ex-pilote prit son courage à deux mains et répondit :

— « A la suite de notre entretien d'hier soir je suis monté sur le vaisseau. Notre radio transplanétaire ne sert plus depuis vingt ans. Je l'ai examinée avec l'opérateur en chef. Elle n'est plus en état de fonctionner et nous n'avons pas les moyens de la réparer. Nous devons prendre nous-mêmes une décision, sans directives de notre planète d'origine. »

Le Grand Juge lui jeta un coup d'œil pénétrant. Margotz était le seul d'entre eux, à l'exception d'un jeune homme qu'il instruisait pour lui succéder, qui eût la compétence nécessaire. Il ne semblait guère possible que la radio eût été susceptible de se détériorer ; néanmoins personne ne pouvait convaincre Margotz de mensonge. Peut-être mentait-il ; peut-être, comme bien d'autres, se barricadait-il la nuit et se rendait-il à son travail toujours armé, par crainte d'un retour possible des sauvages. Peut-être enfin était-il au nombre de ceux qui, à bout de nerfs, ne pourraient

patienter pendant des mois, le temps qu'un message parvienne à la Terre et qu'il y soit répondu. Le Grand Juge n'était pas certain de pouvoir conserver son emprise sur l'assemblée s'il accusait de sabotage un vétéran si honorable. Son esprit, façonné par la légalité, n'était pas à l'aise, mais il choisit le moindre mal.

— « Eh bien, » dit-il calmement, « nous devons prendre nos responsabilités. Nous allons immédiatement procéder aux préparatifs d'embarquement à bord du vaisseau. Nous n'étions que deux cent cinquante quand nous sommes arrivés, mais il peut en transporter cinq fois autant. Ensuite nous devrons détruire systématiquement toute trace de notre séjour ici. Un jour, dans plusieurs millénaires, ces aborigènes deviendront civilisés et ils ne devront jamais se douter que des étrangers ont autrefois pris pied ici, venus de la Terre, qui sera pour eux un monde très lointain, sous un autre soleil.

» Il nous reste seulement à déterminer si nous devons rechercher une nouvelle planète dans un autre système solaire, où nous pourrons implanter une nouvelle colonie, ou bien retourner sur la Terre et y demeurer — ou nous joindre plus tard à une autre expédition coloniale. »

Ce qu'il avait astucieusement prévu se réalisa. La plupart des hommes et des femmes plus âgés désirèrent ardemment mourir là où ils étaient nés ; les moins aventureux des jeunes se montrèrent indifférents, ou bien eurent hâte d'oublier les privations de leur vie de pionniers pour goûter aux bienfaits de la civilisation. Un mois plus tard, les champs étaient dénudés, les bâtiments rasés et les matériaux de construction anéantis. Leurs biens meubles furent transportés à bord de l'astronef.

La première colonie extra-terrestre de cette planète avait disparu.

En 1971, par autorisation d'un des nouveaux gouvernements africains, une équipe d'archéologues de deux pays d'Europe et des Etats-Unis entreprit des fouilles sous la direction du professeur Gundlichen, dont les précédentes recherches dans le sous-sol de la région avaient laissé prévoir la présence de restes fossiles de l'homme primitif. Les premières expéditions avaient permis de mettre au jour des instruments de silex et des vestiges calcinés : le charbon de bois, soumis au test du carbone 14, révéla un âge d'environ 30 000 ans.

Au cours du deuxième mois, ils firent leur première trouvaille. Gundlichen surveillait personnellement les travaux lorsqu'un ouvrier déterra un fémur humain fossile. Lentement et avec d'infinies précautions trois squelettes humains furent découverts, gisant pêle-mêle, comme s'ils avaient été jetés dans une fosse commune. Ils étaient dans une couche encore plus basse que celle où Gundlichen avait découvert des outils et du charbon de bois l'année précédente.

Tous trois étaient jeunes et de sexe masculin. Ils possédaient le type de Néanderthal — les premiers de cette race que l'on eût découverts en Afrique.

Les squelettes furent photographiés sur place, avant d'être enlevés. Puis commença une méticuleuse opération. Gundlichen se pencha et introduisit délicatement ses doigts sous le crâne le plus proche dès qu'il fut libéré. Presque tout le personnel était présent et l'observait.

Soudain il se retourna, mortellement pâle, et laissa retomber le crâne fossile dans sa sépulture. Pemberton, l'archéologue anglais, qui se trouvait par hasard à son côté, le rattrapa au moment où il allait s'effondrer. Les autres accoururent.

— « Qu'y a-t-il ? C'est son cœur ? » demanda quelqu'un. Gundlichen se reprit et se redressa.

— « Je vais très bien, » dit-il d'un ton brusque. « Toi ! » dit-il en interpellant le contremaître indigène. « Ordonne aux hommes d'arrêter immédiatement le travail. »

Flegmatiques, les ouvriers laissèrent choir leurs outils et se tinrent à l'écart.

« Rentrez chez vous, » leur dit Gundlichen. « Ne revenez pas avant demain. »

Les spécialistes, surpris, se regardèrent avec perplexité. Gundlichen était leur chef, mais qu'est-ce qui ne collait pas ? Le vieil homme réussit à sourire.

« Nous continuerons demain, mesdames et messieurs, » dit-il très aimablement. « Quelque chose est apparu, que je désire étudier avant que nous poursuivions notre tâche. Pemberton et vous, O'Brien, » ajouta-t-il en se tournant vers ses deux collègues, « voulez-vous attendre ici un instant ? J'aimerais discuter de quelque chose avec vous. »

Quand les trois archéologues distingués furent seuls, Gundlichen parut éprouver de la difficulté à s'exprimer. Il était encore pâle et ses yeux brillaient.

— « Bien entendu, nous appliquerons à ces ossements le test du carbone 14, » dit-il enfin. « Je ne doute pas de la conclusion : ces fossiles sont encore plus vieux que ce que j'ai déterré l'année dernière.

» Et... que pensez-vous de ceci ? »

Il se baissa de nouveau et souleva le crâne le plus proche. Celui-ci cliqueta et quelque chose lui tomba dans la main.

« O'Brien, » dit-il, « jetez un coup d'œil aux deux autres. »

Muets de stupeur, les trois hommes restèrent cloués sur place, fascinés par quelque chose d'incroyable.

Chacun de ces crânes néanderthaloïdes avait contenu une balle de fusil.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The colony.

N.D.L.R. Nos anciens lecteurs (s'ils sont doués de mémoire) verront dans le thème de cette histoire et dans sa chute un curieux combiné de Taches de rouille *de Francis Carsac* (Fiction *n°* 7) *et du* Brouillard du 26 octobre *de Maurice Renard* (Fiction *n°* 6). *Nous pensons qu'il ne peut s'agir que de rencontres fortuites, l'auteur américain n'ayant pu à notre avis avoir connaissance de ces deux textes français. La coïncidence n'en est que plus surprenante et elle méritait d'être signalée.*

TED WHITE

Dansons dans les rues

Ted White est l'auteur d'une demi-douzaine de romans de S.F., dont le dernier paru aux Etats-Unis s'intitule **Secret of the marauder satellite.** Dans cette nouvelle, il réussit à intégrer de façon prenante le fantastique dans le décor du quotidien. Le décor : les rues de New York et leurs buildings, par une chaude journée d'été écrasée de soleil. Le thème : ce qui se passe au moment où le monde s'arrête et où partout, en quelque lieu que ce soit, retentit la même mystérieuse musique.

J'ÉTAIS assis dans mon bureau, dans l'attente d'un client, quand j'ai entendu la musique de l'autre côté de la porte.

C'était une chaude journée d'été, bien new yorkaise, avec une vague brume qui donnait au ciel une apparence jaunâtre de plomb en fusion, et l'odeur du fleuve planait dans l'air. J'avais ouvert l'imposte au-dessus de la porte, dans le faible espoir de faire un courant d'air avec la fenêtre béante. Mais c'était sans grand résultat. La suie noire accumulée sur le bord de la fenêtre n'avait pas bougé d'un millimètre.

Tout d'abord, j'ai cru que c'était simplement une chanson à la radio et je ne m'en suis pas préoccupé. Quelqu'un dans le couloir ou dans un des bureaux d'en face devait faire marcher un transistor. Cela arrive souvent dans mon coin de la Neuvième Avenue, à la hauteur de la 40e Rue. Mon local était un de ces innombrables cagibis loués à des présentateurs de disques, des impresarios sans gloire, des « promoteurs » en divers domaines et des types dans mon genre.

Moi, je suis détective privé.

Ça fait plaisir à dire, ça cause toujours une certaine surprise qui me donne une joie tranquille. Cela évoque l'image des privés de la télé, avec leurs secrétaires blond platine gonflées de sex-appeal, leur pistolet dans l'étui sous l'aisselle comme de juste, et tout l'équipement. Ce qui n'est guère conforme à la réalité.

La réalité, c'est moi : Ronald Archer, Enquêtes et Filatures.

Je passe le plus clair de mon temps à poursuivre les mauvais payeurs et à faire des filatures pour des constats d'adultère. Les seules fois où je sors mon revolver du tiroir fermé à clé dans mon bureau, c'est quand je suis engagé comme garde par une grande agence — il leur arrive de manquer de main-d'œuvre — et alors je me le boucle autour du ventre, bien en vue.

Je n'ai pas les moyens de m'offrir une secrétaire et, si je les avais, elle serait sans doute aussi différente que moi du prototype classique. Je pèse dans les 110 kilos et je mesure près d'un mètre quatre-vingt-cinq. J'ai passé la quarantaine et je n'ai rien de séduisant. J'ai l'air d'un grand bon gros, ce qui est mon paravent, pour ce que j'ai à en faire.

Ce n'est pas la grande vie, mais il y a de bons moments. Je m'installe au bureau à lire des magazines en buvant de la bière que je puise dans mon réfrigérateur mural, pendant que le reste de la ville vaque à ses affaires sous le soleil ardent. Je peux faire la pause quand je veux, aller dans un musée climatisé ou au Centre Lincoln pour écouter les concerts de l'après-midi. Et il n'y a que mon compte en banque qui puisse me l'interdire. La liberté... c'est tout ce qu'on veut. La mienne, c'est ce que je viens de dire.

Mais cette musique dans le corridor commençait à me taper sur les nerfs.

J'étais à peu près sûr que la chanson durait depuis plus de trois minutes et elle continuait avec vigueur. C'était peu vraisemblable ; de nos jours, c'est bien rare qu'un air à la mode dure plus de deux minutes. Ils aiment bien truffer les programmes d'un maximum de publicité.

J'ai saisi une phrase au passage : « *C'est une invitation, à toute la nation... L'occasion pour tous de se rejoindre...* » La mélodie — si on peut dire — était d'une monotonie hypnotique : un battement rythmé, avec un chœur de voix qui répétaient sans se fatiguer la même phrase, tandis qu'une voix féminine débitait de bizarres couplets.

Intrigué, j'ai cherché à comprendre le reste des paroles.

« *Tout ce qu'il faut, c'est la musique, la douce musique...* » exhortait la voix, puis un camion l'a noyée au passage. Le grondement de la rue s'est assourdi et j'ai entendu :

« *Peu importe comment vous êtes vêtus,*
L'important, c'est que vous soyez venus.
Tous les garçons, prenez les filles,

Pour une ronde autour du monde... »

Une ambulance passa dans un hurlement. Et les dernières notes de la chanson se fondirent dans le silence. Un gimmick caractéristique. Ils ne trouvent pas de moyen logique d'arrêter, alors ils laissent les paroles s'évanouir. Mais voilà que ça recommençait... Pour la troisième fois ?

« *C'est un appel au monde...*
Etes-vous prêts pour une autre vie ?
Voici l'été, le temps venu
De danser dans les rues... »

C'était ridicule. Aucune station radio ne jouerait le même disque plusieurs fois de suite.

J'ai abandonné mon fauteuil en grognant et je me suis levé. J'ai repoussé mon siège, contourné mon bureau marqué d'entailles, et j'ai ouvert la porte.

Juste ce que je pensais. Le battant de l'agence de variétés — ou prétendue telle — était ouvert, un peu plus loin dans le couloir. Les portes matelassées de la salle d'audition étouffaient les braillements des candidats chanteurs. Mais il y avait une fille qui mâchait du chewing-gum sur le canapé recouvert de plastique, et qui lisait *Variety*, un transistor braillard posé sur les genoux.

Elle a levé la tête quand je me suis encadré dans la porte. Elle était un peu plus jolie que je n'aurais cru. Son visage reflétait une certaine profondeur. Tout n'était pas caché par les yeux trop fardés, la pâleur de la peau, les cheveux tarabiscotés. Elle paraissait dix-huit ans, autant dire qu'elle en avait seize ou vingt-quatre. C'est toujours comme ça.

— « C'est forcé que votre radio marche si fort ? » ai-je demandé.

— « On est dans un pays de liberté. »

— « D'accord. »

— « C'est bon. Je ne m'en apercevais pas. » Ses doigts glissèrent vers le bouton de contrôle, tandis qu'elle me regardait fixement. « Vous savez bien ce qui arrive, » reprit-elle, « on est dans le métro, ou dans un ascenseur, et le son baisse. Alors on l'augmente. Je ne m'en suis pas aperçue. Vous comprenez ? »

— « C'est un drôle de disque qu'ils jouaient, » ai-je dit. Un silence. « Ils n'arrêtaient pas de le diffuser. »

— « Oui... Je m'en suis rendu compte. » Mais sa voix montrait que c'était inexact.

La radio reprenait :

« ... *on rira, on chantera,*
On dansera dans les rues... »

— « La barbe ! » a dit la fille. « Cela me tape sur les nerfs ! » Et elle a procédé à un changement d'ondes.

— « Et maintenant, » cria la voix d'un speaker, « voici la chanson que vous attendiez tous ! La voici... *pour l'après-midi entière* ! Martha et les Vandellas chantent *Dansons dans les rues* ! »

« *Voici l'été, le temps venu,* » a commencé la voix qui me devenait familière, « *de danser dans les rues...* »

— « Hé, qu'est-ce que ça signifie ? » s'est étonnée la fille. Pour la première fois, sa voix trahissait quelque émotion.

— « Essayez un autre poste, » lui ai-je dit.

Elle a manipulé le bouton.

Dansons partout dans les rues...
Tout ce qu'il faut, c'est la musique,
La douce musique...

« Passez-moi votre appareil, » j'ai dit.

Il me tenait dans la paume. Le cadran était si minuscule que je me suis senti tout gauche en le tripotant. J'ai cherché WQXR, la grande station de musique classique de New York, en modulation d'amplitude.

Impossible de la trouver. Toutes les stations en modulation d'amplitude diffusaient *Dansons dans les rues*.

J'ai secoué l'appareil, tout en cherchant à comprendre.

— « Hé là, monsieur ! Vous allez le casser ! »

— « Pardon, » me suis-je excusé en le lui rendant. « N'en parlons plus. » Je ne trouvais rien de plus à dire. Je lui ai tourné le dos et j'ai repris la direction de mon bureau pour boire une bouteille de bière fraîche.

— « Pstt ! » m'a lancé la fille avant que j'aie passé mon seuil. « On le joue aussi dehors ! »

J'avais d'abord cru que c'était son petit transistor, mais il y avait trop de volume. Elle avait raison... Cela montait de la rue, par ma fenêtre ouverte.

J'y ai passé la tête en me tordant le cou pour examiner la ruelle qui donnait sur la Neuvième Avenue. Tout ce qu'il y avait à voir, c'était un tas de poubelles et des murs de brique. Mais j'entendais, sans aucun doute. J'entendais des haut-parleurs qui répétaient en hurlant : « *C'est une invitation à toute la nation... L'occasion pour tous de se rejoindre...* »

Je me suis retourné pour regarder la fille. Elle paraissait un peu confuse, un peu surprise de m'avoir suivi dans le couloir.

— « J'ai coupé, » a-t-elle annoncé en brandissant son petit poste. « Vous voyez ? »

— « Ça n'arrange pas grand-chose, » ai-je grogné. « C'est encore plus bruyant d'ici. Comment travailler avec ce chahut ? »

Elle a jeté un coup d'œil circulaire à mon bureau, notant au passage le classeur fermé, le réfrigérateur, les bouteilles par terre, les magazines sur ma table où une bouteille récemment vidée, humide, dessinait un rond sur le bois écorné.

— « D'accord, je ne faisais pas de grands efforts, » ai-je avoué.

— « Qu'est-ce que vous en pensez ? »

— « Je suis sidéré. »

— « Si on allait voir dans la rue ? » a-t-elle proposé. Elle a souri et j'ai éprouvé un bref regret de ma brusquerie. Je me persuadais de plus en plus que, de mes deux évaluations de son âge, la plus basse était la bonne.

Je lui ai souri. « Pourquoi pas ? Avec cette chaleur... on ne peut rien faire. »

Nous avons franchi la porte et elle a désigné l'inscription à l'or pelé sur le bois.

— « C'est vous, Mr Archer ? »

— « Pour ce que ça vaut, oui, c'est moi, » ai-je reconnu en fermant la porte.

— « Moi, je m'appelle Robin... euh... Gordon. Enfin, c'est... mon nom d'artiste, en tout cas. » Nous passions devant l'agence de variétés tandis qu'elle m'expliquait ce détail, et elle a poursuivi, un peu trop vite : « Je veux dire... si j'arrive à monter sur les planches. »

— « Vous êtes bien jeune, » ai-je observé, sans trop laisser voir mes doutes.

— « Mais non ! J'ai... eh bien, j'ai dix-huit ans. » Ce qui n'a pas modifié mon évaluation première.

Le martèlement rapide de ses talons paraissait scander sa déclaration et mon silence. Sa tête m'arrivait tout juste à l'épaule. Elle portait un tailleur d'été, en tissu léger, la jupe trois centimètres au-dessus du genou, des bas noirs très fins, des talons aiguille. Ses seins se dissimulaient sous le corsage et la jaquette, et la transpiration marquait un peu ses aisselles.

— « Etes-vous... c'est à cause de ce qui est écrit sur votre porte... »

— « Oui, » ai-je acquiescé, en faisant un pas chaque fois qu'elle en faisait deux. La chaleur commençait à m'incommoder à force de marcher. L'escalier était comme une bouche de chaleur quand nous sommes descendus. « Mais n'en parlons pas. Cela ne ressemble pas à ce que vous lisez... n'en disons pas plus. »

— « D'accord. Je voulais seulement... oh ! rien. » Elle était très jeune, pas à s'y tromper.

La porte de la rue était ouverte et les bruits nous parvenaient plus fort. Je voyais un camion à haut-parleurs parqué devant l'immeuble.

« *Tous les jours on danse dans la rue...* »

Il y avait un attroupement devant la porte.

— « Hé, » ai-je dit à un bookmaker de ma connaissance, « que se passe-t-il ? »

— « Cela arrive, mon vieux, » a-t-il répondu, la voix rêveuse. Son expression béate différait beaucoup de toutes celles que je lui avais vues jusqu'alors.

Le bruit croissait... un tumulte grandissant de voix humaines, de battements de mains, sur ce rythme pénétrant. On aurait pu bâtir une maison sur les fondations de ce rythme. Je le sentais monter en moi par la plante de mes pieds.

Je me suis frayé un chemin jusqu'au perron, suivi de Robin. Il y avait encore plus de monde dans la rue. La circulation était arrêtée. La plupart des gens piétinaient en rond ; certains, en groupes serrés, tapaient des mains au rythme de la musique. C'est toujours comme ça.

Un taxi a débouché d'une rue latérale et a stoppé sur l'avenue. Un camion qui venait derrière a freiné et lui a bloqué la retraite. Je voyais la cliente du taxi qui se penchait en gesticulant. Le chauffeur haussait les épaules. La porte arrière s'est ouverte et une femme bien habillée, dans les cinquante ans, en est sortie. Elle paraissait furieuse. Le chauffeur a hésité, puis il a ouvert à son tour la portière. Il est resté planté sous le soleil brûlant, accoudé à la portière, promenant un regard vide d'expression sur la foule de la rue, sur les voitures immobilisées et à peu près désertes, sur les camions. La cabine du camion, derrière lui, était déjà abandonnée.

La femme se frayait un passage sur le trottoir, dans ma direction. Elle, au moins, ne paraissait pas atteinte de cette espèce de folie estivale. Je voyais sa figure s'empourprer de colère tandis qu'elle progressait à travers les groupes les plus denses.

Et il sortait toujours de plus en plus de monde des bâtisses. On aurait dit une fourmilière qui se déversait dans la rue. J'ai senti une pression dans mon dos et Robin s'est glissée devant moi tandis qu'une vague humaine déferlait par le côté.

— « J'ai peur, » a-t-elle dit en criant. Parce que le niveau de bruit continuait de s'élever. La rue, de trottoir à trottoir, était maintenant noire de monde.

« *Dansons dans les rues... dansons dans les rues...* » ressassait sans cesse le refrain. Et les gens commençaient à s'exécuter. Riant, criant, tapant des mains, ils se mettaient à danser. Près de nous un couple d'une trentaine d'années entama un jitterbug. Sur la chaussée, des Porto-Ricains frappaient dans leurs mains au-dessus de leurs têtes. Et sous mes yeux, ils devenaient de plus en plus nombreux, chacun dansant à sa manière — les uns des pas anciens à deux et d'autres, les jeunes, exécutant le twist et ces danses modernes où l'on n'a pas besoin de partenaire.

La chaleur était épouvantable. J'ai essuyé la sueur de mon front en me demandant ce que signifiait ce cirque. Seigneur ! Ces gens devenaient cinglés avec la chaleur. Le soleil était presque à pic et ses rayons étaient impitoyables. J'avais le goût de la bière fraîche dans le gosier, tant j'en avais envie. Mais impossible de m'en aller. Je ne pouvais m'empêcher de regarder.

La femme en colère du taxi était parvenue presque à ma hauteur quand une silhouette agile a sauté, l'a prise par le bras et l'a entraînée dans un tourbillon. C'était mon bookmaker.

Elle a essayé de se dégager et j'ai vu son sac à main qui volait au-dessus des têtes. Il s'est ouvert et toutes sortes d'objets, y compris de l'argent, se sont répandus. Les gens qui voyaient cela ou qui recevaient les babioles sur la tête éclataient de rire, mais ne s'arrêtaient pas de danser et ne se battaient pas pour ramasser l'argent.

On m'a tiré par le poignet. J'ai baissé les yeux.

— « Venez ! Ça a l'air drôle ! » m'a dit Robin en souriant.

— « Vous aviez pourtant peur, il y a un instant ? »

— « Oh ! comment peut-on avoir peur de *ça* ? » Un geste ondulant de la main me montrait la rue. « C'est comme une grande fête, non ? »

Elle m'a tiré de nouveau. « Venez, » m'a-t-elle répété, avec impatience.

— « Non, » ai-je répondu. « Je... je ne danse pas. »

— « Mais si, voyons ! » Elle a éclaté de rire. « Tout le monde sait. »

— « Non, » ai-je répété. Je transpirais à grosses gouttes. « Pas moi. »

— « De quoi avez-vous peur ? » a-t-elle demandé d'un ton moqueur. « Oh ! venez. S'il vous plaît. On va s'amuser. Regardez : tout le monde forme une grande famille heureuse. Pourquoi vous retenir ? »

Son visage changeait. Ce n'était plus celui de la fille que j'avais vue dans la salle d'attente. Il était transformé par des émotions que j'aurais été incapable de définir. « Ce n'est pas *ma* famille, » ai-je dit en me passant l'avant-bras sur le front, ce qui ne faisait que répandre la transpiration sur toute la figure.

— « Héhé ! » a fait une voix. Un jeune Noir, moins de vingt ans. Vêtements nets, presque collants. « Allons-y ! » Il avait pris la main de Robin.

— « A plus tard, » m'a-t-elle lancé, et elle a filé sur la chaussée pour danser, s'engloutissant dans la foule tournoyante. *Elle* ne transpirait pas.

Je me suis retrouvé seul dans l'encadrement de l'entrée, sans personne derrière moi. J'ai secoué la tête et des gouttes de sueur se sont éparpillées. J'avais la chemise collée au dos. Les sons étaient écrasants. Le battement lourd, mouvant, m'attirait, le chant jaillissant des danseurs me prenait... mais j'ai résisté. Je ne pouvais pas me joindre à eux. Ce n'était pas pour moi.

— « Ronnie ! »

J'ai baissé les yeux, n'en croyant pas mes oreilles.

« Tu danses avec moi, Ronnie ? »

C'était Hope, mon béguin de l'école secondaire. Je m'asseyais en général au fond de la classe, déjà trop développé pour mon âge et timide pour cette raison, et je passais mon temps à contempler ses longues boucles blondes. Au début de l'automne et à la fin du printemps, il m'arrivait de glisser un coup d'œil furtif dans le décolleté de ses robes sans manches, pour apercevoir ses seins naissants. Trop lent et manquant de coordination pour jouer au football, je n'avais jamais été une des gloires de l'école. Je n'avais jamais eu l'audace de lui demander un rendez-vous et je n'avais jamais même dansé avec elle au bal. J'étais trop grand et trop gauche. Je n'avais jamais appris à danser.

J'avais entretenu ma flamme pour elle à distance et ne lui

avais que rarement parlé. Je n'étais pas certain qu'elle sût que j'existais.

Et puis, alors que nous étions tous deux entrés dans le second cycle, elle avait attrapé la polio. Le vaccin Salk n'était pas encore découvert. Hope était morte.

« Dansons, » a-t-elle répété, « dansons, Ronnie, » et elle renvoyait sa chevelure en arrière, d'un coup sec de la tête que je reconnaissais avec émoi. Elle me tendait les mains. Elle paraissait à peine seize ans. Elle ouvrait ses yeux bleus avec confiance et symbolisait mille rêveries adolescentes. Je la regardais et j'éprouvais des picotements au bout des doigts.

Il faisait très chaud. J'ai reculé. La chaleur entamait mes nerfs.

J'ai balbutié quelque chose et elle a plissé le nez. « Ronnie, pourquoi ne t'es-tu jamais déclaré ? » Une voix de fillette, plus ténue que dans mon souvenir. Elle me semblait maintenant trop jeune. Sa silhouette gardait des maladresses d'adolescence encore inachevée.

« Tu ne comprends pas, n'est-ce pas ? » a-t-elle demandé.

J'ai secoué la tête. Je me sentais vieux et fatigué. J'étais un homme grand, lourd, mal dégrossi, suant au soleil. Je ne pouvais combler la distance.

— « Je n'ai plus seize ans, » ai-je répondu.

Elle a hoché la tête, triste. « Tu ne les as jamais eus, » a-t-elle affirmé d'une voix douce, et les bruits de la foule ont presque balayé ses paroles. Puis elle a été enveloppée par la masse en folie. Elle a disparu.

Hope ?

Le soleil était au zénith. La chaleur faisait danser toute la rue à mes yeux. Je portais la main à mon front mais ne pouvais deviner si j'avais la fièvre. Un coup de bambou ? J'ai reculé un peu dans l'ombre de l'entrée. Mais la chaleur se reflétait, vivante, sur toutes les surfaces baignées de lumière.

— « Ronald ? *Ronald ?* » Je n'ai vraiment entendu la douce voix que lorsqu'elle a crié. Elle avait toujours eu la voix trop douce, trop facilement étouffée. Le bruit de la rue la couvrait presque.

C'était ma tante Gladys. Elle avait épousé le frère de mon père quand j'avais neuf ans, et c'était la plus jolie femme de la famille. Je l'aimais bien. Je la plaisantais sur sa petitesse et sur ma crois-

sance rapide. « Tu devrais prendre du poids, » lui avais-je dit, une fois. « Bientôt je serai plus lourd que toi. »

— « Alors, on fait la course ! » avait-elle répondu. Mais elle avait un cancer de l'estomac et elle avait perdu la course.

— « *Gladys,* » ai-je prononcé. Je sentais les cheveux se hérisser sur ma nuque. « *Qu'est-ce que tu fabriques ici ?* »

Elle était si minuscule. L'avait-elle toujours été à ce point ?

Elle a ri. « Mais tout le monde est ici, à présent ! Tu ne sais plus quel jour c'est ? »

— « Mercredi ? » ai-je avancé.

— « Quel sot ! Mon Dieu, comme tu as grandi, Ronald. Tu es tellement plus grand que moi. Je n'aurais pas pu gagner notre course, n'est-ce pas ? »

— « Je ne m'étais jamais rendu compte que tu étais... si... petite, » ai-je marmonné, ahuri.

— « Viens. Ils nous attendent tous. Dansons ! »

Je me suis écarté de la main qu'elle me tendait. Ma tête commençait à tourner. La sueur me coulait dans les yeux, brûlante. J'avais du mal à voir nettement.

— « Non, » ai-je dit en la regardant. Elle portait toujours des verres sans monture, comme c'était la mode dans les années trente. Sa robe longue paraissait déplacée sur sa silhouette. Ses cheveux étaient tirés en chignon et je me rappelais qu'en ce temps-là toutes les jeunes femmes portaient le chignon.

— « Je... je ne sais pas danser, » lui ai-je dit.

— « Tu n'as jamais appris ? »

— « Je... j'étais trop grand, trop lourd, trop maladroit. Et puis il a été trop tard... J'étais trop vieux. » Je sentais que ma gaucherie ancienne me reprenait.

— « Il n'est jamais trop tard, Ronald. »

Puis elle aussi a disparu, prise dans le prisme tourbillonnant de la foule bigarrée, disparu comme si elle n'avait jamais été présente. Et je m'efforçais de me persuader qu'elle n'avait pas été là.

Mes genoux mollissaient. Je me suis appuyé, affalé plutôt, contre la paroi de pierre de l'entrée. Mon crâne résonnait de tous les battements de cette musique pénétrante. Impossible de réfléchir.

On eût dit que le bruit se renforçait encore, que les gens dansaient plus vite. Cela s'enflait, s'amplifiait. Pour en arriver à quoi ? La rue était bondée. Tout le monde était dehors, en train de dan-

ser dans les rues. Ils avaient escaladé les autos et les autobus immobiles et dansaient sur leurs toits, riant, chantant, criant. C'était la tour de Babel, une folie croissante, monstrueuse, et je ne pouvais qu'observer, sans comprendre.

Etait-ce bien Hope ? Quel était son nom de famille ? L'avais-je jamais su ? Bien sûr, je l'avais su. Je tâchais de surveiller les danseurs mouvants dans l'espoir de la revoir. Elle, ou Robin, ou...

Un bref instant, la foule s'entrouvrit et j'aperçus un couple qui dansait, heureux, la joue de la fille contre la poitrine de l'homme dont les bras la serraient, protecteurs. C'était un fort gaillard... comme moi. Son visage était marqué de l'amertume de longues années. Elle portait une robe imprimée un peu passée, que je lui avais mille fois vue. C'était ma mère. Puis d'autres sont venus, qui me l'ont cachée.

J'étais épuisé, engourdi. J'ai fermé les yeux, tentant de ne plus entendre. Mais les bruits avaient envahi mon corps, tous mes nerfs les sentaient, les palpaient.

Et puis quelque chose a changé. Surpris, j'ai ouvert les yeux. Le camion à haut-parleurs — un fourgon noir sans inscriptions sur les flancs — s'était mis en marche. Une voie s'ouvrait devant lui, les gens s'écartaient sans difficulté, et le véhicule s'en allait.

Je l'ai regardé battre en retraite dans l'avenue et j'avais une impression de vide douloureux dans le ventre, le sentiment que je perdais quelque chose, je ne savais quoi. C'était insensé. Je ne comprenais pas. Le camion partait et je ne comprendrais jamais.

Tandis qu'il roulait sans hâte vers l'intersection suivante, la foule s'est mise en rangs derrière et l'a suivi.

J'ai sauté sur le trottoir qui se dégageait, en plein soleil, et j'ai regardé. Les gens suivaient le camion. Ils quittaient les trottoirs, tout au long de l'artère, comme si on eût ouvert une grande vanne quelque part et qu'ils fussent emportés par un courant liquide.

Je suis allé sans m'en rendre compte jusqu'au milieu de la rue, et finalement je suis resté tout seul, planté au centre de la large avenue, à observer les derniers rangs de cette cohorte en retraite, à plusieurs rues de distance, en écoutant les accents décroissants de la musique.

« *Oui, c'est bien ainsi...*
Nous dansons dans la rue,
Plus rien d'autre à faire.

Nous dansons dans la rue. »

Et ils ont disparu. La rue était déserte. J'étais tout seul.

J'ai levé les yeux sur le soleil. Il était encore au zénith. Il n'avait pas bougé. Quand j'ai abaissé les yeux, j'ai vu des taches rouges qui voletaient, et mes oreilles ont bourdonné. J'ai fait demi-tour, désemparé, pour regarder l'autre bout de la rue. Tout aussi désert. Non, pas tout à fait.

Un homme approchait, au milieu de la rue, dans ma direction. D'abord je n'ai pas pu le détailler, à cause des taches rouges, mais j'ai cligné plusieurs fois les paupières et je l'ai vu avec netteté.

C'était un grand jeune homme. Ses cheveux paraissaient un peu trop longs et ses vêtements un peu étranges, mais je n'aurais su dire en quoi. Il avait des cheveux bruns à reflets dorés et un visage chaleureux, empreint de bonté. Il m'a souri.

— « Salut, frère. Pourquoi es-tu encore ici ? »

Mes épaules se sont haussées.

« N'as-tu pas entendu l'Appel ? »

— « L'appel ? » ai-je répété.

— « La musique ? Ne t'a-t-elle pas appelé ici, dans la rue ? »

— « Eh bien, non. Ou plutôt, si... mais... » Je me suis tu, cherchant ce que je voulais exprimer.

L'homme m'a examiné. Il avait les yeux d'un bleu profond. « Je vois, » a-t-il dit, et j'ai eu l'impression que vraiment il *voyait.* Il a pivoté pour me contourner et j'ai ressenti l'abandon comme s'il m'eût dit un adieu définitif.

Je l'ai saisi par le bras. « Attendez ! » ai-je crié. La panique m'envahissait. « Attendez ! Dites-moi ce qui se passe ! Il faut me le dire ! Ne voulez-vous pas... ? »

Il a dégagé son bras sans violence et m'a dépassé.

— « C'est le Temps de l'accomplissement des Prophéties, » a-t-il annoncé d'un ton calme. « Le Millénaire est arrivé. »

— « *Non !* » ai-je protesté d'une voix tremblante. « Non, ce ne peut être vrai ! »

— « C'est la vérité. Le Christ est ressuscité. Le temps est venu de la Seconde Visite et le Seigneur attend pour passer Jugement. »

— « Mais... les autres ? Pourquoi sont-ils tous partis ? Pourquoi suis-je seul ici ? »

— « Mon ami, » a-t-il dit, le ton très doux, « toi seul peux répondre à cette question. »

Alors il s'en est allé dans la rue.

Je voulais courir, le rattraper, je voulais crier, lui expliquer que j'allais avec lui. Mais je n'ai rien fait de tout cela. Le soleil me frappait le crâne et je n'avais plus de voix, mes jambes étaient privées d'énergie. Mon esprit était sans volonté.

Je suis resté longtemps debout au milieu de la Neuvième Avenue, vide, déserte. La sueur me ruisselait sur le corps, montait en nuage de mes vêtements sous le soleil brûlant. Elle s'évaporait, me laissant la peau sèche, fiévreuse. Ma tête devenait étrangement légère, et quand enfin j'ai bougé, je me suis aperçu que je chancelais, j'ai trébuché et j'ai failli tomber. Néanmoins, j'ai retraversé la rue, franchi le trottoir et me suis plongé dans l'ombre profonde de l'entrée.

Je me suis retourné pour un dernier coup d'œil à la rue déserte et au ciel embrasé. Le soleil était toujours suspendu au zénith, dans le silence.

L'ombre du hall me paraissait fraîche à un degré incroyable, mais je ne me suis pas arrêté. J'ai pris l'ascenseur vide et refermé les portes. J'ai poussé le levier pour monter au deuxième étage.

J'ai rouvert les portes et, tel un somnambule, j'ai longé le couloir qui me renvoyait l'écho de mes pas. J'ai actionné la clenche par deux fois avant de me souvenir que j'avais fermé à clé, alors il m'a fallu un moment pour insérer la clé dans le trou de la serrure.

Mon bureau était dans l'état où je l'avais laissé, sinon qu'il n'y avait plus de rond d'humidité sous la bouteille de bière, que j'ai prise pour la ranger près des autres. J'ai regardé ma montre. Elle indiquait midi, mais l'aiguille des secondes ne bougeait pas. Je l'ai remontée et elle est restée immobile.

— « Bon Dieu ! » ai-je juré en jetant la montre dans un coin. Le son de ma voix et le bris ténu du verre m'ont fait sursauter. Le bâtiment était enveloppé de silence comme d'un suaire.

« Peu importe, » me suis-je dit. J'ai ouvert la porte du réfrigérateur pour prendre une autre bouteille. Je l'ai décapsulée et me suis assis en douceur dans mon vieux fauteuil au pivot grinçant.

La bière n'avait pas bon goût. Elle était surie et amère et j'ai failli m'étouffer en l'avalant. J'ai posé la bouteille à l'endroit où était la précédente.

J'ai voulu lire un magazine mais les caractères étaient trop petits. Ils sautillaient et dansaient sous mes yeux. Cela tournait,

par taches, suivant un rythme, et j'avais l'impression que, si j'inclinais le magazine, tous les mots couleraient par le milieu et tomberaient des pages.

J'ai fermé les yeux et, épuisé, je me suis affalé sur le magazine. Mes yeux desséchés picotaient encore, une fois fermés.

J'ai dormi. Mais ce n'était pas un sommeil réconfortant. Je transpirais en dormant et quand je me suis éveillé, il y avait des taches de sueur sur les pages du magazine, dont l'une s'était collée à ma manche.

Combien de temps avais-je dormi ? J'ai regardé machinalement ma montre.

Les aiguilles étaient arrêtées sur midi.

J'ai longtemps contemplé ma montre avant que les sons pénètrent ma conscience. Je contemplais ma montre et tâchais de rassembler mes souvenirs. Je contemplais ma montre en m'efforçant de me rappeler comment elle avait regagné mon poignet, avec un verre intact.

Et puis les bruits ont pris leur sens. Les bruits : le claquement d'une machine à écrire dans le service de secrétariat, deux portes plus loin dans le couloir, où je faisais taper mes comptes rendus. Les bruits de la rue : le grondement étouffé mais continu de la circulation sur l'avenue, interrompu seulement par les feux de croisement et le contrepoint des voitures sortant des rues latérales. Le roulement profond d'un poids lourd. Quelque part au loin, une sirène gémissait. Les bruits de la rue. Les bruits de la ville. Les bruits des gens, des gens normaux qui vaquaient à leurs occupations, qui se pressaient par la ville sous le soleil brûlant tandis que je rêvassais avec indolence dans mon bureau avec une bouteille vide sur ma table. Je la pris. L'humidité avait séché sur le bois, ne laissant qu'un rond parmi de nombreux autres, témoignage muet et comptabilité désuète des bouteilles d'antan.

Les bruits étaient rassurants. Je savourais chaque claquement de porte, chaque pas dans le couloir. J'entendais les portes de l'ascenseur s'ouvrir dans un soupir et se refermer, et je souriais, laissant fuser mon souffle longtemps retenu.

Il y a eu un crépitement de talons dans le couloir, mais ils se sont arrêtés avant de parvenir jusqu'à moi. Quelqu'un était entré dans le bureau d'en face.

Et puis j'ai entendu un son différent et le monde s'est figé autour de moi.

Par l'imposte ouverte me parvenait le son d'un transistor, qui débitait de sa voix métallique un disque que je n'avais pas oublié :

« *C'est une invitation à toute la nation...*
L'occasion pour tous de se rejoindre... »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Wednesday, noon.

(voir page 160)

LLOYD BIGGLE Jr.

La guerre des pédagogues

La crise de l'enseignement est à l'ordre du jour, mais la science-fiction n'avait pas attendu ce moment pour imaginer à quel point cette crise, dans le futur, pourrait aboutir à une impasse. Voici l'histoire d'une enseignante dont le drame est de croire à des méthodes fondées sur l'initiative individuelle et les contacts humains, dans une société où l'éducation est dominée par la technologie de masse et où un savoir anonyme est distribué mécaniquement par petites pilules standardisées.

Miss Mildred Boltz battit des mains et s'exclama : « Quelle adorable école ! »

L'édifice chatoyait délicieusement dans la brillante lumière du soleil matinal, oasis d'une délicate et pâle couleur bleutée, pareille à un bijou égaré parmi l'indescriptible fouillis de tours, de dômes et de flèches du vaste complexe métropolitain.

Mais, en même temps qu'elle parlait, son opinion se modifia. Le bâtiment, utilitaire et laid, avait la forme d'une caisse. Seule l'embellissait sa couleur.

Le conducteur de l'aérotaxi était en train de grommeler parce qu'il s'était trompé de direction et avait raté son virage. Il se retourna vivement et dit : « Je vous demande pardon ? »

— « L'école, » répondit Miss Boltz. « Elle a une couleur adorable. »

Ils se faufilèrent dans un échangeur, décrivirent un cercle et prirent la bonne voie. Puis le conducteur se tourna de nouveau vers sa cliente. « J'ai entendu parler des écoles. Ils en avaient quelques-unes jadis dans l'ouest. Mais ceci n'est pas une école. »

Son regard sérieux troubla Miss Boltz, qui espéra qu'elle n'était pas en train de rougir. Il n'était vraiment pas convenable de rougir, pour une femme de son âge. Elle lui dit : « Il doit y avoir un malentendu. J'ai cru que c'était... »

— « Mais si, M'dame, c'est bien l'adresse que vous m'avez donnée. »

— « Alors... bien sûr que c'est une école ! Je suis professeur. Je viens enseigner ici. »

Il secoua la tête. « Non, M'dame. Nous n'avons plus du tout d'écoles. »

La descente fut si brutale que Miss Boltz dut ravaler ses protestations et s'agripper à sa ceinture de sécurité. Puis ils atterrirent sur le parking et le conducteur lui ouvrit la porte. Elle le paya et descendit avec la dignité que l'on exige d'une maîtresse d'école d'âge mûr. Elle aurait aimé questionner cet homme sur l'étrange opinion qu'il avait des écoles, mais elle ne voulait pas arriver en retard à son rendez-vous. Et de toute façon... quelle idée ! Si ce n'était pas une école, qu'était-ce donc ?

Dans un labyrinthe de couloirs marqués d'une ou deux lettres, elle crut à chaque tournant s'être égarée. Elle était essoufflée et au bord de la panique lorsqu'elle parvint enfin à destination. Une réceptionniste nota son nom et lui dit d'un ton sévère : « Mr. Wilbings vous attend. Entrez sans frapper. »

La porte du bureau arborait une inscription rébarbative : ROGER A. WILBINGS. DIRECTEUR DELEGUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. DISTRICT NORD-EST DES ECOLES DES ETATS-UNIS. PRIVE. Miss Boltz hésita et la réceptionniste lui dit à nouveau : « Entrez sans frapper. »

— « Merci, » répondit Miss Boltz, et elle ouvrit la porte.

Le personnage assis derrière son bureau, loin au centre de la pièce, l'attendait avec une expression de douceur féroce, qui disparut lorsqu'elle s'approcha de lui. A part quelques touffes de cheveux encadrant son visage ovale, il était chauve. Miss Boltz cligna nerveusement des yeux et regretta de n'avoir pas mis ses verres de contact. L'attention de Mr. Wilbings était fixée sur les papiers qui jonchaient son bureau et il lui indiqua un siège sans la regarder. Elle traversa la pièce d'un pas d'automate et s'assit.

— « Un moment, je vous prie, » dit-il.

Elle se raisonna pour rester calme. Elle n'était plus une petite débutante, fraîche émoulue de l'école supérieure, attendant fébrilement son premier poste. Elle avait un contrat et vingt-cinq ans de service et elle venait simplement se présenter pour une nouvelle affectation.

Mais elle ne parvenait pas à dominer ses nerfs.

Mr. Wilbings ramassa ses papiers, les tapota sur la table pour

les rassembler et les remit dans une chemise. « Miss... euh... Boltz, » dit-il. Son aspect curieusement maniéré la fascinait. Il portait des lunettes, ce qu'elle n'avait pas vu depuis des années, et une coquette petite brosse de poils sur sa lèvre supérieure, comme elle n'en avait jamais vu, sauf dans des films ou des pièces de théâtre. Il se renversa dans son fauteuil, tendit le cou et la regarda d'un air dégoûté, en levant son grand nez aquilin.

Soudain, il hocha la tête et se pencha de nouveau vers sa table. « J'ai parcouru votre dossier, Miss... euh... Boltz. » Il écarta la chemise d'un geste impatient. « Je vous conseille de prendre votre retraite. Ma secrétaire vous donnera les pièces à remplir. Bonne journée ! »

L'imprévu de l'attaque la fit sursauter, mettant fin à sa nervosité.

— « J'apprécie l'intérêt que vous me témoignez, Mr. Wilbings, » dit-elle calmement, « mais je n'ai pas l'intention de prendre ma retraite. Maintenant, au sujet de ma nouvelle affectation... »

— « Ma chère Miss Boltz ! » Il avait décidé d'être gentil avec elle. Son expression se modifia visiblement et flotta à mi-chemin entre un sourire et un ricanement. « C'est votre sécurité personnelle qui me préoccupe. Je comprends que la retraite représente pour vous un sacrifice financier et, vu les circonstances, j'ai le sentiment que nous pourrions obtenir un réajustement convenable de votre pension. Cela vous laisserait libre, en toute quiétude, de faire ce qu'il vous plaît, mais je puis vous assurer que vous ne vous êtes *pas*... » (il fit une pause, en frappant du doigt sur son bureau) « *pas* adaptée à l'enseignement. Si pénible que puisse être pour vous cette constatation, c'est la vérité pure, et plus tôt vous la reconnaîtrez... »

Elle fut prise d'un fou rire qu'elle ne put maîtriser immédiatement. Interrompu dans son discours, il la regarda d'un air furieux.

— « Excusez-moi, » dit-elle, en se tamponnant les yeux. « J'ai été professeur pendant vingt-cinq ans — et un bon professeur, comme vous le savez si vous avez pris connaissance de mes états de service. L'enseignement c'est toute ma vie ; je l'adore, et il est un peu tard pour m'annoncer que je ne m'y suis pas adaptée. »

— « L'enseignement est une profession de jeunes et vous approchez de la cinquantaine. Et puis... nous devons prendre en considération votre santé. »

— « Qui est excellente, » dit-elle. « Certes, j'ai eu un cancer du poumon. C'est fréquent sur Mars. Il est causé par la poussière, vous savez, et l'on en guérit facilement. »

— « Vous l'avez eu quatre fois, d'après votre dossier. »

— « Je l'ai eu quatre fois et l'on m'a guérie quatre fois. Je suis revenue sur la Terre uniquement parce que les médecins m'ont trouvée trop prédisposée au cancer martien. »

— « L'enseignement sur Mars... » Wilbings eut un geste de dédain. « Vous n'avez jamais enseigné ailleurs et à l'époque de vos études votre école supérieure était spécialisée dans la formation de professeurs pour Mars. Il y a eu une révolution dans l'enseignement, Miss Boltz, et vous êtes complètement dépassée. » L'air sévère, il frappa de nouveau sa table. « Vous n'êtes pas qualifiée pour l'éducation nouvelle. Certainement pas dans ce district. »

— « Allez-vous honorer mon contrat, » dit Miss Boltz obstinément, « ou devrai-je recourir à une action légale ? »

Il haussa les épaules et ouvrit son dossier. « Langue et littérature anglaises. Cours de dixième degré. Je présume que vous croyez pouvoir l'assurer. »

— « Je suis capable de l'assurer. »

— « Vous avez classe de dix heures quinze à onze heures quinze, du lundi au vendredi. »

— « Enseigner à mi-temps ne m'intéresse pas. »

— « C'est un cours à plein temps. »

— « Cinq heures par semaine ? »

— « Ce poste exige quarante heures de préparation de cours. Mais vous aurez sans doute besoin de beaucoup plus de temps que cela. »

— « Je comprends, » fit-elle. Jamais elle ne s'était sentie aussi désorientée.

— « Les cours commencent lundi prochain. Je vais vous attribuer un studio et vous faire donner immédiatement les instructions techniques. »

— « Un... *studio* ? »

— « Un studio. » Il y avait une pointe de satisfaction malicieuse dans la voix du directeur. « Vous aurez environ quarante mille élèves. »

Il prit deux livres dans un tiroir, dont l'un était un lourd volume intitulé : TECHNIQUES ET METHODES DE L'ENSEIGNE-

MENT TV et l'autre, ronéotypé et relié avec une spirale plastique, un précis des cours d'anglais de dixième degré, District Nord-Est des Ecoles des Etats-Unis. « Ces ouvrages contiennent tous les renseignements dont vous aurez besoin, » dit-il.

— « L'enseignement TV ? » balbutia Miss Boltz. « Mais alors... je ferai la classe à mes élèves par télévision ? »

— « Certainement. »

— « Je ne les verrai donc jamais. »

— « Ils vous verront, Miss Boltz. C'est tout à fait suffisant. »

— « Je suppose que les examens seront notés électroniquement, mais les compositions ? Je n'aurai pas assez d'un semestre pour corriger un seul lot de copies ! »

Il la regarda de travers. « Il n'y a plus de devoirs. Il n'y a plus d'examens non plus. Je suppose que sur Mars la méthode pédagogique utilise encore des examens et des devoirs pour contraindre les élèves à s'instruire, mais nous avons fait des progrès en réformant ce système d'éducation qui remonte à l'âge des ténèbres. Si vous avez l'intention d'enfoncer votre cours dans le crâne de vos élèves à coups d'examens et de devoirs, il faut y renoncer tout de suite. Ces procédés-là sont symptomatiques d'un mauvais enseignement et nous ne saurions les autoriser, même s'ils étaient possibles, ce qui n'est pas le cas. »

— « S'il n'y a plus d'examens, ni de devoirs, et si je ne vois jamais mes élèves, comment puis-je estimer les résultats de mes leçons ? »

— « Nous avons pour cela notre méthode particulière. Chaque quinzaine, vous recevrez une cote Trendex. Pas d'autre question ? »

— « Plus qu'une seule. » Elle sourit timidement. « Verriez-vous un inconvénient à me dire pourquoi vous êtes si résolument hostile à ma présence ici ? »

— « Aucun inconvénient, » répondit-il avec indifférence. « Vous avez un contrat désuet, que nous devons honorer, tout en sachant que vous ne pourrez pas tenir ici un trimestre entier. Quand vous partirez, nous aurons le problème de vous faire remplacer au milieu de l'année scolaire, et quarante mille élèves auront été soumis à plusieurs semaines de mauvaise instruction. Vous seriez mal venue de nous blâmer si nous pensons préférable pour vous de prendre votre retraite dès maintenant. Si vous changez d'idée avant lundi, je vous garantirai tous les avantages d'une pension

intégrale. Sinon rappelez-vous ceci : la jurisprudence a confirmé notre droit de suspendre un enseignant pour cause d'incompétence, quels que soient ses états de service. »

La secrétaire de Mr. Wilbings lui donna le numéro d'une chambre. « Ce sera votre bureau, » dit-elle. « Attendez ici et je vais vous envoyer quelqu'un. »

C'était une petite pièce avec une table de travail, des rayons garnis de livres, un classeur métallique, une collection de films d'enseignement, une visionneuse. Une étroite fenêtre donnait sur de longues rangées de fenêtres tout aussi étroites. Face à la table se trouvait un écran mural de TV de 1m 20. C'était la première fois que Miss Boltz disposait d'un bureau. Cette pièce aux murs d'un brun terne lui parut peu accueillante et, s'étant assise à sa table, elle se sentit solitaire, déchue et pas mal effrayée.

Le téléphone sonna. Ce n'est qu'après des recherches affolées qu'elle le repéra sous un panneau du dessus de la table, mais la sonnerie venait de s'arrêter. En poursuivant son examen elle découvrit un autre panneau qui dissimulait les dispositifs de réglage de la TV. Il y avait quatre cadrans, chacun d'eux gradué de zéro à neuf. Un calcul très simple lui permit de chiffrer les possibilités de canaux : 9 999. Elle essaya différentes combinaisons et n'obtint qu'un écran blanc, sauf avec le canal 0001, qui comportait une annonce : LES COURS COMMENCENT LUNDI 9 SEPTEMBRE. LES INSCRIPTIONS SONT DÉJA NOMBREUSES. IL EST NÉCESSAIRE D'ÊTRE INSCRIT POUR BÉNÉFICIER DE L'ATTRIBUTION DE DIPLOMES.

On frappa à la porte. Un homme grisonnant d'une cinquantaine d'années, à l'air aimable, vint se présenter à Miss Boltz comme étant Jim Pargrin, l'ingénieur en chef. Il s'assit sur le rebord de son bureau et lui sourit. « Je craignais que vous ne vous soyez perdue. J'ai appelé et n'ai pas reçu de réponse. »

— « Quand j'ai fini par dénicher le téléphone vous aviez déjà raccroché, » répondit Miss Boltz.

Il pouffa de rire puis, redevenu sérieux, il lui dit : « Ainsi donc, c'est vous la Martienne. Savez-vous ce qui vous attend ? »

— « Vous a-t-on envoyé ici pour me faire peur ? »

— « Je ne fais peur à personne, excepté aux ingénieurs novices. Je me suis simplement demandé... mais peu importe. Allons à votre studio et je vous expliquerai la manœuvre. »

Ils s'éloignèrent rapidement des bureaux en enfilade : chaque pièce qu'ils dépassèrent présentait une énorme baie vitrée face au couloir. Cela rappelait à Miss Boltz l'aquarium de Mars, où elle emmenait parfois ses étudiants pour leur montrer l'étrange faune marine de la Terre.

Pargrin déverrouilla une porte et lui tendit la clé. « Numéro 6439. C'est loin de votre bureau, mais du moins au même étage. »

Un hideux pupitre noir, ramassé sur ses pattes de métal, semblait se tasser devant un étroit tableau noir. Du mur opposé, une caméra inclinée était braquée sur lui, flanquée d'un écran-témoin. Pargrin déverrouilla un boîtier de commande et, subitement, des lumières éblouirent Miss Boltz. « Parce que vous êtes professeur d'anglais ils se figurent que vous n'avez besoin d'aucune installation spéciale, » dit-il. « Vous voyez ces boutons ? Le n° 1 vous donne un plan d'ensemble du pupitre et du tableau noir, ainsi que l'espace à peu près délimité par cette ligne sur le parquet. Le n° 2 est un gros plan du pupitre. Le n° 3 est un gros plan du tableau noir. Voulez-vous les essayer ? »

— « Je ne comprends pas. »

Il appuya un autre bouton. « Voilà. »

L'écran-témoin s'anima. Miss Boltz y jeta les yeux et vit une femme entre deux âges, plutôt replète, qui la regardait. Elle lui trouva un air terriblement vieux. Sa robe, achetée la veille, choisie avec tant de soin et payée si cher, était un barbouillage de couleurs criardes. Son visage était affreusement pâle. Elle se dit tristement qu'elle aurait dû passer plus de temps sur le solarium de l'astronef, en revenant de Mars.

« Essayez le n° 2, » conseilla Pargrin.

Elle s'assit derrière le pupitre et appuya sur le bouton correspondant. La caméra eut une secousse et Miss Boltz put contempler son image en gros plan. Elle frémit. L'image n° 3, la représentant au tableau noir, était aussi mauvaise.

Pargrin arrêta le moteur de la caméra et referma le boîtier de commande. « Là, près de la porte, vous signalez votre présence, » dit-il. « Si vous n'avez pas pressé ce bouton vers 10 h. 15, votre cours est automatiquement annulé. Et puis — vous devez partir à 11 h. 15, dès que votre heure de classe est terminée, de manière que le professeur suivant puisse se préparer pour la classe de 11 h. 30. Quitte pour vous, selon les bons usages, à effacer le tableau noir et laisser tout en ordre.

Vous trouverez ce qu'il faut dans le pupitre. Tout cela vous semble-t-il clair ? »

— « Je le crois, » dit-elle, « mais je voudrais que vous m'expliquiez comment je dois enseigner l'oral et l'écrit d'un cours d'anglais sans jamais entendre mes élèves parler ou lire ce qu'ils ont écrit. »

Il garda le silence tandis qu'ils quittaient le studio. « Je vous comprends, » dit-il, quand ils arrivèrent à la porte de son bureau. « La situation était différente dans mon enfance. La TV était un spectacle auquel on assistait quand vos parents vous y autorisaient et vous alliez en classe avec les autres gosses. Mais c'est changé à présent et cela semble fonctionner correctement avec la nouvelle méthode. Du moins ce sont les gros bonnets qui le disent. En tout cas, je vous souhaite bonne chance. »

Elle alla se rasseoir à son bureau et ouvrit pensivement TECHNIQUES ET METHODES DE L'ENSEIGNEMENT TV.

Le lundi matin suivant, Miss Boltz pointa à 10 h. 05 à son studio. Elle fut gratifiée d'une lumière blanche au-dessus de l'écran-témoin. Elle s'assit à son pupitre et, après avoir appuyé le bouton n° 2, croisa les mains et attendit.

A 10 h. 15 précises la lumière blanche vira au rouge et, sur l'écran-témoin, l'image de Miss Boltz baissa les yeux d'un air réprobateur. « Bonjour, » dit-elle. « Voici le cours d'anglais du dixième degré. Je m'appelle Miss Boltz. »

Elle avait décidé de consacrer cette première leçon à sa présentation personnelle. Bien qu'il lui fût impossible de faire un jour la connaissance de ses milliers d'élèves, elle sentait qu'il fallait les renseigner un peu sur son compte. Elle leur devait bien cela.

Elle leur parla de ses années d'enseignement sur Mars — expliqua comment les élèves se rendaient ensemble à leur école, comment ils n'étaient que vingt ou vingt-cinq dans la même salle, au lieu d'être quarante mille à suivre les cours au moyen d'un nombre égal de téléviseurs. Elle décrivit les heures de récréation, quand les écoliers qui sortaient jouer à l'extérieur du dôme devaient porter des masques à air pour pouvoir respirer. Elle leur parla des excursions à la campagne, lorsque la classe ou l'école tout entière partait étudier la vie des plantes ou les formations martiennes des rochers et du sol. Elle leur cita certaines ques-

tions que ses élèves martiens aimaient poser au sujet de la Terre.

Les minutes se traînèrent fastidieusement. Elle se sentait prisonnière de l'œil implacable de la caméra, et son image sur l'écran-témoin prit une expression farouche et apeurée. Elle ne s'était jamais rendu compte que l'enseignement pouvait provoquer une telle tension des nerfs.

L'heure se termina comme dans une agonie. Miss Boltz sourit péniblement et l'écran-témoin lui renvoya une grimaçante caricature de sourire. « Nous nous retrouverons demain, » dit-elle. « Bonne journée. »

La lumière rouge pâlit et redevint blanche. Miss Boltz, en frissonnant, jeta un dernier regard sur la caméra et s'enfuit.

Elle était assise à son bureau, désespérée, essayant de retenir ses larmes, lorsque Jim Pargrin, qui passait par là, entra chez elle.

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il.

— « Je regrette simplement de ne pas être restée sur Mars. »

— « Pourquoi le regretter ? Pour un début, vous vous en êtes très bien tirée. »

— « Je n'ai pas eu cette impression. »

— « Moi si. » Il lui sourit. « Nous avons pris un échantillon Trendex de vous ce matin, pendant les dix dernières minutes. Nous le faisons parfois, avec un nouveau professeur. La plupart des élèves commencent à suivre les classes qui leur sont assignées, mais, si le professeur n'est pas bon, ils tournent vivement le bouton pour prendre autre chose. Aussi procédons-nous à une vérification à la fin de la première heure pour voir comment se comporte un nouveau professeur. Wilbings a demandé un Trendex pour vous et nous l'avons établi en sa présence. Je crois qu'il a été déçu. » Il eut un rire malicieux. « La cote n'était que d'une fraction inférieure à cent, c'est-à-dire virtuellement parfaite. »

Il partit sans lui laisser le temps de le remercier et, lorsqu'elle reprit place à son bureau, ses idées noires s'étaient dissipées comme par enchantement. Ce fut gaiement qu'elle se plongea dans la tâche de récrire les grandes lignes du cours d'anglais de dixième degré.

Elle n'avait pas d'objection en ce qui concernait le programme de base, qui était compréhensible, bien établi et parfois presque logique. Mais les exemples, la maigre liste de morceaux choi-

sis, de romans et de pièces de théâtre proposés étaient incroyables. Simplement incroyables.

« Pièce recommandée, » indiquait le programme, « *Vous ne pouvez pas épouser un éléphant,* de H.N. Varga. Cette délicieuse farce... »

Elle la biffa d'un trait de plume énergique et inscrivit dans la marge : « William Shakespeare : *Le marchand de Venise.* » Elle substitua *Une histoire de deux cités* de Dickens à *Couvertures de selles et pistolets à six coups,* un roman palpitant de Percivale Oliver sur l'ancien Far West. Elle ne trouva aucune unité dans tout ce qui concernait la poésie, aussi en créa-t-elle une. Sa plume ratura inlassablement le programme, sans que sa conscience en fût tourmentée. Le manuel n'incitait-il pas les professeurs à faire preuve d'originalité ?

Le lendemain matin, lorsqu'elle emprunta le couloir menant à son studio, elle n'était plus du tout nerveuse.

L'ambiance hostile de cette vaste bâtisse et la grisaille de son bureau solitaire la déprimaient à un tel point qu'elle décida de préparer ses cours dans son logement. Ce n'est que vers le milieu de la troisième semaine qu'elle monta au dixième étage où, selon son manuel, elle devait trouver un restaurant libre-service. Tandis qu'elle attendait son tour devant les appareils de vente automatique, les jeunes professeurs qui l'entouraient en silence lui donnèrent l'impression qu'elle appartenait à la préhistoire.

Une main lui fit signe quand elle se dirigea vers les tables : Jim Pargrin se leva d'un bond et vint prendre son plateau. Un homme plus jeune lui offrit une chaise. Après de si longues heures de solitude, ces égards inopinés lui coupèrent le souffle.

— « Je vous présente mon neveu, » dit Pargrin, « Lyle Stewart. Il enseigne la physique. Miss Boltz est le professeur qui vient de Mars. »

C'était un jeune homme au teint sombre, bien de sa personne et souriant. Elle lui dit qu'elle était enchantée de faire sa connaissance, ce qui était vrai. « Pensez donc, vous êtes le premier collègue auquel je parle ! » s'exclama-t-elle.

— « La plupart du temps nous ne nous fréquentons pas, » reconnut Stewart. « La sélection naturelle règne dans la profession. »

— « Mais j'aurais cru qu'une sorte de coopération... »

Il secoua la tête. « Supposez que vous réussissiez quelque chose d'époustouflant. Vous obtenez un Trendex élevé et les autres professeurs le remarquent. Alors ils surveillent votre classe et,

s'ils le peuvent, ils vous dérobent votre procédé. A votre tour vous les observez, pour voir s'ils ont quelque chose que vous pouvez leur subtiliser et vous vous apercevez qu'ils utilisent votre technique. Naturellement vous n'aimez pas ça. Nous avons eu des professeurs qui se sont livrés à des voies de fait, qui ont intenté des procès et se sont joué les tours les plus pendables. Alors nous préférons ne pas nous parler. »

— « Est-ce que vous vous plaisez ici ? » demanda Pargrin à Miss Boltz.

— « Les élèves me manquent, » répondit-elle. « Cela me préoccupe de ne pouvoir les connaître ou constater leurs progrès dans les études. »

— « Surtout n'essayez pas d'introduire dans votre cours une notion abstraite telle que le *progrès,* » fit Stewart amèrement. « L'Education Nouvelle le considère de la façon suivante : nous exposons à l'enfant le sujet de la matière choisie. Cet exposé a lieu dans son foyer, qui est pour lui l'environnement le plus naturel. Il assimilera tout ce que ses capacités individuelles lui permettent et nous n'avons pas le droit d'en exiger davantage. »

— « L'enfant n'a pas le sens du perfectionnement — aucun stimulant pour s'instruire, » protesta-t-elle.

— « Avec l'Education Nouvelle ces deux choses-là sont hors de propos. Tous nos efforts tendent à l'application de la technique qui a fait de la publicité un facteur aussi important de notre économie. Retenez l'attention des gens pour qu'ils fassent des achats malgré eux. Ou retenez l'attention de l'élève pour qu'il s'instruise, qu'il le veuille ou non. »

— « Mais de la sorte l'élève n'a aucune notion des valeurs sociales. »

Stewart haussa les épaules. « D'autre part l'école n'a pas de problèmes de discipline. Pas d'activités en dehors des programmes scolaires à surveiller. Pas de problème de transport des enfants. Etes-vous convaincue ? »

— « Certainement pas ! »

— « Alors ne le dites à personne. Et, tout à fait entre nous, je vais vous révéler le plus puissant facteur de la philosophie de l'Education Nouvelle. C'est l'argent. Au lieu d'investir d'énormes capitaux dans des constructions et des terrains, avec des milliers d'écoles à entretenir, nous n'avons qu'un studio TV. Nous économisons d'autres capitaux sur les traitements des enseignants en n'ayant qu'un professeur pour des dizaines de milliers d'élèves,

au lieu d'un professeur par classes de vingt à trente élèves. Les forts en thème réussiront aux examens, si mauvaise que soit la méthode d'enseignement, et c'est tout ce dont notre civilisation a besoin — quelques brillants cerveaux pour inventer de brillantes machines. Et le taux des impôts scolaires est le plus bas depuis un siècle et demi. » Stewart repoussa sa chaise. « J'ai eu plaisir à faire votre connaissance, Miss Boltz. J'espère que nous serons amis. Du moment que vous enseignez l'anglais et moi la physique, il y a peu de chances que nous nous volions des idées. Maintenant il faut que j'aille réfléchir à quelques nouveaux trucs. Mon Trendex est en baisse. »

Elle le suivit pensivement des yeux pendant qu'il s'éloignait. « Il a l'air de quelqu'un qui s'est surmené, » déclara-t-elle.

— « La plupart des professeurs n'ont pas de contrat comme le vôtre, » dit Pargrin. « Ils peuvent être congédiés à tout moment. Lyle veut entrer dans l'industrie quand il aura terminé cette année et il lui serait difficile de trouver une situation s'il était renvoyé. »

— « Il quitte l'enseignement ? Quel dommage ! »

— « Il n'y a pas d'avenir là-dedans. »

— « Un bon professeur a toujours de l'avenir. »

Pargrin secoua la tête. « Regardez autour de vous. Tous les professeurs sont jeunes. Ils tiennent bon aussi longtemps qu'ils le peuvent, parce que le traitement est élevé, mais il arrive un moment où la sécurité de l'emploi est plus importante que l'argent. De toute façon, dans un avenir assez rapproché il n'y aura plus du tout de professeurs. Le District Central expérimente en ce moment des classes filmées. On choisit un bon professeur, on filme son cours d'une année et l'on n'a plus besoin du professeur. On n'a plus qu'à projeter les films. Non, il y a très peu d'avenir dans l'enseignement. Avez-vous reçu votre exemplaire des cotations Trendex ? »

— « Mais non. J'aurais dû en avoir un ? »

— « Elles paraissent tous les quinze jours. On les a distribuées hier. »

— « Je n'ai rien reçu. »

Il jura tout bas, puis la regarda en ayant l'air de s'excuser. « Wilbings peut se conduire comme un faux-jeton quand il le veut. Il s'imagine sans doute qu'il vous prendra par surprise. »

— « J'avoue ne pas comprendre cette histoire de cote. »

— « Elles n'ont rien de compliqué. Nous prélevons, sur une

période de deux semaines, un millier d'échantillons parmi les élèves d'un professeur. S'ils suivent tous la classe qui leur est assignée, comme il se devrait, le Trendex du professeur est 100. S'il n'y en a qu'une moitié qui soient assidus, le Trendex est 50. Un bon professeur doit avoir un Trendex d'environ 50 ; au-dessous de 20, il est congédié. Pour incompétence. »

— « Donc les enfants ne suivent leurs cours que s'ils le veulent bien ? »

— « Les parents doivent se procurer les installations TV, » dit Pargrin. « Ils doivent s'assurer que leurs enfants sont présents aux heures de classe qui leur sont assignées, mais ils ne sont pas responsables de leur assiduité à une classe particulière. S'il en était ainsi, les parents devraient constamment les surveiller et les tribunaux ont décidé que c'était déraisonnable. Il serait également déraisonnable d'exiger que des postes ne fonctionnent que sur des canaux assignés et, même s'il en était ainsi, les élèves pourraient quand même suivre des cours sur des canaux qu'ils sont censés utiliser à d'autres heures. Donc les élèves sont là, devant leurs postes, mais si votre classe leur déplaît ils peuvent en suivre une autre. Vous voyez donc combien il est important pour le professeur de rendre sa classe intéressante. »

— « Je comprends. Quel était mon Trendex ? »

Il détourna les yeux. « Zéro. »

— « Vous voulez dire que *personne* n'a assisté à mon cours ? J'ai pourtant cru m'en tirer correctement. »

— « Vous avez dû faire quelque chose qui les a intéressés le premier jour. Peut-être s'en sont-ils lassés, tout simplement. Cela arrive. Avez-vous regardé faire un des autres professeurs ? »

— « Ma foi, non ! J'ai été si occupée que je n'y ai même pas pensé. »

— « Lyle pourrait vous donner des idées. Je vais lui demander de nous rejoindre dans votre bureau pour la classe de deux heures. Alors — eh bien, nous verrons. »

Lyle Stewart étala des papiers devant Miss Boltz et se pencha sur eux. « Voici la cote Trendex, » dit-il. « Vous auriez dû en recevoir un exemplaire. »

Elle parcourut des yeux la liste des noms et prit le sien. Boltz, Mildred. Anglais, dixième degré. Heure : 10 h. 15. Canal 6439. Zéro. Moyenne de l'année : zéro.

— « La réussite dépend beaucoup des trucs de métier que vous pouvez utiliser, » dit Stewart. « Voici une certaine Marjorie McMillan à deux heures. Elle enseigne l'anglais du onzième degré et son Trendex est de 64. C'est très élevé. Voyons comment elle procède. » Il régla les cadrans.

A deux heures précises Marjorie McMillan apparut sur l'écran et la première impression horrifiée de Miss Boltz fut qu'elle était en train de se dévêtir. Ses souliers et ses bas étaient soigneusement rangés sur le plancher. Elle commençait à tirer la fermeture-éclair de son corsage quand elle leva les yeux vers la caméra.

— « Que faites-vous là, petits polissons ? » roucoula-t-elle. « Je croyais être seule. »

C'était une blonde bien faite, à la beauté agressive et impudente. Sa silhouette présentait des courbes sensationnelles. Elle sourit, releva dédaigneusement la tête et s'éloigna lentement sur la pointe des pieds.

— « Oh ! après tout, du moment que nous sommes entre amis... »

Le corsage tomba. Ainsi que la jupe. Elle apparut dans une tenue aussi aguichante que réduite : un short et un soutien-gorge. La caméra reproduisait brillamment les couleurs pourpre et or. Marjorie McMillan esquissa un petit pas de danse suggestif; passant près de son pupitre, elle pressa le bouton qui donnait un gros plan du tableau noir.

— « Il est temps de se mettre au travail, mes agneaux, » dit-elle. « Voici ce qu'on appelle une phrase. » Elle la lut à haute voix tout en l'écrivant sur le tableau noir. « L'homme — descendit — en courant — la rue. *Descendit en courant la rue* c'est ce que l'homme a fait. Vous me suivez ? »

Miss Boltz proféra une protestation effarée : « C'est un cours d'anglais du *onzième* degré ? »

— « Hier nous avons parlé des verbes, » dit Marjorie McMillan. « Vous vous en souvenez ? Je parie que vous n'y faisiez pas attention. Je suis prête à parier que vous ne faites même pas attention en ce moment. »

Miss Boltz suffoqua. Le soutien-gorge venait de se dénouer subitement. Ses extrémités défaites glissèrent et Miss McMillan le rattrapa vivement avant qu'il tombe. « Il a bien failli me lâcher cette fois-ci, » dit-elle. « Cela finira peut-être par arriver

un de ces jours. Et vous ne voudriez pas en perdre la vue, n'est-ce pas ? Mieux vaut donc suivre attentivement la leçon. Maintenant revenons à notre sujet. »

Miss Boltz dit d'une voix calme : « C'est un peu hors de question pour moi, n'est-ce pas ? »

Stewart éteignit. « Sa cote ne durera pas, » dit-il. « Dès que ses élèves se diront qu'elle n'a pas vraiment l'intention de perdre ce machin... mais voyons celui-ci. Anglais du dixième degré. Professeur masculin. Trendex 45. »

Il était jeune, assez bien de sa personne, et intelligent. Il tint de la craie en équilibre sur son nez. Il jongla avec des grattoirs. Il fit des imitations. Il se mit à lire ce classique moderne, *Couvertures de selles et pistolets à six coups*, et il le lut très bien, mimant certaines scènes, embusqué derrière son pupitre pour braquer sur la caméra un pistolet à six coups imaginaire. Avec beaucoup de réalisme.

— « Il plaira aux gosses, » dit Stewart. « Il a des chances d'avoir la cote pendant longtemps. Voyons maintenant quelques autres. »

Il y eut un professeur d'histoire, une jeune femme posée, avec un joli talent artistique. Elle dessina des croquis et des caricatures avec une facilité surprenante et les assembla en les commentant avec esprit. Il y eut un professeur d'économie politique, qui fit d'extraordinaires tours de passe-passe avec des cartes et de l'argent. Il y eut deux jeunes femmes dont les procédés s'apparentaient à ceux de Marjorie McMillan, bien que sous une forme plus atténuée. Mais aussi leurs cotes étaient-elles beaucoup plus basses.

— « Nous en avons assez vu pour vous donner une idée de ce que vous devez affronter, » dit Stewart.

— « Un enseignant qui ne peut rien faire d'autre qu'enseigner est terriblement handicapé, » dit Miss Boltz, l'air songeur. « Voilà des professeurs qui ne sont que des comédiens. Ils n'instruisent pas leurs élèves — ils les divertissent. »

— « Ils doivent rendre leurs cours attrayants pour qu'on les suive jusqu'à la fin. S'ils retiennent l'attention des élèves, ceux-ci apprennent forcément *quelque chose.* »

Jim Pargrin avait gardé le silence pendant qu'ils passaient d'un canal à l'autre. Après la démonstration il se leva, secouant d'un air solennel sa tête grisonnante. « Je vais examiner les archives techniques. Peut-être pourrons-nous vous montrer quelques

films. Normalement c'est mal vu, car nous n'avons ni le personnel, ni les facilités voulues pour le faire à tout le monde, mais je pense pouvoir m'arranger. »

— « Je vous remercie, » dit-elle. « C'est très aimable à vous. Et je vous remercie, Lyle, d'avoir apporté votre soutien à une cause perdue. »

— « Une cause n'est jamais perdue tant qu'on peut travailler, » répondit le jeune homme.

L'oncle et le neveu partirent ensemble et, longtemps après que la porte se fut refermée sur eux, Miss Boltz resta assise, à contempler l'écran vide de la TV, en se demandant jusqu'à quand elle travaillerait encore.

Pendant vingt-cinq ans, sur l'aride et inhospitalière Mars, elle avait rêvé de la Terre. Elle avait rêvé de marcher nu-pieds sur une herbe verte, entourée d'arbres et de buissons verts ; ayant au-dessus de la tête, au lieu de la trouble transparence d'un dôme atmosphérique, l'étendue infinie du ciel bleu. Elle avait foulé le sol du morne désert martien, rêvant des grandes vagues de l'océan qui se précipitaient vers un horizon liquide.

A présent elle était revenue sur la Terre ; elle vivait dans l'interminable complexe urbain de l'est des Etats-Unis. Le ciel bleu était presque obscurci par le trafic aérien. Elle n'avait fait qu'entrevoir l'océan une ou deux fois, d'un aérotaxi.

Mais ils étaient toujours là, les prés verdoyants et les lacs, les fleuves et l'océan. Elle n'avait qu'à aller vers eux. Au lieu de cela elle travailla. Elle fut l'esclave de la préparation de ses classes. Elle passa des heures à écrire, à réviser et à rassembler ses exemples, et d'autres heures encore à de méticuleuses répétitions, s'exerçant inlassablement à donner pour elle seule son unique heure de cours, avant de l'exposer à l'œil avide de la caméra.

Et tout cela en pure perte. Durant ces deux premières semaines ses élèves se détournèrent de sa classe par dizaines, par centaines et par milliers, jusqu'à ce qu'ils l'aient tous quittée.

Elle ne releva même pas cette humiliation et entreprit l'étude du *Marchand de Venise*. Jim Pargrin lui donna personnellement un coup de main en lui permettant de projeter d'excellents films pour servir d'arrière-plan ou contenant des scènes de la pièce.

Elle lui dit tristement : « N'est-ce pas malheureux de montrer ces choses admirables en pure perte ! »

— « *Moi* je les regarde, » répondit Pargrin. « Avec beaucoup de plaisir. »

Son doux regard la rendit rêveuse en lui rappelant un très vieux souvenir, le souvenir du beau jeune homme qui l'avait accompagnée jusqu'à son lieu de départ pour Mars et qui l'avait regardée de la même façon en lui promettant de venir la rejoindre quand il aurait terminé ses études d'ingénieur. Au moment des adieux, il l'avait embrassée et elle n'avait plus eu de ses nouvelles jusqu'à ce qu'elle apprenne sa mort, dans un accident bizarre. Il y avait de longues années que Miss Mildred Boltz avait été privée de regards tendres, mais elle n'avait jamais considéré cela comme des années perdues. Elle n'avait jamais considéré l'enseignement comme une occupation ingrate avant de se trouver dans une petite pièce, face à face uniquement avec une caméra.

Pargrin vint la voir lorsque parut la nouvelle cote Trendex. « En avez-vous reçu un exemplaire ? »

— « Non, » répondit-elle.

— « Je vais en trouver un et vous le faire parvenir. »

C'est ce qu'il fit ; mais sans même le consulter, elle savait que la cote de Boltz, Mildred, anglais, dixième degré, etc. était toujours zéro.

Elle chercha dans les bibliothèques des ouvrages sur la technique de l'enseignement TV. Ils étaient bourrés d'exemples concernant les matières qui se prêtaient naturellement à la présentation visuelle, mais n'étaient que d'une piètre utilité pour l'enseignement de l'anglais du dixième degré.

Elle se tourna vers les revues pédagogiques et s'initia aux mystères de l'Education Nouvelle. Elle lut des articles sur le caractère sacré de l'individu et le droit de l'élève de recevoir une instruction sous son toit familial, sans être dérangé par les distractions sociales. D'autres articles signalaient les dangers psychologiques de la compétition dans les études et les méfaits des standards artificiels ; ils dénonçaient en outre les dangers de l'enseignement périmé devant des groupes d'élèves et sa sinistre contribution à la délinquance.

Pargrin lui apporta le Trendex suivant. Elle fit un effort pour sourire. « Encore un zéro ? »

— « Eh bien... pas exactement. »

Elle regarda le papier, cligna des yeux et regarda de nouveau. Sa cote était de 0,1 — un dizième de 1 %. Haletante, elle se livra à un calcul mental. Elle avait un élève ! En cet instant,

elle aurait renoncé à tous les avantages de sa retraite pour avoir le privilège de faire la connaissance de l'unique adolescent qui lui était fidèle.

— « Que peut-on me faire, selon vous ? » demanda-t-elle.

— « Vous avez un contrat qui ne compte pas pour des prunes. Wilbings n'osera entreprendre aucune action avant d'être certain qu'il est dans son bon droit. »

— « En tout cas, c'est agréable de savoir que j'ai un élève. Croyez-vous qu'il y en ait d'autres ? »

— « Pourquoi ne leur demandez-vous pas de vous écrire ? Si vous receviez beaucoup de lettres, vous pourriez les utiliser comme pièces à conviction. »

— « Je ne cherche pas des témoignages, » répondit-elle, « mais je leur demanderai de m'écrire. Je vous remercie. »

— « Miss... euh... Mildred... »

— « Oui ? »

— « Rien. Je veux dire : accepteriez-vous que je vous invite ce soir à dîner ? »

— « J'en serais ravie. »

Il s'écoula une semaine avant qu'elle se décide à demander à ses élèves de lui écrire. Elle ne savait que trop bien pourquoi elle hésitait. Elle craignait qu'il n'y eût aucune réponse.

Mais, ce matin-là, son cours s'étant terminé une minute avant l'heure, elle croisa les mains et s'efforça de sourire à la caméra. « Je voudrais vous demander une faveur. J'aimerais que chacun de vous m'écrive une lettre. Parlez-moi de vous. Donnez-moi vos impressions sur les sujets que vous avez étudiés. Vous savez tout de moi, alors que je ne sais rien de vous. Ecrivez-moi, s'il vous plaît. »

Elle reçut onze lettres. Elle les ouvrit avec respect et les lut avec sympathie, puis elle commença son cours sur *Une histoire de deux cités* avec une confiance accrue.

Elle alla porter les lettres à Jim Pargrin et, quand il en eut terminé la lecture, elle lui dit : « Il doit y en avoir des milliers comme eux — des enfants à l'esprit vif, pleins d'ardeur, qui aimeraient s'instruire s'ils n'étaient pas plongés dans une sorte d'indifférence passive par tout ce cirque abrutissant. »

— « Avez-vous eu des nouvelles de Wilbings ? »

— « Aucune. »

— « Il m'a demandé d'établir votre prochain Trendex sur deux mille échantillons. Je lui ai dit qu'il me fallait un ordre spécial de la commission. Je doute qu'il s'en soucie. »

— « Il doit préparer quelque chose pour régler mon cas. »

— « J'en ai peur, » fit Pargrin. « Nous devrions sérieusement envisager une ligne de défense pour vous. Il vous faudrait un avocat. »

— « Je ne sais pas si je présenterai une défense quelconque. Je me suis demandé si je ne devrais pas essayer de m'établir comme professeur privé. »

— « Il existe des écoles privées, vous savez. Mais seuls ceux qui en ont les moyens y envoient leurs enfants. Quant aux autres, ils ne seraient pas en mesure de vous payer. »

— « C'est égal, quand j'aurai un peu de temps j'irai rendre visite aux enfants qui m'ont écrit. »

— « Le prochain Trendex paraît lundi, » déclara Pargrin. « Vous aurez probablement des nouvelles de Wilbings à cette occasion. »

Wilbings la fit venir le lundi matin. Elle ne l'avait pas revu depuis le fameux jour de son arrivée, mais son allure ridicule et ses manières cassantes s'étaient profondément gravées dans sa mémoire. « Etes-vous au courant de cotations Trendex ? » lui demanda-t-il.

Elle savait qu'il avait délibérément omis de l'informer ; elle fit donc « non » de la tête d'un air innocent. Sa conscience ne lui fit aucun reproche.

Il lui expliqua patiemment la technique et l'objet de la cote.

— « Si le Trendex a autant de valeur que vous le dites, » fit-elle, « pourquoi ne communiquez-vous pas leurs cotes aux professeurs ? »

— « Mais ils les connaissent. Ils reçoivent un exemplaire de chaque cotation. »

— « Je n'en ai reçu aucun. »

— « Sans doute une omission, car c'est votre premier trimestre. Toutefois, j'ai toutes les cotations ici, sauf celle d'aujourd'hui, qui me sera envoyée dès qu'elle sera prête. Vous arrivez fort à propos pour les voir. »

Il parcourut chaque rapport à tour de rôle, en pointant avec

affectation les zéros de Miss Boltz. Quand il arriva à la cote de 0,1 il s'arrêta. « Vous voyez, Miss Boltz, que, sur des milliers d'échantillons pris au hasard, nous n'avons trouvé qu'un élève qui ait été assidu à vos cours. C'est de loin le pourcentage le plus bas que nous ayons jamais atteint. Je dois vous demander de prendre volontairement votre retraite et, si vous refusez, il ne me restera d'autre solution... »

Il s'interrompit en voyant sa secrétaire s'approcher sur la pointe des pieds pour lui remettre le nouveau Trendex. « Bien. Merci. Nous y voilà. Boltz, Mildred... »

Son doigt tremblota d'une manière comique. La paralysie parut l'empêcher de parler. Miss Boltz trouva son nom sur la liste et suivit la ligne à travers la page jusqu'à sa cote.

Elle était de vingt-sept.

— « Evidemment j'ai fait des progrès, » fit-elle involontairement. « Avez-vous autre chose à me dire ? »

Il lui fallut un moment pour recouvrer l'usage de sa voix et, quand il parla, ce fut sur un ton nettement plus aigu. « Non. Rien d'autre. »

Tandis qu'elle traversait le bureau extérieur elle entendit de nouveau sa voix, toujours haut perchée, qui piaillait dans l'interphone de sa secrétaire : « Pargrin. Je veux que Pargrin descende ici immédiatement. »

Pargrin l'attendait au self-service. « Ça s'est très bien passé, j'imagine, » dit-il, avec une feinte désinvolture.

— « Ça s'est trop bien passé. »

Il mordit un gros morceau de sandwich et le mâcha gravement.

— « Jim, pourquoi avez-vous fait cela ? » demanda-t-elle.

Il rougit. « Fait quoi ? »

— « Arrangé mon Trendex de cette manière. »

— « Personne *n'arrange* un Trendex. Ce n'est pas possible. Même Wilbings vous le dira. » Il ajouta doucement : « Comment l'avez-vous su ? »

— « C'est la seule explication possible et vous n'auriez pas dû le faire. Vous pourriez vous attirer des ennuis et c'est reculer pour mieux sauter. Je serai de nouveau à zéro au prochain Trendex. »

— « Cela n'a pas d'importance. En fin de compte, Wilbings passera à l'action mais à présent il y regardera peut-être à deux fois. »

Ils mangèrent en silence jusqu'à ce que le gérant du self-ser-

vice vînt apporter à Mr. Pargrin un message urgent de la part de Mr. Wilbings. Pargrin cligna de l'œil. « Je crois que je vais m'amuser. Serez-vous dans votre bureau cet après-midi ? »

Elle secoua la tête. « Je vais aller rendre visite à mes élèves. »

— « Alors je vous verrai demain. »

Elle le regarda partir d'un air pensif. Elle espérait sincèrement qu'il ne s'était pas attiré d'ennuis.

Sur la plate-forme d'atterrissage du toit, elle pria le gérant de faire venir pour elle un aérotaxi. En l'attendant, elle sortit une lettre de son sac et la relut.

Je me nomme Darrel Wilson. J'ai seize ans et je dois rester la plupart du temps dans ma chambre parce que j'ai la maladie de Redger et que je suis à moitié paralysé. J'aime votre cours ; pourrions-nous, s'il vous plaît, avoir un peu plus de Shakespeare ?

— « Voici votre taxi, m'dame. »

— « Merci, » dit Miss Boltz. Elle remit la lettre dans son sac et escalada vivement la rampe du taxi.

Jim Pargrin ébouriffa ses cheveux et la regarda fixement. « Eh là ! Qu'est-ce à dire ? Une salle de *classe* ? »

— « J'ai neuf élèves qui vont venir ici tous les jours à l'école. J'ai besoin d'un local pour leur donner des leçons. »

Pargrin fit claquer doucement sa langue. « Wilbings en attraperait un coup de sang ! »

— « Ma classe à la TV ne me prend que cinq heures par semaine et j'ai préparé tout mon programme de l'année. Pourquoi quelqu'un s'opposerait-il à ce que je donne des cours à un groupe d'élèves sélectionnés pendant mes heures de loisir ? » Elle ajouta d'une voix douce : « Ces élèves en ont *besoin.* »

C'étaient de merveilleux enfants, des enfants brillants, mais qui avaient besoin d'être à même de poser des questions, d'exprimer leurs pensées et leurs sentiments, de voir leurs problèmes personnels traités avec sympathie. Ils avaient désespérément besoin les uns des autres. Des dizaines de milliers, des centaines de milliers d'enfants doués étouffaient, au double point de vue intellectuel et affectif, dans l'aride solitude de leurs classes TV.

— « Si Wilbings n'est pas au courant, ça ne lui fera ni chaud ni froid, » dit Pargrin. « Du moins je l'espère. Mais... une salle de classe ? Il n'y a rien de tel dans l'établissement. Pourriez-vous

utiliser un grand studio ? On pourrait recouvrir d'un rideau la baie vitrée pour que vous ne soyez pas dérangée. Quelles seraient vos heures de classe ? »

— « Toute la journée. De neuf à quinze. Ils apporteront leur déjeuner. »

— « Eh là ! N'oubliez pas votre cours TV. Même si personne ne le suit... »

— « Je ne l'oublie pas. Mes élèves consacreront cette heure à leurs leçons. A moins que vous ne puissiez vous arranger pour que je donne mon cours TV dans le plus grand studio. »

— « Oui. Je peux le faire. »

— « Merveilleux ! Je ne vous remercierai jamais assez. »

Il haussa les épaules et détourna timidement les yeux.

— « Avez-vous eu des ennuis avec Mr. Wilbings ? » demanda-t-elle.

— « Pas beaucoup. Il a cru que votre Trendex était une erreur. Comme ce n'est pas moi qui prends personnellement les cotations, je n'ai rien eu de mieux à faire que de l'adresser à l'ingénieur du Trendex. »

— « Je suis donc tranquille pour un bout de temps. Je commencerai ma classe demain. »

Trois des élèves arrivèrent en chaises à moteur. Ella était une fille adorable et sensible, née sans jambes et, bien que la science lui en eût fourni, elle n'aimait pas s'en servir. Darrel et Charles étaient atteints de la maladie de Redger. Sharon était aveugle. Les tours d'adresse des amuseurs de la TV lui échappaient, mais elle écoutait, transfigurée d'extase, tout ce que disait Miss Boltz.

Leur niveau intellectuel était très supérieur à celui des classes que Miss Boltz avait eues au cours de sa carrière. Elle se sentait intimidée et en proie à l'appréhension, mais cette appréhension se dissipa quand elle vit leurs visages rayonnants, le matin même de leur arrivée. Aussi les accueillit-elle avec joie dans son entreprise risquée d'Education Ancienne.

Elle avait deux complices pour l'aider dans sa tâche. Jim Pargrin prit personnellement la responsabilité des questions techniques de son heure à la TV et transféra allégrement toute la classe dans le champ de la caméra. Lyle Stewart, ne pouvant résister à la tentation de travailler en contact direct avec des élèves, vint l'après-midi donner deux heures de sciences et de mathématiques. Miss Boltz appliqua fermement le programme de ses cours. Histoire, anglais, littérature et sociologie. Plus tard, si la classe conti-

nuait, elle essayerait d'organiser une heure de langue étrangère. Ce mercredi-là fut son plus beau jour depuis son retour sur la Terre.

Le jeudi matin un messager spécial vint lui apporter une enveloppe d'aspect officiel. Elle contenait son avis de licenciement.

— « Je suis déjà au courant, » lui répondit Jim Pargrin, lorsqu'elle lui téléphona. « Quand aura lieu l'audience ? »

— « Mardi prochain. »

— « C'est dans l'ordre des choses. La commission a autorisé Wilbings à établir un Trendex spécial. Il a même fait venir un technicien de l'extérieur pour s'en occuper, afin d'être doublement assuré qu'ils ont bien utilisé deux mille échantillons. Vous aurez besoin d'un avocat. En connaissez-vous un ? »

— « Non. Je ne connais presque personne sur la Terre. » Elle soupira. Sa première journée d'enseignement direct avait été si exaltante pour elle que ce contact brutal avec la réalité l'abasourdit. « Je crains qu'un avocat ne me coûte fort cher. Or je vais avoir besoin du peu d'argent que je possède. »

— « Une petite affaire comme une audience devant la Commission de l'Education ne doit pas chercher bien loin. Laissez-moi m'en occuper — je vous trouverai un avocat. »

Elle voulut refuser, mais n'en eut pas le temps. Ses élèves l'attendaient.

Le samedi elle déjeuna avec Bernard Wallace, l'avocat que lui avait recommandé Jim Pargrin. C'était un petit homme d'âge mûr, aux yeux gris, dont le regard perçant, sous les lourdes paupières, filtrait vers elle par intermittence. Il la questionna d'un ton désinvolte durant le repas, puis, quand ils eurent repoussé leurs assiettes à dessert, il s'adossa à sa chaise et fit tournoyer sur un doigt un anneau de clés en lui souriant.

— « Parmi les gens les plus charmants que j'aie rencontrés dans ma vie, il y eut mes professeurs, » dit-il. « Je croyais qu'on n'en faisait plus de semblables. Vous ne vous rendez sans doute pas compte que votre espèce est en voie de disparition. »

— « Il y a des quantités de bons professeurs sur Mars, » répondit-elle.

— « Assurément. Les colonies ont un point de vue différent sur l'instruction. Elles commettraient d'ailleurs un suicide si elles se contentaient de s'instruire en regardant des images animées.

J'ai comme une idée que nous sommes en train de commettre un suicide, sur la Terre. Cette histoire d'Education Nouvelle a des conséquences que vous ne soupçonnez peut-être pas. La plus grave c'est que les gosses ne sont pas instruits. Les chefs d'entreprise doivent former leurs nouveaux employés à partir du niveau de la classe primaire. Cela a également une incidence sur le gouvernement. Une campagne électorale donne à peu près le résultat que l'on peut en escompter lorsqu'une bonne partie du corps électoral ne reçoit que des renseignements au compte-gouttes, avec des doses massives d'écœurantes fadaises. Je suis donc enchanté de m'occuper de votre affaire. Ne vous inquiétez pas des frais. Il n'y en aura pas. »

— « C'est très aimable à vous, » murmura-t-elle. « Mais ce n'est pas la défense d'un professeur à bout de souffle qui améliorera beaucoup la situation. »

— « Je ne promets pas de gagner la partie, » dit posément Wallace. « Wilbings a toutes les bonnes cartes. Il peut les étaler aussitôt sur la table et vous devez cacher les vôtres, car votre meilleure défense consisterait à leur montrer quelle absurdité flagrante est cette Education Nouvelle, mais vous ne pouvez pas le faire. C'est l'enfant chéri de la commission, qui l'a déjà défendu avec succès devant les tribunaux, maintes fois. Pour gagner il faudra que nous les battions sur leur propre terrain. »

— « Ce sera une partie plutôt désespérée, n'est-ce pas ? »

— « Franchement, elle sera rude. » Il tira de son gousset une antique montre en or et loucha dessus. « Franchement, je ne vois pas comment je vais réussir mon coup. Comme je l'ai dit, Wilbings a les meilleures cartes et, quelle que soit mon attaque, il risque de couper avec un atout. Mais je vais y réfléchir et j'arriverai peut-être à leur ménager une ou deux surprises. Ne pensez qu'à votre classe et laissez-moi le souci de cette affaire. »

Après son départ elle commanda une autre tasse de café, qu'elle but lentement, très tourmentée.

Le lundi matin elle eut une grande surprise en voyant trois garçons et quatre filles se présenter à son bureau et lui demander la permission d'entrer dans sa classe. Ils l'avaient vue à la TV, lui dirent-ils, et cela semblait amusant. Elle fut contente, mais indécise. Un seul d'entre eux était officiellement à elle. Elle

prit les noms des autres et les renvoya chez eux. Seul fut autorisé à rester celui qui était vraiment son élève.

C'était un garçon de quinze ans, trop grand pour son âge et, bien qu'il parût assez intelligent, il avait un certain air maussade et renfermé qui la mit mal à l'aise. Il s'appelait Randy Stump. « Un nom stupide, mais je ne peux pas m'en décoller, » (1) marmonna-t-il. Elle lui cita Shakespeare à propos des noms et il la regarda, bouche bée, au comble de l'ahurissement.

Son premier mouvement fut de le renvoyer chez lui avec les autres. Un tel inadapté pouvait bouleverser sa classe. Mais ce qui l'arrêta fut la pensée que le doucereux professeur de la TV, le représentant distingué de l'Education Nouvelle, aurait agi ainsi. En le renvoyant chez lui ; lui faire suivre les cours à la TV, dans le sanctuaire de son environnement familier, où il ne risquait pas d'ennuis et où, tout à fait incidemment, il n'apprendrait jamais à vivre en société.

Elle se dit : « Je suis une bien piètre éducatrice si je ne puis résoudre un petit problème de discipline. »

Tandis qu'elle l'observait, il se dandinait d'un air embarrassé. Il la dépassait d'une trentaine de centimètres et il regardait pardessus sa tête, en paraissant prodigieusement intéressé par un mur nu.

Il marcha à côté d'elle, traînant mollement les pieds, lorsqu'elle le conduisit dans la classe, où il s'installa derrière le pupitre le plus éloigné. Il se figea aussitôt dans le mutisme et l'immobilité, comme en état d'hypnose. En vain les autres essayèrent-ils de discuter avec lui : il parut les ignorer. Chaque fois que Miss Boltz levait les yeux, elle rencontrait son regard intensément fixé sur elle. Elle finit par comprendre : il assistait à son cours, mais comme s'il s'était encore trouvé devant l'écran de la TV.

Son heure de télévision se passa bien. C'était une discussion en groupe sur une *Histoire de deux cités* et la sagacité précoce de sa classe l'enchanta. La lumière rouge s'éteignit à 11 h. 15. Jim Pargrin lui fit un signe d'adieu, auquel elle répondit, puis elle s'apprêta à donner sa leçon d'histoire. Elle se creusa la cervelle pour trouver quelque chose qui puisse faire sortir Randy Stump de la coquille où l'avait enfermé la TV.

Quand elle leva les yeux, ses élèves regardaient fixement la

---

(1) *Stump* : Souche ou trognon. Patronyme convenant mal, évidemment, au physique de Randy. (N.D.T.)

porte qui venait de s'ouvrir sans bruit. Une voix sèche demanda : « Que se passe-t-il ici ? »

C'était Roger Wilbings.

Il ôta ses lunettes, puis les remit. Sa moustache frétilla nerveusement. « Puis-je demander ce que cela signifie ? »

Personne ne répondit. Miss Boltz avait soigneusement préparé une explication pour le cas où elle aurait été amenée à rendre compte de cet enseignement clandestin, mais l'intervention imprévue de Wilbings la laissa momentanément sans voix.

— « Miss Boltz ! » Il ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois, comme s'il avait de la peine à trouver ses mots. « J'ai déjà vu beaucoup de professeurs faire de nombreuses idioties, mais je n'en ai encore jamais vu de pareille. Je suis heureux d'avoir cette nouvelle confirmation de votre désespérante incompétence. Non seulement vous êtes un professeur dont la sottise dépasse les bornes, mais de toute évidence vous souffrez d'un dérangement mental. Aucun adulte sain d'esprit n'aurait amené ces... ces... »

Il s'interrompit. Randy Stump venait brusquement de sortir de sa torpeur. Il bondit en avant, se planta solidement devant Wilbings et le regarda de haut en lui jetant d'un ton hargneux : « Retirez ce que vous venez de dire ! »

Wilbings le dévisagea froidement. « Rentrez chez vous. Immédiatement. » Son regard parcourut la salle. « Tous tant que vous êtes. Rentrez chez vous. Immédiatement. »

— « Vous ne pouvez pas nous y obliger, » fit Randy.

Imbu de toute son autorité, Wilbings monta sur ses grands chevaux. « Aucun jeune criminel... »

Randy le saisit par les épaules et le secoua vigoureusement. Les lunettes de Wilbings volèrent en décrivant une parabole et se brisèrent en tombant. Se libérant d'un mouvement brusque, Wilbings frappa mollement et Randy lui renvoya un coup qui s'écrasa avec un floc ! sourd. Le directeur délégué bascula en arrière dans le rideau, puis glissa doucement sur le plancher, tandis que la vitre se fracassait dans le couloir extérieur.

Miss Boltz se pencha sur lui. Randy tourna autour d'elle, effrayé et penaud. « Je suis navré, Miss Boltz, » balbutia-t-il.

— « Je m'en doute, » répondit-elle. « Mais, pour le moment, je crois que vous feriez bien de rentrer à la maison. »

On finit par aider Wilbings à partir. Au vif étonnement de Miss Boltz il ne lui dit plus rien, mais en quittant la salle

il la foudroya d'un regard qui rendait superflue toute nouvelle admonestation.

Jim Pargrin amena un homme pour remplacer la vitre. « C'est le bouquet ! » fit-il remarquer. « Il ne peut pas vous en vouloir plus qu'il ne vous en veut déjà, mais il va essayer de tirer argument de votre classe clandestine à l'audience de demain. »

— « Dois-je les renvoyer tous à la maison ? » s'enquit-elle anxieusement.

— « Eh bien, voyons, ce serait lâcher pied, n'est-ce pas ? Continuez comme si de rien n'était — nous pouvons faire cette réparation sans vous déranger. »

Elle revint à son pupitre et ouvrit son carnet de notes. « Hier nous avons parlé d'Alexandre le Grand... »

Les quinze membres de la Commission de l'Education occupaient tout un côté d'une longue table étroite. C'étaient des hommes d'affaires et des professionnels, la plupart d'âge mûr, ayant tous l'air grave, quelques-uns visiblement impatients.

En face d'eux, Miss Boltz était assise à une extrémité avec Bernard Wallace. Roger Wilbings occupait l'autre extrémité avec un technicien à la mine ennuyée, qui s'apprêtait à enregistrer les débats. Un petit homme affairé, que Wallace identifia comme étant le Directeur de l'Education, entra avec animation dans la salle, conféra brièvement avec Wilbings et repartit en s'agitant.

— « La plupart d'entre eux sont impartiaux, » chuchota Wallace. « Ils sont honnêtes et bien intentionnés. Voilà qui milite en notre faveur. L'ennui c'est qu'ils n'y connaissent absolument rien en matière d'instruction et il y a bien longtemps qu'ils sont sortis de l'enfance. »

De sa place, au centre de la table, le président rappela l'assemblée à l'ordre. Il jeta un regard aigu à Bernard Wallace. « Nous ne faisons pas ici un procès, » annonça-t-il. « Ceci est simplement une séance d'information indispensable à la commission pour prendre la décision qui convient. Nous n'avons pas l'intention de discuter des points de droit. »

— « C'est aussi un avocat, » murmura Wallace, « et un bon. »

— « Vous pouvez commencer, Wilbings, » dit le président.

Wilbings se leva. Il arborait un magnifique œil au beurre noir et souriait avec difficulté. « L'objet de cette réunion concerne

le fait que Mildred Boltz possède un contrat, du type 79B, qui lui fut délivré en l'an 2022. Vous voudrez bien vous rappeler que ce district scolaire devint à l'origine responsable de ces contrats pendant une pénurie de professeurs sur Mars, lorsque... »

Le président frappa un coup sec sur la table. « Nous comprenons, Wilbings. Vous désirez que Mildred Boltz soit licenciée pour incompétence. Présentez-en les preuves, et nous verrons ensuite ce que Miss Boltz aura à dire pour se justifier. Nous n'avons pas l'intention de passer tout l'après-midi ici. »

Wilbings s'inclina poliment. « Je vais maintenant remettre à toutes les personnes présentes quatre cotes Trendex régulières de Mildred Boltz, ainsi qu'une cote spéciale qui a été récemment autorisée par la commission. »

Des papiers furent distribués à la ronde. Miss Boltz ne regarda que le Trendex spécial, qu'elle n'avait pas encore vu. Sa cote était de 0,2 — soit deux dixièmes de 1 %.

— « Ces cotes comportent quatre zéros, ou des pourcentages si bas qu'ils sont voisins de zéro, » déclara Wilbings. « La cote 27 constitue un cas spécial. »

Le président se pencha en avant. « N'est-il pas un peu inhabituel qu'une cote dévie si brusquement de la norme ? »

— « J'ai des raisons de croire que cette cote présente une ou deux anomalies : résultant d'une fraude ou d'une erreur. Je reconnais franchement que c'est une opinion personnelle et que je n'ai aucune preuve qui soit valable devant un tribunal. »

Les membres de la commission se concertèrent bruyamment. Puis le président dit d'une voix lente : « On m'a affirmé au moins mille fois que le Trendex est infaillible. Voulez-vous avoir la bonté de nous dire sur quoi vous fondez votre opinion ? »

— « Je préfère m'en abstenir. »

— « Dans ce cas nous ne tiendrons pas compte de cette opinion personnelle. »

— « En réalité la question n'a pas d'importance. Même en considérant la cote 27, la moyenne de Miss Boltz n'est que de 5 et une fraction pour une durée de neuf semaines. »

Bernard Wallace tressauta sur sa chaise, en plongeant une main dans sa poche, tandis que de l'autre il faisait tournoyer ses clés. « Nous ne considérons pas cette cote 27 comme dénuée d'importance. »

Le président fronça les sourcils. « Veuillez avoir la bonté de laisser Wilbings exposer son cas... »

— « Avec plaisir. Qu'attend-il ? »

Wilbings rougit. « Il est inconcevable qu'un professeur, quelle que soit sa compétence, ait des cotations de zéro ou de fractions de 1 %. Comme preuve subsidiaire de l'incompétence de Miss Boltz, je désire informer la commission qu'elle a amené, sans autorisation, dix de ses élèves dans un studio de cet établissement et a essayé de leur donner des cours qui duraient toute une matinée et tout un après-midi. »

Brusquement on n'entendit plus le bruit des pieds remuant sous la table, le tripotage des cigarettes, les murmures intermittents. Des regards perplexes convergèrent vers Miss Boltz. Wilbings tira le meilleur parti possible de ce silence avant de continuer.

« Je ne vous décrirai pas les effets désastreux de cette façon aussi périmée d'envisager l'éducation. Ils vous sont familiers à tous. Dans le cas où ces faits patents nécessiteraient cependant une preuve, je suis prêt à faire état des dommages matériels résultant d'une seule de ces classes, ainsi que de l'agression commise sur ma propre personne par un des jeunes voyous dont Miss Boltz est responsable. Heureusement j'ai découvert ce sinistre complot contre la jeunesse de notre district suffisamment à temps pour empêcher de devenir irréparables les effets de son enseignement clandestin. Sa révocation immédiate mettra fin, bien entendu, à ce désordre. Voilà, messieurs, ce qui constitue notre cas. »

— « Tout cela est difficilement croyable, Miss Boltz, » dit le président. « Voudriez-vous expliquer à la commission pourquoi... »

— « Est-ce notre tour de parler ? » l'interrompit Bernard Wallace.

Le président hésita, consultant du regard ses collègues pour solliciter un avis, et n'en reçut aucun. « Allez-y, » dit-il.

— « Une question, messieurs. Combien d'entre vous ont reçu une éducation primaire ou secondaire, ou les deux successivement, dans les conditions désastreuses que Wilbings vient de décrire ? Levons la main, s'il vous plaît, et soyons sincères. Huit, dix, onze. Onze sur quinze. Je vous remercie. Messieurs, attribuez-vous tous les onze votre déchéance actuelle au style sinistre de cette éducation ? » Les membres de la commission sourirent.

« Quant à vous, Wilbings, » pousuivit Wallace, « vous parlez comme si chacun de nous était familiarisé avec les effets désas-

treux de l'enseignement en groupe. Faites-vous autorité en la matière ? »

— « Je suis certainement familiarisé avec tous les genres d'études et de recherches, » répondit Wilbings d'un ton gourmé.

— « Avez-vous jamais reçu vous-même ce type d'éducation ? Ou enseigné dans de telles conditions ? »

— « Certainement pas ! »

— « Alors vous ne faites pas personnellement autorité. Tout ce que vous connaissez réellement de ces prétendus effets désastreux, vous l'avez lu dans les écrits de quelque autre phraseur. »

— « Mr. Wallace ! »

— « Passons. Mon exposé général est-il correct ? Tout ce que vous connaissez réellement... »

— « Je suis tout à fait prêt à accepter les déclarations d'une autorité confirmée en la matière. »

— « Parmi ces autorités confirmées, en existe-t-il une qui ait une expérience quelconque de l'enseignement en groupe ? »

— « Si ce sont des autorités estimables... »

— « Là n'est pas la question, » coupa Wallace, hargneux, en tapant sur la table. « Estimables par qui ? La question est de savoir si ces gens-là connaissent vraiment, par expérience personnelle, le sujet qu'ils traitent dans leurs écrits. Eh bien ? »

— « Je ne suis pas certain d'être en mesure de dire quelle est la source de leurs études. »

— « Ce n'est probablement pas seulement la source qui compte — pour la connaissance de leur sujet. Si je pouvais vous présenter une autorité ayant des années de pratique et d'étude réelles du système d'enseignement en groupe, croiriez-vous cette autorité sur parole en ce qui concerne les effets nuisibles ou autres de ce système ? »

— « Je suis toujours heureux de prendre en considération le travail de toute autorité digne de confiance, » dit Wilbings.

— « Et vous, messieurs ? »

— « Nous ne sommes pas des experts en éducation, » répondit le président. « Nous devons nous en rapporter à ceux qui font autorité. »

— « Parfait. Je vous présente donc Miss Mildred Boltz, dont les vingt-cinq années d'enseignement en groupe sur Mars font probablement d'elle en cette matière l'autorité la plus compétente de l'hémisphère ouest. Miss Boltz, l'enseignement par groupe est-il en quelque façon préjudiciable à l'élève ? »

— « Certainement pas, » répondit Miss Boltz. « Je ne me souviens pas d'un seul cas, en vingt-cinq ans, où l'enseignement en groupe n'ait pas été bénéfique à l'élève. D'autre part, l'enseignement TV... »

Un coup de coude de Wallace l'interrompit brusquement.

— « Et voilà pour la dernière partie de l'argumentation de Wilbings, » dit Wallace. « Miss Boltz est un expert dans le domaine de l'enseignement en groupe. Si elle a réuni chez elle dix de ses élèves, elle savait ce qu'elle faisait. Le fait est que, personnellement, j'estime que ce serait une très bonne chose, pour un district scolaire, d'avoir dans son personnel un expert de l'enseignement en groupe. Wilbings ne paraît pas de cet avis, mais vous, messieurs de la commission, pourriez peut-être l'envisager. D'autre part, au sujet de cette absurdité du Trendex... »

— « Les cotations du Trendex ne sont pas une absurdité, » dit froidement Wilbings.

— « Je crois bien que je pourrais vous démontrer le contraire, mais je ne veux pas perdre mon temps. Vous soutenez que cette cote de 27 est due à une fraude ou bien à une erreur. Comment savez-vous que les autres cotes ne sont pas frauduleuses ou erronées ? Prenez par exemple cette dernière — la cote spéciale. Comment pouvez-vous le savoir ? »

— « Puisque vous en faites un point de litige, » dit Wilbings, « je tiens à déclarer que Miss Boltz est une amie personnelle d'un membre du service technique, qui est bien placé pour influencer n'importe quelle cotation, si tel est son désir. Cet ami savait que Miss Boltz allait être congédiée. Subitement, une seule fois, sa cote est montée en flèche à un niveau satisfaisant. Ces faits parlent d'eux-mêmes. »

— « Pourquoi êtes-vous si certain que la dernière cotation n'est pas redevable à la fraude ou à l'erreur ? »

— « Parce que j'ai fait venir un technicien de l'extérieur en qui l'on pouvait avoir confiance. Il a pris personnellement ce dernier Trendex sur Miss Boltz. »

— « Nous y voilà, » fit Wallace avec mépris. « Wilbings veut le renvoi de Miss Boltz. Il n'est pas bien sûr que les Trendex réguliers, établis par les ingénieurs attitrés du district, fassent l'affaire. Aussi fait-il appel à un ami personnel de l'extérieur, auquel il peut se fier pour lui donner le genre de cotation qu'il veut. Alors si ce n'est pas *ça* qui ouvre la porte à la fraude ou à l'erreur... »

Le vacarme fit trembler les fenêtres les plus éloignées. Wilbings s'était levé d'un bond en poussant des cris perçants. Le président martelait la table pour réclamer le silence. Les membres de la commission se disputaient âprement.

— « Messieurs, » dit Wallace quand il parvint à se faire entendre, « je ne suis pas un expert du Trendex, mais je peux vous affirmer que ces cinq cotes et les conditions dans lesquelles on les a établies n'aboutissent qu'à de la pagaille. Si c'est cela que vous cherchez, je ne demande pas mieux que de voir l'affaire portée en justice. Vous seriez la risée du tribunal et seriez déboutés de votre appel. Mais il existe peut-être une solution plus simple. A l'heure actuelle je ne crois pas que l'un d'entre nous sache réellement si Miss Boltz est compétente ou non. Tirons l'affaire au clair. Etablissons un nouveau Trendex, mais sans nous compliquer la vie avec des échantillons. Que ce soit un Trendex de *tous* les élèves de Miss Boltz. Je ne veux rien vous promettre, mais si le résultat d'une telle cotation est du même ordre que la moyenne de l'actuel Trendex, je suis disposé à conseiller à Miss Boltz d'accepter son congé, sans passer par l'épreuve d'une cour de justice. »

— « Cela semble raisonnable, » dit le président. « Et judicieux. Wilbings, convoquez Pargrin et nous verrons si c'est faisable. »

Miss Boltz se tassa sur sa chaise et fixa d'un air morose le dessus poli de la table. Elle se sentait trahie. Il était parfaitement clair que son unique chance d'obtenir un sursis dépendait de la réfutation de la validité des cotes Trendex. Or le genre de test que préconisait Wallace les confirmerait d'une manière assez décisive pour anéantir tout moyen de défense. Jim Pargrin ne manquerait pas de s'en rendre compte.

En entrant il évita soigneusement de la regarder. « C'est faisable, » répondit-il, quand le président lui eut expliqué ce que l'on désirait. « Cela bouleversera notre plan de travail, ce qui pourrait retarder la sortie du prochain Trendex, mais si c'est important nous pouvons le faire. Est-ce que ça ira pour demain ? »

— « Est-ce que ça ira pour demain, Wilbings ? » demanda le président.

— « Quand il s'agit de Miss Boltz, je n'ai aucune confiance en une cotation, quelle qu'elle soit, établie par notre personnel. »

Pargrin arqua ses sourcils. « Je ne sais pas où vous voulez en venir, mais si vous avez des doutes convoquez cet ingénieur de votre connaissance pour qu'il donne un coup de main. Avec

ce surcroît de travail, les techniciens du Trendex vous en seront sans doute reconnaissants. »

— « Cela vous semble-t-il satisfaisant, Wilbings ? »

— « Tout à fait satisfaisant, » acquiesça le directeur délégué.

— « Très bien. Le cours de Miss Boltz prend fin à 11 h. 15. Pourrons-nous avoir les résultats vers 11 h. 30 ? Bien. La commission se réunira demain matin à 11 h. 30 et statuera en dernier ressort sur cette affaire. »

L'assemblée se sépara. Bernard Wallace tapota le bras de Miss Boltz et lui chuchota à l'oreille : « Surtout ne vous en faites pas. Continuez votre tâche habituelle et donnez-nous le meilleur cours TV que vous pourrez. Ça va être si dur que ce sera facile. »

Elle revint dans sa classe, où Lyle Stewart assurait son intérim. « Comment vous en êtes-vous tirée ? » s'enquit Stewart.

— « Le résultat est encore incertain, » dit-elle. « Malheureusement je ne me fais pas beaucoup d'illusions. Il se peut que nous fassions demain la dernière classe. Aussi voyons ce que nous pouvons faire pour la terminer en beauté. »

Le cours qu'elle donna ce mercredi matin à la TV fut le plus réussi qu'elle eût jamais donné. Sa petite classe se montra brillante. Tout en l'observant, elle pensait, la mort dans l'âme, à ses milliers d'élèves perdus qui avaient préféré regarder des jongleurs, des magiciens et de jeunes enseignantes en collants.

La lumière rouge s'éteignit. Lyle Stewart entra. « Très réussi, » dit-il.

— « Vous avez été merveilleux ! » déclara Miss Boltz à sa classe.

Sharon, la jeune fille aveugle, dit, avec des larmes dans la voix : « Vous nous tiendrez au courant, n'est-ce pas ? Sans tarder ? »

— « Je vous annoncerai le résultat dès que je le connaîtrai, » dit Miss Boltz. Elle eut un sourire contraint et quitta vivement le studio.

Tandis qu'elle se dépêchait dans le couloir, une silhouette dégingandée se dressa devant elle — celle d'un grand gaillard au visage pâle, à la mine terriblement égarée. « Randy ! » s'exclama-t-elle. « Que faites-vous ici ? »

— « Je suis désolé, Miss Boltz. Je suis vraiment désolé et je ne recommencerai pas. Puis-je revenir ? »

— « Je serais enchantée que vous reveniez, Randy, mais il se peut qu'il n'y ait plus de classe à partir de demain. »

Il parut abasourdi. « Plus de classe ? »

Elle secoua la tête. « Je crains fort d'être licenciée. Saquée, pour ainsi dire. »

Il serra les poings. Des larmes sillonnèrent son visage et il sanglota convulsivement. Elle tenta de le consoler et ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'elle comprit pourquoi il pleurait. « Randy ! » s'écria-t-elle. « Ce n'est pas votre faute si je suis congédiée. Ce que vous avez fait n'a rien à y voir. »

— « Nous ne les laisserons pas vous renvoyer, » dit-il entre deux sanglots. « Nous tous... nous, les gosses... nous ne les laisserons pas. »

— « Nous devons nous soumettre aux lois, Randy. »

— « Mais ils ne vous renverront pas, » dit-il, soudain illuminé, en hochant fébrilement la tête. « Vous êtes le meilleur prof que j'aie jamais eu. Je sais qu'ils ne vous renverront pas. Puis-je revenir en classe ? »

— « S'il y a classe demain, Randy, vous pouvez revenir. Maintenant il faut que je me dépêche. Je vais arriver en retard. »

Elle était déjà en retard quand elle parvint au rez-de-chaussée. Elle courut, hors d'haleine, dans le couloir qui menait à la salle de réunion et s'arrêta devant la porte fermée. Sa montre indiquait midi moins le quart.

Elle frappa timidement. Il n'y eut pas de réponse.

Elle frappa plus fort et finit par pousser la porte, qui s'ouvrit en grinçant.

La salle était vide. Il n'y avait ni membres de la commission, ni techniciens, ni Wilbings, ni l'avocat Wallace. Tout était fini et bien fini, et ils ne s'étaient même pas donné la peine de lui annoncer le résultat.

Ils savaient qu'elle comprendrait. Elle s'essuya les yeux avec sa manche. « Courage, » murmura-t-elle en s'éloignant.

Tandis qu'elle rebroussait chemin dans le couloir, des pas précipités la rattrapèrent. C'était Bernard Wallace et il arborait un large sourire. « Je me demandais ce qui vous a retenue, » dit-il. « J'étais parti voir. Vous connaissez la nouvelle ? »

Elle secoua la tête. « Je ne suis au courant de rien. »

— « Votre Trendex était de 99,2. Wilbings y a jeté les yeux

et a failli sauter jusqu'au plafond. Il voulait crier à la fraude, mais il n'a pas osé le faire, puisque son ami l'ingénieur avait mis la main à la pâte. La commission n'y a accordé qu'un coup d'œil et a classé l'affaire. Je crois que ces messieurs auraient peut-être été d'humeur à congédier Wilbings, par la même occasion, s'ils n'avaient été pressés. »

Le souffle coupé, Miss Boltz dut s'appuyer contre un mur. « Ce n'est pas possible ! »

— « C'est officiel. Nous avons, en quelque sorte, combiné ça. Jim et moi avons relevé les noms de tous vos élèves et leur avons envoyé des lettres : *Classe spéciale mercredi prochain. Grande sensation. Ne la manquez pas.* Il y en a fichtrement peu qui l'ont manquée. Wilbings a joué dans notre couleur et nous l'avons fait capot. »

— « Non, » dit Miss Boltz. Elle secoua la tête et soupira. « Non. Il est inutile de s'illusionner. Je vous suis reconnaissante, bien entendu, mais c'était du truquage et, quand paraîtra le prochain Trendex, Mr. Wilbings reviendra à la charge. »

— « C'était du truquage, » admit Wallace, « mais une sorte de truquage permanent. Voici pourquoi. La jeune génération n'a jamais connu quoi que ce soit de comparable à votre classe réelle et bien vivante. Dès le premier jour où vous leur avez parlé de l'enseignement sur Mars, vous les avez passionnés. Vous avez retenu leur attention. Jim m'en avait parlé. Nous avons pensé qu'en montrant votre petite classe à la TV on les passionnerait également. Wilbings a établi le Trendex spécial avant que vous ayez commencé votre classe, mais Jim en a chipé un depuis lors chaque jour et votre cote a remonté. Elle était au-dessus de dix hier et maintenant que tous vos gosses savent ce que vous faites, elle remontera beaucoup plus haut et s'y maintiendra. Alors... plus de soucis. Heureuse ? »

— « Très heureuse. Et très reconnaissante. »

— « Une dernière chose. Le président de la commission voudrait vous parler de votre classe. J'ai dîné avec lui hier soir et j'ai éclairé sa religion. Il est intéressé. Je le soupçonne d'avoir personnellement des doutes sur l'efficacité de cette Education Nouvelle. Bien sûr nous n'allons pas démolir du jour au lendemain l'enseignement TV, mais nous avons donné le premier coup de pioche. J'ai du travail, maintenant. Je vous verrai plus tard. »

Il s'éloigna en traînant les pieds et en jouant avec ses clés.

Elle se retourna et aperçut Jim Pargrin qui venait à sa rencontre. Elle lui saisit la main et dit : « C'est à vous que je dois tout cela. »

— « Vous ne le devez qu'à vous-même. Je suis allé là-haut avertir votre classe. Ils sont fous de joie et font une vraie sarabande. »

— « Bonté divine — j'espère qu'ils ne vont rien casser ! »

— « Je suis heureux pour vous. Un peu triste, aussi. » Il la regardait de nouveau d'une façon qui la faisait se sentir plus jeune — presque adolescente. « Je me suis figuré que, si vous perdiez votre place, je pourrais peut-être vous convaincre de m'épouser. » Il détourna timidement les yeux. « Bien sûr, vous auriez regretté votre enseignement, mais peut-être aurions-nous pu avoir quelques enfants bien à nous... »

Elle rougit violemment. « Jim Pargrin ! A notre âge ? »

— « Des enfants adoptifs, veux-je dire. »

— « En vérité, je n'ai jamais songé à ce que j'ai pu manquer en n'ayant pas d'enfants moi-même. J'ai eu une famille toute ma vie, depuis le début de ma carrière, et bien que chaque année j'aie éduqué d'autres enfants, je les ai tous aimés. Et maintenant j'ai une petite famille qui m'attend ; et j'étais si nerveuse ce matin que j'ai laissé mes notes d'histoire dans mon bureau. Je dois courir les chercher. » Elle fit quelques pas, puis se retourna pour le regarder. « Qu'est-ce qui vous a fait croire que je refuserais de vous épouser si je continuais à enseigner ? »

Son exclamation de surprise fut indistincte, mais longtemps après qu'elle eut tourné à un coin du couloir elle entendit Jim qui sifflait.

Au sixième étage elle emprunta le couloir en direction de son bureau, se hâtant parce que ses élèves fêtaient sa réussite et qu'elle ne voulait pas manquer cela. Devant elle, Miss Boltz vit la porte de son bureau s'ouvrir lentement. Un visage jeta un coup d'œil dans sa direction et soudain une silhouette dégingandée ferma brusquement la porte et décampa. C'était Randy Stump.

Elle s'arrêta net. « Randy ! » murmura-t-elle.

Mais qu'était-il venu faire dans son bureau ? Il n'y avait là que ses carnets de notes et de quoi écrire, et... son sac à main ! Elle avait laissé son sac sur sa table.

— « Randy ! » murmura-t-elle de nouveau. Elle ouvrit la porte du bureau et regarda à l'intérieur. Soudain elle se mit à rire

— à rire et à pleurer — en s'appuyant contre l'encadrement de la porte pour reprendre ses forces, tout en s'exclamant : « Mais où donc est-il allé chercher une idée pareille ? »

Son sac était toujours à la même place sur son bureau, intact. A côté de lui, rutilante dans la douce lumière de la pièce, était posée une pomme grotesquement démesurée, qui brillait.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : And madly teach.

DANIEL WALTHER

Les singes

Daniel Walther s'est signalé à plusieurs reprises dans nos pages par des histoires à la facture moderne, au ton original, basées sur les possibilités internes de la S.F. Mais il peut également explorer les voies du fantastique le plus classique, comme en témoignait l'un de ses premiers récits dans **Fiction : Les gants d'écailles** (n° 153). C'est dans cette dernière veine qu'il convient de ranger **Les singes.**

De l'endroit où nous étions assis (je veux parler de la véranda de notre bungalow — ce qui est un grand mot pour une vilaine bâtisse longue et plate surmontée d'un toit en tôle ondulée !), nous pouvions voir des dizaines et des dizaines de singes de toutes tailles sauter de branche en branche à la lisière de la forêt. Stillers trouvait agaçant qu'ils fussent toujours si « taciturnes » et il me demanda une fois de plus la raison de leur silence. Et, une fois de plus, je lui répondis :

— « Ils nous observent... »

Je savais que Stillers détestait les singes. Quatre années passées dans la touffeur de la jungle n'avaient rien fait pour calmer ses nerfs et il jetait fréquemment des regards inquiets autour de lui, comme si un danger invisible le menaçait. Je lui en avais fait la remarque un jour. Mais il s'était mis à rire :

— « Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. »

Je m'abstins de l'interroger encore sur ce sujet. Je pensais d'ailleurs qu'il était un peu fou, et c'était un fait bien établi : cet homme-là voyait le mal partout. Il était d'un caractère soupçonneux et jaloux, prenant ombrage du moindre mot déplacé, ne sortant jamais sans une arme chargée. Je lui demandai pourquoi il portait toujours un pistolet automatique.

— « J'ai peur des bêtes, » répondit-il.

Cette réponse ne me donna guère satisfaction car je savais que nous n'avions rien à craindre des animaux sauvages. La cruauté des hommes les en tenait à une distance fort respectable. En

fait, chaque fois que je partais en voiture avec Stillers, d'étranges bruits nous accompagnaient tout au long de notre route. Mais il y avait aussi des silences que mon compagnon jugeait intolérables. Parfois, il arrêtait la voiture, fumait une cigarette sans mot dire. Je ne savais plus s'il craignait le bruit ou le silence.

De quoi et pour quelle raison obscure Stillers avait-il peur ?

Comme d'habitude, Stillers jouait avec son revolver. Il passait beaucoup de temps à le graisser, à le nettoyer, comme si son existence en avait dépendu.

Ce que je n'aimais pas non plus chez lui, c'était sa brutalité envers les indigènes. Bien sûr, je n'étais pas toujours tendre avec eux car il fallait souvent hurler pour se faire obéir ; mais je ne levais jamais la main sur un homme sans une raison valable ou que je jugeais telle. Stillers, lui, haïssait tout ce qui n'était pas blanc, et il ne se passait pas de semaine sans qu'il se livrât à quelque excès.

— « Vous devriez tout de même vous méfier ! Un jour ou l'autre il vous arrivera quelque chose, » lui dis-je. « Ces gens ne sont peut-être pas des foudres de guerre mais il s'en trouvera bien un, une fois, pour vous dire son fait... »

Stillers se mit à rire. « Avec qui êtes-vous ? Avec eux ou avec moi ? »

Je détournai la conversation. « Nous ne sommes que deux et le prochain poste est loin. Vous savez aussi bien que moi qu'il peut arriver n'importe quoi dans la jungle. »

— « Oui, mais ce que vous oubliez, c'est qu'ici nous sommes les maîtres et j'entends qu' « on » le comprenne et s'en souvienne toujours. »

— « C'est vous le patron, je n'ai qu'à obéir. »

Il se mit à ricaner puis il reprit du whisky.

Nous écoutions les singes. Stillers, une fois de plus, nettoyait son revolver en jetant des regards haineux dans la direction des arbres.

— « Sacré nom de Dieu, jamais je n'en ai vu autant ! »

J'avais envie de jouer un peu avec les nerfs de mon associé.

— « Savez-vous ce qu'on raconte à propos des singes ? »

Il ne répondit pas. Tout en plongeant mon regard jusqu'au plus profond de mon verre où nageaient deux blocs de glace que je faisais tintinnabuler contre les parois, je poursuivis :

« On dit que les singes — enfin, je veux dire certains sin-

ges — portent en eux l'âme d'hommes particulièrement malins ou méchants. Croyez-vous à ces choses-là ? »

Je vis que ses mains tremblaient.

— « Non, je n'y crois pas, » dit-il d'une voix blanche.

— « Vous devez savoir cela mieux que moi ; vous avez l'habitude de la jungle. »

Je l'observai à la dérobée : sa tête était tournée vers la lisière et il fixait un point précis. Un immense banian, je suppose, littéralement vivant tant il y avait de singes de tout acabit dans ses frondaisons.

— « On m'a raconté une histoire bizarre. Cela s'est passé à quelques milles d'ici seulement, au village de Yan. Là vivait une famille de paysans fortunés qui passaient pour avoir certains pouvoirs surnaturels. Un jour, je ne saurais vous en préciser la date, un administrateur colonial s'arrangea de telle manière qu'ils fussent proprement expulsés de leurs terres à cause d'une affaire de gisement d'argent. Sans dire un mot, ils partirent en emportant tous leurs biens. Mais avant de franchir le seuil de sa maison, le chef de famille la maudit en des termes que je ne pourrais vous répéter. L'administrateur colonial emménagea quelques jours plus tard comme si de rien n'était. Il ne resta pas longtemps à Yan. Car il recevait toutes les nuits la visite d'un petit singe qui s'asseyait sur son lit et le regardait. Plusieurs fois, il essaya d'abattre l'animal à coups de revolver ou de gourdin mais, avec une vélocité vraiment diabolique, il lui échappa toujours. Cela dura plusieurs semaines. A la fin, il n'y tint plus et quitta le village, la maison, le gisement d'argent et... »

— « Cette histoire est complètement stupide, » s'écria Stillers. « Il n'y a pas là de quoi croire aux fantômes ! »

— « Je suis tout à fait de votre avis et je ne vous ai raconté tout cela que dans le but de savoir ce que vous en penseriez... Il faut ajouter que l'administrateur déclara plus tard que le regard de ce singe était absolument insupportable tant il contenait de férocité ironique. Ce sont ses propres mots, paraît-il. On prétend aussi qu'il dit que l'animal avait des yeux parfaitement humains. »

— « Tous les singes ont des yeux humains ! » s'exclama furieusement Stillers. « Maintenant laissez-moi tranquille avec vos contes à dormir debout. »

A ce moment-là, un petit singe, un bébé pas plus grand qu'un jeune chien, échappa à la vigilance de sa mère et courut vers la

véranda. Stillers sursauta violemment. Je vis la guenon se laisser glisser lestement jusqu'à terre et se lancer à la poursuite de son rejeton. J'observai le spectacle d'un air amusé. La petite bête courait comme un vrai diable sur ses quatre mains minuscules; sa queue dressée se terminait par une boucle comme une sorte d'emblème pharaonique. J'en oubliai Stillers. Ce fut un tort. Quand le jeune animal ne fut plus qu'à quelques pas de nous, une détonation retentit. Le petit singe poussa un cri perçant, se roula en boule et ne bougea plus.

Je me dressai, arrachai son arme à Stillers.

— « Vous êtes fou ! »

— « Sale bête ! » dit-il seulement.

Il tremblait de tous ses membres.

La guenon poussait des cris sauvages, terribles. J'avoue que j'en avais des frissons et que les larmes me venaient aux yeux. La mère ramassa son petit avec des gestes d'une infinie douceur puis elle regarda Stillers. J'ai déjà vu la haine briller dans les yeux de beaucoup de gens mais ce que je lus dans les prunelles jaunes de la guenon ce jour-là, aucun mot humain ne saurait l'exprimer.

Je m'attendais à ce qu'elle se jetât sur mon associé ; pourtant, à ma grande surprise, elle ne bougea pas, se contentant de fixer Stillers avec ce regard de haine implacable ; puis, au bout d'un certain temps, elle s'éloigna avec son petit dans les bras.

Je me tournai vers Stillers. Il fumait une cigarette et semblait littéralement paralysé par la terreur. Et je compris que je haïssais ce maniaque comme personne.

« Pauvre, pauvre type, » me dis-je mais sans nulle pitié.

Du haut des arbres, toute l'armée des singes se mit à pousser des cris lugubres, quelque chose comme un chant funèbre. Je pensai à « l'homme blanc du village de Yan » et je me posai une foule de questions concernant le passé de Stillers.

— « Reprenez votre revolver, » dis-je, « vous en aurez peut-être besoin. »

Mais il ne m'entendait pas ; il regardait la forêt et son immobilité était telle que je crus qu'il dormait d'une espèce de sommeil comateux.

A dater de ce soir-là, nous ne parlâmes presque plus. Les singes avaient quitté la lisière de la jungle, ce qui ne chassa pas

les inquiétudes de mon associé, bien au contraire, car je l'entendis marmonner à de nombreuses reprises : « Qu'est-ce qu'ils mijotent encore ? »

Et sa peur me faisait plaisir. Ce meurtre stupide et gratuit ne cessait d'obséder ma mémoire. Oui, je dis bien ce meurtre parce qu'il y a des choses que l'on ne peut pas appeler autrement.

Stillers, avant de se coucher, fermait soigneusement la porte et la fenêtre de sa chambre et emportait son revolver au lit. Il risquait d'étouffer mais il n'en avait cure. Craignait-il de trouver un singe à regard humain tapi dans l'ombre de l'armoire ?

Je voyais augmenter sa nervosité chaque jour avec une joie que je parvenais difficilement à dissimuler.

Un soir, il jaillit sur la véranda en criant :

— « Vous n'avez pas vu ma boîte à cigares ? »

— « S'agit-il du coffret en teck à motifs chinois qui se trouve sur votre secrétaire ? »

— « Oui, c'est bien cela ! L'avez-vous vue ? »

— « Non, je ne l'ai pas vue... Vous avez dû la poser ailleurs sans vous en rendre compte. Vous êtes si nerveux *depuis quelques jours...* »

— « Je ne suis pas nerveux ! » hurla Stillers.

Il rentra dans la maison et je l'entendis fureter partout en jurant et en grondant. Quand il revint s'asseoir à côté de moi, je lui demandai le plus naturellement du monde :

— « Alors ? Vous l'avez trouvée ? »

— « Non, » dit-il sèchement, « pas moyen de mettre la main dessus. »

Avec une satisfaction évidente, je regardai dans la direction de la forêt mais je n'y vis pas le plus petit singe, ce que je déplorai fort.

Tous les matins, je demandais à Stillers s'il avait retrouvé sa boîte à cigares.

« Non, » répondait-il, et je savais qu'il avait envie de m'écraser la figure à coups de poing.

Il n'en fit rien pourtant. Remarquez bien que ç'aurait été avec un plaisir évident que je lui eusse rendu la monnaie de sa pièce.

Pendant les deux jours qui suivirent, il eut l'air, j'ignore pourquoi, de se calmer un peu. Puis il reçut une lettre qu'il me fit lire. Il devait se rendre en ville pour traiter une affaire qui pouvait augmenter notre crédit d'une manière considérable.

— « Je ne serai absent que quarante-huit heures au grand

maximum, » me dit-il. « Je suis bien sûr obligé de prendre la voiture mais j'espère que vous ne vous ennuierez pas trop tout seul exilé ici. »

Cette soudaine politesse m'étonna, venant d'un être dénué de la moindre délicatesse. Pendant tout le temps qui précéda son départ, j'eus à faire à un Stillers charmant, détendu, plein des meilleures intentions. Pourtant je me méfiais à ce point de lui que je me demandai ce qu'il me préparait encore.

— « Vous savez, » m'expliqua-t-il, « avec ces crédits-là — si on nous les alloue ! — nous allons pouvoir monter le *big job* ! »

— « J'en suis heureux pour vous, Stillers, très heureux... »

Mais à la vérité, je me moquais bien de tout ce qu'il pouvait me dire. J'avais hâte de le voir s'en aller.

Le lendemain matin, il s'en alla.

Je demeurai seul en face de la jungle mais jamais je n'avais ressenti un calme aussi profond, aussi total.

Et le soir même du jour qui vit partir Stillers, les singes revinrent. Par dizaines, par centaines. Moi, n'est-ce pas, je n'avais rien à craindre d'eux. Je les regardais de la véranda, je fumais des cigarettes innombrables et je buvais de grands verres de whisky pleins à ras-bord de glace. Vous me croirez si vous voulez, mais je sentis bientôt s'établir entre eux et moi une sorte de complicité.

Le lendemain matin, en sortant sur la véranda, je vis la guenon ; je la reconnus tout de suite. Elle me contempla longuement et je soutins son regard, essayant de mettre quelque chose comme de la compassion dans mes yeux. Et je m'entendis prononcer ces paroles :

— « Je n'y peux rien, tu le sais aussi bien que moi, je suis désolé pour ton petit. »

La guenon me regarda encore. Il y avait comme une sorte de supplication dans ses prunelles jaunes puis elle me tourna le dos et s'enfuit.

Ce fut cet après-midi, en me promenant dans la jungle, que je tombai sur la guenon en train de guetter devant un buisson. La bête ne m'avait pas vu et, de la façon dont j'étais placé, elle ne pouvait pas me flairer. Je me tapis derrière une haie de hautes broussailles et je me mis à observer l'animal, obscurément averti par mon instinct qu'il allait se passer quelque chose de véritablement surprenant. Alors je m'aperçus qu'elle tenait sous le bras la boîte à cigares de Stillers. J'en fus ébahi mais je n'eus

guère le temps de m'étonner davantage sur ce fait déjà baroque, car ce qui se passa ensuite restera gravé dans ma mémoire tant que je vivrai. Il se produisit un remue-ménage assez furtif dans la profondeur du buisson et, dans le même instant, la bête plongea son bras dans le feuillage avec une vivacité presque inimaginable. Tout aussi vivement, elle retira sa main et fourra quelque chose dans la boîte à cigares. Cela se passa très vite mais pas assez rapidement pour que le temps me manquât de voir de quoi il s'agissait.

Je retournai au bungalow, m'assis sur la véranda, me servis en alcool et en cigarettes et me mis à réfléchir.

Stillers rentra le soir même. Quand je le vis descendre de la voiture, je compris que tout ne s'était pas passé comme il le désirait. Il ne me dit ni bonjour ni bonsoir, se rua sur le whisky, alluma une cigarette et regarda en direction de la forêt. Mais il n'y avait pas un seul singe dans les arbres environnants.

— « C'est raté, » dit-il.

Et il fut si désagréable que j'omis de lui parler de la boîte à cigares. J'avais soudain l'impression que, des profondeurs de la jungle, des regards attentifs observaient nos moindres gestes. Je n'en dis rien à Stillers. J'en avais assez de lui et de sa mauvaise humeur, de sa brutalité, de sa foncière méchanceté. Après tout, il avait eu sa chance.

Il me lança un mot dédaigneux, entra dans le bungalow. Je l'entendis pousser un cri de surprise :

— « Ma boîte à cigares ! »

Je ne bougeai pas. Il y eut une brève agitation dans les branches du banian ; la guenon écarta les buissons comme les pans d'un épais rideau, s'approcha rapidement de moi et me regarda avec des yeux implorants. Je ne bougeai pas.

« Je vais fumer un bon cigare ! » gueula Stillers.

Le hurlement qui suivit, je m'y attendais depuis longtemps et je ne bougeai pas, regardant la guenon dans les yeux. Je n'avais aucune raison de bouger. D'une part, je détestais Stillers et puis, d'autre part, un serpent-minute, cela ne pardonne pas.

Chronique artistique

Paul Delvaux ou La vie est un songe

par Gérard Klein

A coup sûr, la Belgique est une terre bénie du fantastique. Elle a donné à ce siècle deux des plus grands peintres de l'étrange, qui, par leurs différences mêmes, rappellent la multiplicité des voies de l'imaginaire. René Magritte, qui disparaissait l'an dernier, représentait en quelque sorte la voie logique. Il était fasciné par la géométrie, par ces remises en question particulières de la vision qui violentent l'optique. Sa peinture est tout imprégnée d'un propos, parfois littéraire ; elle est un ordre, différent de l'ordinaire, mais non moins explicitement cohérent, que la volonté impose au monde. Le fantastique de Paul Delvaux, à l'opposé, est l'émanation directe d'une sensibilité. Ainsi se complètent en s'opposant au point de ne s'être pas toujours très bien compris, comme font l'intelligence et l'émotion, les deux plus grands peintres belges contemporains.

L'importance de l'œuvre de Delvaux, sa place en face de celle de Magritte nous sont restituées par le livre admirable de Paul-Aloïse de Bock qui vient de paraître chez Pauvert. Certes, Delvaux œuvre toujours et il peut paraître audacieux de proposer le bilan d'une vie au moment où elle paraît découvrir de nouveaux champs d'expérience. Mais Delvaux est-il du moins devenu, en plus de quarante ans de peinture, assez clairement lui-même pour n'avoir pas à redouter de se trouver enseveli sous le poids de son propre passé.

Ce livre — ou plutôt cet hommage — est presque parfait, n'était son prix qui en restreindra l'audience. Il nous est une occasion de regretter que la culture vivante, de pointe, s'affirme ces dernières années comme l'apanage d'une classe. La valeur du texte, le soin extrême apporté à l'édition, la richesse et la qualité de l'iconographie, l'intérêt des documents font toutefois de ce livre un modèle de l'ouvrage d'art en un temps où le genre, sous la pression des impératifs commerciaux, a connu bien des vicissitudes. On a vu en effet trop de livres consacrés à des artistes contemporains par des critiques soucieux surtout de leur gloire (?) ou de la bonne affaire que leur valait une certaine familiarité avec un peintre. Des textes souvent hâtifs, superficiels, une information hésitante, des jugements tranchés, flanqués de théories sirupeuses ou grotesques, suscitent chez le lecteur une irritation que vient avec peine dissiper l'admiration qu'il éprouve pour la grande victime. Un certain « historien » du

surréalisme, qu'André Breton n'aimait guère, s'est ainsi fait métier d'exploiter vifs ou morts les talents qu'il eut l'heur de rencontrer. Fort peu lui ont échappé. Grâce au ciel, Delvaux est de ceux-ci.

Un trait essentiel du livre de P. A. de Bock donnera le ton, celui de la rigueur, de la subtilité et de la simplicité. Outre que le choix de l'iconographie est excellent — l'auteur laisse entendre qu'il est dû à Delvaux lui-même — il se déploie selon une perspective à peu près chronologique et expose ainsi apparemment sans apprêt la démarche de l'œuvre. Voilà qui change heureusement des chaos habituels où la chronologie se trouve intempestivement bousculée pour servir à l'illustration du texte quand ce n'est pas pour obéir à la frénésie esthétisante du metteur en pages. Le lecteur, alors, tourne fébrilement les pages, essayant de renouer le fil rompu d'une vie, errant bientôt hagard dans un labyrinthe d'œuvres et de dates et se perdant à la fin dans le tourbillon absurde d'une histoire déchirée.

Or le miracle, ici, c'est que le texte et la mise en pages semblent s'être naturellement accommodés de ce respect de l'œuvre. Le livre peut se considérer de deux manières, celle de l'image et celle du texte, et bien qu'elles soient distinctes, elles ne se font jamais la guerre, elles entretiennent des relations subtiles. A considérer les reproductions, on se fait mieux qu'une idée de l'œuvre. Elle devient claire à la lecture sans qu'on ait jamais à chercher bien loin les correspondances. Il y a là toute une pédagogie de la discrétion.

P. A. de Bock examine successivement, avec cette retenue exemplaire, qui oblige quelquefois à regarder entre les lignes pour découvrir que tout a été dit, les origines et l'enfance du peintre, sa longue marche à la recherche de lui-même et sa découverte enfin, vers 1934, de sa voie. Il en tente — et réussit — un portrait psychologique remarquable de finesse qui, pour ne rien négliger des ressources de la psychanalyse, ne cède jamais à la cuistrerie. Il fait valoir les influences et les affinités, précise les relations à la fois profondes et réservées que le peintre, conscient de son originalité, entretient avec le surréalisme. Il conclut enfin sur l'évolution présente de l'œuvre, faisant remarquer à juste titre qu'elle fait une place croissante à la spontanéité et à la fraîcheur, comme si Delvaux, homme de discipline et de vocation stricte, laissait enfin paraître l'enfant longtemps emmuré en lui.

L'œuvre de Delvaux apparaît paradoxale à deux titres au moins. Ses deux ressorts essentiels sont l'érotisme et le fantastique. Mais alors même qu'elle les exprime, elle les nie. Car ce sont, pour l'érotisme, d'extraordinaires cortèges de femmes dénudées, « abondantes et froides », ou de séduisants couples de jeunes filles dont les gestes laissent peu de doute sur les passions ; mais en même temps, des corps façonnés dans une chair plus dure que la pierre, des yeux qui se refusent ou qui, plutôt, portent, indifférents, sur des horizons dont les sentiments sont bannis. L'érotisme implique d'habitude quelque secret. Il n'y a ici qu'une tranquille évidence des corps. De même, le fantastique ici est « avant la peinture ». Certes, il naît du rapprochement insolite de femmes nues, d'hommes en redingote, de squelettes, d'architectures néoclassiques, de perspectives fuyantes, de hautes lampes à pétrole posées à même les dalles et définissant, comme des obélisques, quelque voie triomphale de l'imaginaire. Mais là n'est pas l'essentiel, car l'effort même du peintre tend à réduire dans la toile l'opposition qui naît de ces inconciliables. Alors que Magritte exacerbe la discordance, exalte la rupture, pour rendre à l'œil, et à l'intelligence qui veille derrière l'œil, leur virginité, Delvaux, comme dans les rê-

ves, efface la contradiction. Elle reste là, présente, mais « avant » et en dehors de la toile. Celle-ci, dans son exécution, suspend l'incrédulité et jusqu'à l'interrogation. Au reste, Delvaux sait rendre fantastiques des sujets qui n'ont par eux-mêmes aucune vertu d'insolite : un paysage ferroviaire, un train, une rue bourgeoise où passe un tramway, un tranquille squelette.

La clé de ces deux paradoxes tient dans le fait que l'œuvre de Delvaux est profondément onirique. Le mot a été tant galvaudé qu'il est nécessaire d'y insister un peu. Car il ne suffit pas de réunir sur une toile quelques invraisemblances du domaine de la facétie pour atteindre à l'onirisme. Dans l'œuvre de Delvaux, au contraire, l'abandon du principe de non-contradiction, la minutie du souvenir et jusqu'au mouvement lent des thèmes qui se succèdent puis s'enchevêtrent dans le temps au point de faire croire fallacieusement à une œuvre figée qui ne connaîtrait pas de démarche, ni de progrès, également semblable à elle-même de son départ à sa conclusion, ne se comprennent que par rapport aux mécanismes des rêves.

Ce sera mon propos ici de tenter de montrer que dans la vie apparemment si régulière, si trompeusement calme de Delvaux, la peinture a joué le rôle salutaire que tiennent dans nos existences plus ordinaires les scènes fugaces et bénéfiques des rêves.

Le rêve est, entre autres choses, pour l'esprit des hommes, le moyen de résoudre dans l'imaginaire des contradictions insolubles dans la réalité, et qui, si elles ne trouvaient pas à s'exprimer, disloqueraient la personnalité. Tout homme est un champ clos dans lequel s'affrontent des lutteurs irascibles, et dont bien peu parviennent à deviner les noms. Dans le fracas des rêves, ces lutteurs s'épuisent, et nous laissent le jour mener des vies qui les nient. D'être niés, ils prennent une nouvelle hargne. Quelquefois, il faut les satisfaire. Ainsi la plupart des hommes poussent-ils leurs vies sur un sentier étroit, le long d'une crête périlleuse, entre les assouvissements illusoires du sommeil et les insuffisantes satisfactions de l'éveil. Que le sentier s'étrécisse, que le jour refuse trop à la nuit et la surface aux profondeurs, ou que les monstres des rêves soient trop vivaces pour se plier au réel, et la névrose fait trébucher les hommes. Ainsi vont-ils cherchant un équilibre que tout contribue à ébranler. Mais il existe en réalité plusieurs points d'équilibre, sinon une infinité. Un homme peut, après tout, s'il est placé dans des circonstances exceptionnellement favorables, s'il peut négliger avec assez de constance la pression de la réalité, choisir de vivre sur le versant obscur de la crête, dans ses rêves, les explorer et les ramener à la lumière, dans la réalité. Il a certes toutes chances de se perdre dans l'aventure, car la réalité est d'ordinaire contraignante, et cet homme-là renonce, pour l'essentiel, à s'adapter au monde pour s'adapter à lui-même. Mais s'il parvient à ne pas s'égarer, ses découvertes seront exemplaires et apprendront beaucoup à tous les hommes sur ce qu'ils n'ont guère le loisir de connaître d'eux-mêmes. Paul Delvaux est cet homme-là.

Et c'est pourquoi son œuvre est exemplaire. Elle porte à peine les marques du temps, de l'époque, de la société, qui n'apparaissent guère que dans ces circonstances. Elle ne témoigne de presque aucune volonté de dire quoi que ce soit sur le monde, l'ordre social, les sentiments ou la politique. Elle traduit une démarche suprêmement individuelle. Et c'est pourquoi elle fait presque figure de cas d'école, imaginée semble-t-il à plaisir pour servir à l'illustration de la théorie psychanalytique. Alors que les œuvres de la plupart des hommes subissent lourdement l'empreinte de toute leur vie et exigent pour être comprises le recours aux grilles multiples et contradictoires de l'économie, de

l'histoire, de la sociologie, celle de Paul Delvaux ne puise sa substance que dans l'enfance du peintre et ne relève que de la psychologie. Ce n'est pas l'épuiser, ni même la réduire, que de le dire. C'est seulement tenter d'expliquer quelle résonance elle émeut et de quelle nature sont ses trésors. Savoir la source d'une œuvre est une chose, la goûter en est une autre qui consiste à vivre sa propre vie en face d'elle et en fonction d'elle. Je tenais à le dire pour dissiper les inquiétudes de ceux qui voient trop volontiers du vandalisme dans l'usage d'un instrument de connaissance ou qui confondent trop aisément l'ignorance et le mystère.

Paul Delvaux naît en 1897 dans une famille bourgeoise. Il n'en abandonnera jamais les valeurs, le sérieux, l'application, le goût de la clarté. Il subit profondément, dès son enfance, l'influence de sa mère. Elle va le protéger et en même temps l'isoler du monde, lui rendre possible un absolu repli sur soi et simultanément lui interdire le monde et en particulier la femme. Grâce à sa mère, qui y voit une promesse et un abri, sa vocation de peintre ne rencontrera guère d'obstacle sérieux, bien qu'elle fasse un temps figure d'incongruité dans cet univers bourgeois. Le métier, le travail, et le corollaire qui les moralise, le succès, rachètent en somme l'insécurité originelle, scandaleuse, de la vie de l'artiste. Paul Delvaux ne l'oubliera jamais. La relation de Delvaux à sa mère éclate dans sa **Maternité** de 1930 où une mère terrible et nue protège de son bras, rempart formidable, un enfant chétif. Comme le dit P. A. de Bock, **« il a été figé par sa mère au seuil de l'adolescence ».**

Mais il serait injuste de voir en la mère de Delvaux un dragon femelle. Elle l'a fait ce qu'il est, et ce n'est pas si peu. Sans l'amour vigilant qu'elle lui portait, sans la sécurité émotionnelle et physique qu'elle lui prodiguait, son univers intérieur n'eût sans doute pas pu se développer ni parvenir à une vigueur suffisante pour forcer les portes difficiles de l'expression. On est tenté, un peu vite, de se dire qu'elle l'a retranché du monde. Mais était-ce sans raison ? Par égoïsme maternel ? Ou bien sentait-elle quelque chose de plus ?

De cette vie protégée, sinon calfeutrée, Delvaux conservera la hantise de la fragilité. Il redoute de voir s'effondrer ce monde qu'il sait ou pressent artificiel et d'avoir à affronter la réalité : « Il vit dans l'imminence d'un cataclysme, dans le pessimisme du lendemain ». Et de fait, presque chacune de ses toiles exprime cette tension secrète qui est aussi celle des rêves, la perfection sereine des équilibres instables. De l'effort permanent pour protéger l'instant, un instant irréel ou plutôt qui n'est jamais venu tout à fait au monde, contre l'oubli, contre le flux du temps et la cohorte brutale des bouleversements qui écrasent l'éphémère comme l'éternel, découle la mémoire prodigieuse de Delvaux, qui lui permet de reconstituer, après des décennies, telle cuisine grand-maternelle, telle silhouette empruntée à un livre d'enfant, ou tel détail d'un tramway.

Mais Delvaux le peintre ne se trouve pas d'un seul coup. Pendant de longues années, il peint, à la façon des post-impressionnistes, puis d'Ensor et de Gustave de Smet, des toiles solides mais qui ne lui appartiennent pas. Son monde intérieur est encore contenu. Il ne peut le révéler, parce qu'il craint sans doute d'effrayer la mère.

Elle disparaît le 31 décembre 1932. En 1933 et 1934, Delvaux rencontre le surréalisme, admire Chirico. En 1934, Paul Delvaux s'est rencontré lui-même. Il peint **La femme en dentelles,** puis **La place publique** (1935), **Le cortège en dentelles** (1936). Il peint enfin les nudités triomphantes, froides et libres de ses rêves. Il a attendu trente-six ans pour trouver sa palette. En quel-

ques années, il la maîtrise tout à fait. Au point qu'il ne connaîtra plus, apparemment, de grandes hésitations, ni de grands bouleversements. Au point qu'à un observateur superficiel sa manière peut paraître désormais établie, sinon fixée, toute évolution absente parce qu'inutile, et ses dernières toiles bien proches des premières.

Mais c'est là une illusion qu'un exament attentif déçoit. Certes, à considérer les étapes tranchées, les renoncements, les « époques », toutes les secousses de l'œuvre de grands peintres contemporains, le cheminement de Delvaux paraît presque insensible. Mais c'est qu'il ne sacrifie jamais à la mode, ni même aux écoles, aux transformations de la théorie. La logique de son évolution est moins celle de la peinture que celle de son être, que celle des rêves. Et, comme dans la succession des rêves, on voit naître et réapparaître à intervalles variables des thèmes précis, en assez petit nombre, qui se succèdent, s'enchevêtrent, se mêlent, se combinent, se superposent, avec la force de très anciens souvenirs rappelés du fond d'une mémoire oubliée où ils demeuraient enfouis, intacts, avec une précision photographique, par les remous très sourds de l'inconscient.

La femme triomphe d'abord, de 1934 à 1939 et prend en somme de l'assurance, affirme sa nudité en exposant sa toison, émerge de la mer. L'homme apparaît, nu d'abord, mais timide dans la **Proposition diurne** (1937), revêt ou retrouve costume noir et melon qui le précisent (**Le salut**, 1938), reçoit enfin en 1939, dans **L'éveil de la forêt,** la forme que Delvaux affectionnera toute sa vie, celle d'Otto Lidenbroke, le géologue du **Voyage au centre de la terre** illustré par Riou, long, maigre, sec, étudiant sans voir, les lunettes perchées sur le front. C'est Delvaux lui-même qui est entré dans son univers, mais sans en prendre possession, en spectateur feignant ou subissant sa propre indifférence.

L'événement extérieur pèse peu, on l'a dit, sur l'œuvre de Delvaux. **L'entrée de la ville,** une de ses plus belles toiles et l'une des plus admirablement paisibles, date de 1940. En 1941, pourtant, l'angoisse force la thébaïde. C'est **La ville inquiète,** qui est peut-être la toile la plus forte de Delvaux, la seule à coup sûr qui exprime directement un drame, où il se passe quelque chose.

Cette intrusion de la guerre dans l'univers personnel a-t-elle d'autres conséquences, ou cette rupture d'autres causes plus intimes ? Toujours est-il que le thème de l'irruption, de la discordance, se développe et s'impose presque. Dans **Les phases de la lune** (1941), un paysage rocheux à l'arrière-plan se prolonge à l'intérieur d'une pièce, sous la forme de quelques pierres qui ont roulé sur le plancher, et menace en quelque sorte les astronomes qui lui tournent résolument le dos. A partir de 1943 apparaissent des squelettes traités avec le même détachement soigneux et somptueux que les corps féminins avec lesquels ils sont quelquefois confrontés. Mais il n'y a rien de morbide, rien du **carpe diem** romain dans cette rencontre que l'on pourrait croire de hasard. En même temps, les architectures s'enrichissent, quoique demeurant classiques, néo-grecques ou néo-latines. L'admirable **Belle du couchant** conclut cette période et annonce en même temps autre chose : une femme, nue, le bras tendu devant elle, court sur une route dallée, entre des ruines bleues et une falaise abrupte ; sur une table, en plein air, brûle une lampe à pétrole solitaire. Le ciel est très bleu, presque noir au sommet, et s'éclaire vers l'horizon, là où se perd la route.

En 1945 et 1946 s'amorce une tendance à la stylisation qui s'accompagne d'une réintroduction des objets valorisés par des univers plus ou moins désertés, trains et tramways. Ainsi renaissent en somme des souvenirs anciens, main-

tenant définis, structurés, intégrés. Cette reconnaissance s'étend à d'autres thèmes : ainsi ce **Nu au mannequin** de 1947 qui répond exactement à la **Femme en dentelles** de 1934.

Les squelettes réapparaissent à leur tour dans une série de toiles religieuses assez orthodoxes : **Annonciation** (1949), **Ecce homo** (1949), **Crucifixion** (1951-1952), où ils sont seuls à occuper la scène. La mort obsède-t-elle Delvaux ? Ou bien est-ce autre chose, un souci de mortification. En 1949, il a trouvé ou plutôt retrouvé Anne-Marie de Mortelaere qui sera désormais sa compagne. A partir de 1956 se multiplient les paysages déserts, les trains, les architectures. L'humanité a presque évacué ce monde où subsiste pourtant comme un espoir fragile une petite fille blonde en robe rouge, toujours vue de dos (**Nuit de Noël**, 1956). Il arrive que ne demeurent que les morts (**Mise au tombeau**, 1957).

Le retour à la vie est caractéristique de Delvaux. Il s'exprime dans **L'école des savants** (1958) où réapparaît Lidenbroke, flanqué de Palmirin Rosette, l'astronome, autre emprunt à l'iconographie vernienne. Mais c'est pour dire, après d'autres déserts que hante la petite fille, toute l'incompréhension du monde dans **Les astronomes** (1961) : des savants sous le couvert d'une verrière débattent entre eux ; aucun ne considère ni le ciel où paraît un croissant de lune, ni la femme nue qui arpente un jardin derrière leur dos. En 1962 pourtant, l'un d'eux se laissera presque charmer par **Les demoiselles de Tongre** et semble presque s'intéresser à leurs ébats amoureux. A partir de cette toile, et plus encore en 1963, les corps féminins s'humanisent, perdent de leur froideur nacrée pour s'auréoler d'une ombre de volupté. Leurs lignes se déplacent enfin, accèdent presque à la sensualité, en même temps que le fantasme du saphisme se fait moins ouvertement innocent, exprime un certain trouble, surtout dans les dessins, de facture plus libre que les toiles. Les belles dormeuses cessent de ressembler à des gisants (**Le canapé bleu,** 1967), les corps s'animent ou s'apprêtent à se livrer (**Chrysis,** 1967).

Ainsi le désert est-il traversé. Ainsi, après un itinéraire de plus de trente années, Delvaux apparaît-il plus libre, sinon plus juvénile qu'il l'a jamais été.

Chacune de ces étapes correspond, cela ne fait aucun doute, à une nécessité interne qui paraît exclure, comme celle du rêve, la préméditation, le calcul, l'intention. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de l'œuvre de Delvaux que la fraîcheur, la spontanéité **apparentes** de ses toiles qui semblent données tout d'un coup, qui paraissent n'avoir pas eu d'histoire, qui ne trahissent jamais l'effort alors que leur perfection technique suggère un travail presque effrayant. Elles semblent être jaillies d'un seul trait de l'imagination de l'artiste, et parce que la réflexion ne les a pas abîmées, elles proposent presque ingénument leurs symboles.

Le fantastique selon Delvaux est tissé de l'affrontement serein de ces symboles. Il est dangereusement aisé d'en tenter l'énumération : symboles phalliques des lampes à pétrole, des colonnes dressées et quelquefois rompues, des routes qui fuient selon la perspective et qui pénètrent l'horizon, des trains, des hauts pylones ; mais aussi symboles des portes béantes, des arbres flanqués de colonnades, des tunnels s'enfonçant sous les monts ; ainsi se répondent les signes mâles et les signes femelles, dans une innocence apparente de leur sens, qui fait que tout est également important dans une toile de Delvaux. Les fonds, les lointains, les détails sont traités avec la même minutie que les premiers plans, car le rêveur n'opère pas de choix dans son rêve. Tout est significatif ou plutôt tout cherche à signifier, comme si l'œuvre se faisait en l'absence du peintre.

Mais le symbole — et le fantastique — résulte aussi bien de la situation. Il y a chez Delvaux toute une symbolique de la pénétration et une symbolique opposée du malentendu et de l'indifférence. Significativement, la pénétration est du domaine des objets, de l'inanimé, ainsi ces roches déjà citées envahissant par une porte ouverte un cabinet de travail, ainsi ces routes dallées serpentant entre des constructions, et jusqu'à l'espace qui s'ouvre au regard dans la fuite des perspectives. A l'inverse, le malentendu et l'indifférence règnent entre les humains, ou du moins entre les femmes et les hommes. Les regards ne se rencontrent jamais. Les « savants », personnages de prédilection de Delvaux, ignorent trop ostensiblement les nudités qui leur sont offertes. Le thème premier de Delvaux est celui de l'incompréhension, de l'incommunicabilité, exprimées non comme difficultés mais comme préalable, et par conséquent insurmontables. Rien de commun ici avec le souci contemporain de la solitude, avec l'incommunicabilité existentialiste, qui se ramènent finalement à la seule impuissance du discours. Mais quelque chose de plus profond, de plus ancien, qui nous rappelle à la solitude originelle, foncière, de l'enfant pour qui les autres ne sont pas encore des personnes. Comme le souligne fort judicieusement P. A. de Bock, « **l'opposition insolite de termes éloignés ne peut avoir pour but que de répondre au besoin de transcender, dans la plastique qui l'enrobera, un état personnel qui, sinon, demeurerait particulier (je suis incompris depuis mon enfance, voyez-la, cette enfance solitaire, ces grottes terrifiantes, ces locomotives...), en une généralité universelle** » (page 187).

L'indifférence cède pourtant devant l'érotisme. Le contact s'établit entre des personnages toujours féminins par le biais d'amours particulières et toujours très pudiques. La place accordée aux fantasmes saphiques dans l'œuvre de Delvaux est caractéristique et elle est paradoxalement saine. Elle prend son origine dans le miroir, signe de narcissisme, mais elle est aussi le reflet d'une vraie communication. Simplement, l'artiste ne pouvant se représenter comme mâle dans ce commerce, sous peine d'agresser la mère, de rejeter son interdiction et de perdre par là son amour, choisit de s'identifier à ce qui l'attire, de se représenter comme femme, et il échappe ainsi à l'homosexualité de son sexe. Car il n'y a guère d'hésitation à avoir sur la sincérité de la fascination que la femme exerce sur Delvaux. Il faut même qu'il ait été doté d'une virilité peu commune pour qu'elle ait trouvé ainsi à s'exprimer malgré les obstacles amoncelés sur son chemin.

On comprend, dans ces circonstances, que Delvaux ait voulu mettre une distance entre le surréalisme et lui. En quelque sorte, il n'a pas eu besoin d'être surréaliste. Le mouvement lui a servi de révélateur, non de doctrine. Il avait, en tout état de cause, accès aux puissances profondes. Il ne lui était besoin, pour y puiser, d'aucun procédé, d'aucun système. Delvaux, pourrait-on dire, est un précurseur du surréalisme qui a eu la chance ou l'inconvénient mineur de vivre en même temps que le surréalisme. Il eût peut-être peint comme il l'a fait sans le surréalisme. Mais il n'est que juste de dire qu'il n'aurait sans doute pas été compris comme il l'a été.

Je dois enfin faire un aveu. Avant d'avoir étudié l'ouvrage de Paul-Aloïse de Bock, je n'avais qu'une admiration nuancée pour Delvaux que je mettais fort en-dessous de Magritte. Il me paraissait quelque peu schématique, limité dans ses thèmes, trop soucieux de perfection artisanale, trop évidemment déchiffrable. Mais la vue schématique où je l'enfermais n'était que l'effet de mon inexpérience. Je ne suis pas sûr à présent de ne pas le placer, dans la hiérarchie sensible de mes goûts personnels,

avant Magritte. Ce n'est pas le moindre éloge que je puisse décerner au beau livre de P. A. de Bock. J'aimerais assez qu'un effort symétrique vienne renouveler au profit de Magritte les données de cette confrontation pacifique. Car ce qui glorifie l'un approfondit la compréhension de l'autre.

Paul Delvaux par Paul-Aloïse de Bock, un volume relié toile, format 23 x 29, 270 illustrations, dont 57 couleurs, 320 pages, jaquette illustrée pelliculée : Jean-Jacques Pauvert, 185,25 F.

Revue des films

BOOM de Joseph Losey

Je ne suis pas précisément l'homme qui convient pour critiquer un film de Losey. Il y a chez cet auteur une froideur, un goût de la belle image pour elle-même et en même temps une attirance pour les chichis, un côté tantouze décadente qui ne me sont guère sympathiques. En même temps je reconnais qu'il n'a rien d'un cinéaste de deuxième zone, qu'il est capable de conférer à ses films des qualités formelles impressionnantes et que peu de metteurs en scène d'aujourd'hui peuvent rivaliser avec lui dans l'art de diriger les acteurs. Ah ! si seulement, par-dessus le marché, c'était un être humain ! Voilà pourquoi ceux de ses films que je préfère sont ceux où il y a un peu d'authentique chaleur : *L'enquête de l'inspecteur Morgan*, *Gypsy* (pourtant bien glacial déjà) et aussi ces *Damnés* qui ont fait passer de si bonnes soirées aux amateurs de S.F. Par contre je n'ai jamais réussi à adhérer aux classiques loseyens comme *Temps sans pitié* ou *Les criminels*, et la conversion du maître au rococo déclaré dans *Eva*, *The servant* et les films ultérieurs n'a fait qu'aggraver ma réserve. En fin de compte, je me suis laissé aller à dire bien du mal de *Modesty Blaise*, dont, à vrai dire, je continue à ne pas voir comment j'aurais pu dire du bien (1).

D'autre part je crois être un de ceux qui peuvent parler, avec la dose d'enthousiasme souhaitable, des films adaptés de Tennessee Williams. Rarement œuvre théâtrale inspira autant de cinéastes d'envergure : *Baby Doll* de Kazan, *Soudain l'été dernier* de Mankiewicz, *Doux oiseau de jeunesse* de Brooks et *La nuit de l'iguane* de Huston forment un carré d'as comme il n'y en a pas beaucoup dans l'histoire du cinéma, surtout si l'on ajoute que le second choix comprend des films comme *Un tramway nommé désir* du même Kazan et *La chatte sur un toit brûlant* du même Brooks. *La rose tatouée* reste l'unique échec dans cette remarquable série de réussites : mais ici Tennessee Williams était tombé sur un bien pauvre metteur en scène répondant au nom de Daniel Mann. Il y aurait un livre à écrire sur Tennessee Williams au cinéma : comment l'œuvre d'un seul grand écrivain a-t-elle pu faire mentir cette vérité quasi-axiomatique que l'adaptation cinématographique appauvrit toujours des œuvres marquantes ? Il y fallait certes une qualité particulière de fécondité, une aptitude à susciter la verve des adaptateurs, un inachèvement bénéfique ; et en même temps un contenu latent explosif, une esthétique rutilante où toutes les idées font mouche, une grandeur authentique. Cette esthétique, dépourvue de toute espèce de rapport avec toute espèce de réalisme, m'a souvent fait penser qu'un jour nous aurions à parler de Tennessee Williams dans *Fiction*. Et voici que l'occasion se présente.

Et quelle occasion ! *Boom*, c'est la rencontre de Tennessee Williams et de Losey. Rencontre un tout petit peu fatale, direz-vous : il aurait été étrange que ces deux grands précieux ne se retrouvent pas. On peut même estimer que cette rencontre est relativement tardive : faut-il imputer la longueur du délai aux graves déboires qui ont agi-

---

(1) **Fiction** n° 157.

té dans le passé la carrière de Losey ? De toute façon la prescription n'existe pas en art, et ce fruit d'arrière-saison a bénéficié d'avantages non négligeables : d'abord, l'esthétique du maître est au point, il n'a plus à se poser de questions, au moins sur l'essentiel ; ensuite, il a une réputation à soutenir, et il savait que ce ne serait pas si facile devant les chefs-d'œuvre cités plus haut ; enfin il a eu le temps de mitonner son adaptation, de la distiller, de méditer longtemps sur Tennessee Williams et ses prédécesseurs. S'il existe un film au second degré, c'est bien *Boom*. Et d'autant plus que Losey retrouvait ici Elisabeth Taylor qui fut déjà *La chatte sur un toit brûlant* et l'héroïne de *Soudain l'été dernier*, et Richard Burton, protagoniste de *La nuit de l'iguane*. Dans ce livre sur Tennessee Williams au cinéma que j'appelle de mes vœux, il faudra consacrer un chapitre aux acteurs. Il démontrera sans doute que le couple Taylor-Burton ne poursuit pas ici un débat intime, mais bien qu'il représente l'aboutissement et comme la quintessence d'une tradition théâtrale : Taylor, véritable écorchée vive, capable de tous les paroxysmes ; Burton, toujours sur la réserve, ambigu, attentif, capable de faire soupçonner des charretées d'intentions d'un mouvement de narine. Tous deux se souvenaient visiblement de Mankiewicz, de Huston, de Brooks et de quelques autres ; circonstance aggravante, ils étaient ensemble pour en parler. Peut-être même n'ont-ils plus besoin de se parler, si le dixième de ce qu'on dit sur eux est vrai ; un verre d'alcool, un regard, et tout est clair pour eux. Sans mentir, je n'aurais pas aimé être à la place de Losey ; ils auraient pu le ridiculiser comme ils ont ridiculisé la pauvre Johanna Shimkus, dérisoire dans un petit rôle ; il faut exister fortement pour phagocyter de tels diplodocus, pour diriger de tels zeppelins.

Dans l'ensemble, on peut dire que le défi a été pour Losey l'occasion d'un triomphe éclatant. Non seulement *Boom* est un de ses chefs-d'œuvre, mais encore il est parvenu, plus que ses glorieux prédécesseurs, à donner à son film un sens nettement distinct de celui voulu par Tennessee Williams. Je n'ai pas lu la pièce, mais on voit assez bien, sauf erreur, ce qui revient ici à l'auteur et à l'adaptateur. A Tennessee Williams, à coup sûr, il faut attribuer l'idée de l'île et presque tout le personnage d'Elisabeth Taylor. La richissime Mrs Goforth, après avoir enterré six maris, s'est retirée dans une île privée où elle a édifié un univers clos, uniquement destiné à refléter ses propres fantasmes (et splendidement illustré par Losey : pas une image qui ne soit une merveille baroque, spécialement dans la première partie du film, où tous les moments de l'intrigue sont utilisés pour compléter la peinture du cadre) ; vieillie, malade, elle vit dans une insatisfaction perpétuelle et ne cesse d'appeler de ses vœux cet autre qu'elle redoute et dont l'intrusion, elle le sait, briserait son univers démentiel : l'homme. Elle a conservé le nom de son premier mari, un magnat de la finance, brutal et impuissant ; elle a hissé son emblème, un lion d'or, tout en haut de l'île. Elle redoute le soleil éclatant du sud (son île est aux environs de Capri), ne s'expose à lui qu'un laps de temps très bref tous les jours, et le traite de « vieux lion ». Il y a beaucoup de fantastique latent dans cette vision, ne serait-ce que par l'étrangeté du décor de l'île et du genre de vie de Mrs Goforth, et aussi par toutes les références mythologiques qu'appellent ces allusions à un culte solaire : ce qui m'a fait penser qu'Elisabeth Taylor, si elle était française, ferait une Phèdre extraordinaire. Il y a aussi dans cette insatisfaction une angoisse latente et une sorte de référence perpétuelle à la mort : Mrs Goforth (« Madame En avant ») ne cesse de marcher et de déplorer que ses pas se trouvent réduits à l'état de souvenirs ; sa vie n'est qu'une longue marche vers sa mort, et elle s'en doute. Il est possible que Losey ait ajouté quelques détails par-ci par-là : je lui attribuerais volontiers les lectures de Mrs Goforth (notamment le *Financial Times* et le *Wall Street Journal*) et aussi le SS nain qui lui sert de garde du corps. Mais dans l'ensemble, le portrait est signé, nous l'avons vu dans dix autres pièces de Tennessee Williams. Peut-être était-il, dans la pièce, construit avec moins de précision, moins socialement situé, plus sujet aux épanchements lyriques, plus tendre, plus excusable : simples différences de de-

gré ; mais il n'a pas dû beaucoup changer sur le fond.

Au contraire il me semble que Losey a mis beaucoup de lui-même dans le personnage de Burton. Ce poète raté qui vit aux dépens des vieilles baronnes, nous l'avons déjà vu dans Tennessee Williams ; mais justement il n'y est en général que cela. Il a faim, le besoin de manger l'oppresse continuellement ; il chaparde, il est prêt à toutes les escroqueries ; il ment comme il respire. Ce vaurien de basse catégorie, dans la pièce, je gage qu'il n'avait qu'une excuse, être un beau mâle, savoir faire l'amour et apporter aux vieilles dames ce dont elles manquent. C'était lui qu'attendait Mrs Goforth, et sa tragédie était de ne rencontrer qu'un voleur là où elle cherchait un dieu, et de mourir avant d'être satisfaite. Chez Losey, c'est tout autre chose. Le spécialiste de l'escroquerie aux agonisantes devient « l'Ange de la Mort ». En fait, il est connu sous ce sobriquet dans les milieux mondains qu'il fréquente : on le soupçonne d'aider ses riches protectrices à mourir ou de leur porter la poisse, mais c'est tout simplement un homme bien informé qui ne s'invite que chez celles que la rumeur publique lui présente comme déjà condamnées, et qui diagnostique les progrès de l'agonie d'un œil quasi-professionnel ; c'est aussi un homme d'une habileté supérieure, qui sait tirer parti de toutes les situations et réussit à ne pas partir jusqu'à ce que la mort ait fait son œuvre. Mais c'est en plus un homme triste, qui reste vêtu de noir du début à la fin du film. Sa voix feutrée, son comportement modeste ne sont pas seulement ceux de l'intrus, mais aussi d'une certaine manière ceux du prêtre — ou de la Mort telle que la voit Lang dans *Les trois lumières*. Il est à l'aise au bord des précipices ; les chiens méchants ne peuvent pas le tuer ni même lui faire vraiment du mal. Il dit les mêmes mots à toutes les femmes, et le leur avoue sans vergogne, comme si ces mots n'étaient pas ceux de la séduction, mais ceux de l'extrême-onction. D'une certaine manière, il est bel et bien l'Ange de la Mort, et le film en donne plus d'un témoignage : quand il arrive chez Mrs Goforth, celle-ci, pour l'identifier, fait venir un personnage qui s'appelle le « Sorcier de Capri » (sorcier pour rire certes — mais d'une lucidité qui n'est pas sans rapports avec la divination) ; quand enfin Mrs Goforth l'accule à définir son rôle, il dit qu'il est venu lui donner un avertissement, qu'elle doit se préparer à la mort ; après le drame final, il se verse un verre de vin, s'avance sur la terrasse et, avec un petit rire de connivence, offre une libation aux dieux, à laquelle cet étrange voleur joint le plus beau joyau de la morte.

Il y a là une considérable métamorphose, et il est permis de ne pas voir clairement au premier abord la relation qu'il peut y avoir entre un voleur et un ange de la mort. Pourtant les analogies ne manquent pas. L'appel du mâle est bien pour Mrs Goforth un appel de la mort, puisqu'elle sait qu'en cas de réponse favorable elle sera dépossédée d'elle-même — et peut-être dépossédée tout court. Inversement, Burton ne cesse de s'empiffrer, de boire du lait, de dévorer des nourritures prélevées sur le monde vivant : manger, c'est faire mourir, comme Tennessee Williams nous l'avait déjà démontré dans *Soudain l'été dernier*. Mrs Goforth le pressent bien, puisqu'elle ne cesse de le mettre à la porte et de jeter tous les repas qu'il se procure. Mais elle sait aussi qu'on n'échappe pas à sa propre mort, et ne refuse pas le dialogue avec lui. D'ailleurs la mort n'est pas sans attrait après toute une vie dépourvue de sens : comme dans *Jedermann*, l'héroïne trouve dans l'acceptation plus de bonheur que dans ses refus antérieurs, et sa mort est tout simplement le moment où elle se donne à l'Ange de la Mort. Que celui-ci ne pousse pas l'abnégation jusqu'à la prendre ne fait rien à l'affaire : il a été honnête à sa manière, il l'a poussée à être elle-même in extremis, il l'a rendue heureuse. Faut-il douter de sa sincérité ? On ne peut nier qu'Elisabeth Taylor ne soit belle dans cette ultime scène, et nous savons que son voleur n'est pas homosexuel (il a victorieusement résisté aux polissonnes entreprises de Noël Coward). De là à être sincère, c'est facile — pour tout homme capable de regarder en face l'horreur de l'agonie d'autrui ; mais la lucidité, mais le désenchantement, tout ce qui pourrait fai-

re de ce personnage un reflet de la « Mort lasse » de Lang ? L'interprète est prompt à les suggérer (il est vrai qu'il lui suffit de dire « le temps fraîchit » pour que nous nous sentions transportés dans Shakespeare). Je soupçonne que Losey ne voit pas tout à fait les choses de cette façon, et que le ricanement final qu'il a arraché à Burton invite les humains à ne pas trop s'illusionner sur lui-même et sur leur sort ; mais je sais bien que Tennessee Williams est plus tendre pour ces illusions, et, ma fois, je suis de son côté.

Jacques GOIMARD

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES
de Roger Vadim, Louis Malle et Federico Fellini

La sortie de ce film a valeur de symbole. Il faut que la percée du cinéma fantastique depuis quelques années soit une réussite, puisqu'elle aboutit aujourd'hui à la superproduction. Car comment qualifier un film qui réunit, sous la houlette de trois réalisateurs de grand standing (peut-être le standing n'est-il pas un bon critère, mais ceci est une autre histoire), des vedettes qui ont nom Jane Fonda, Brigitte Bardot, Alain Delon et Terence Stamp ? Passons sur le scope et la couleur : ce sont, depuis longtemps déjà, les deux mamelles de Corman et de Fischer. Mais enfin les moyens y sont, on s'en aperçoit et nous ne demandons qu'à nous réjouir de voir construite dans des conditions confortables une atmosphère que d'autres durent créer avec des bouts de ficelle.

Mais le luxe a son revers et nous avions quelques raisons de nous inquiéter. Aucune des grandes nouvelles de Poe ne figure au sommaire, en dehors de *William Wilson* (Corman avait meilleur goût). Cela n'aurait aucune importance si, comme on nous le laisse entendre, les cinéastes engagés par la production avaient cherché à recréer l'univers de Poe par les moyens qui leur sont propres. Mais on avait quelques raisons de mettre en doute cette ambition hautement affichée, aucune espèce d'esthétique commune n'unissant Fellini, Malle et Vadim. On ne voit d'autre raison à la présence de ces deux derniers que la volonté de deux vedettes qui en font leur metteur en scène de prédilection : Brigitte Bardot pour Malle, Jane Fonda pour son époux. Somme toute le véritable principe du film, ce n'est pas Edgar Poe, c'est le souci de faire une tête d'affiche impressionnante. Tout cela nous ramène loin en arrière, et nous aurions préféré que l'essor du fantastique ne se confonde point avec l'agonie d'un certain cinéma.

La vision du film a largement confirmé ces craintes. Disons tout de suite que seul le sketch de Fellini valait la peine d'être fait. Pour le reste, fidèles à notre politique de soutien fraternel au cinéma fantastique, nous allons essayer d'en parler avec le maximum d'équité. Nous nous sommes même mis à plusieurs pour y arriver, de crainte qu'un seul ne suffise pas à cette lourde tâche.

Metzengerstein, sketch de Roger Vadim.

Ce n'est pas la meilleure nouvelle de Poe, il s'en faut de beaucoup. Au moins a-t-elle l'excuse d'avoir été publiée en 1832, alors que son auteur n'avait pas vingt-trois ans. Elle fut une des premières traduites par Baudelaire, et figure dans les *Histoires extraordinaires,* premier recueil composé par celui-ci.

Mais la facture littéraire ne fait pas tout l'intérêt de l'histoire. *Metzengerstein* bénéficie d'un thème si remarquable que son lecteur oublie bien des maladresses de construction. Et s'il s'est un peu frotté d'ethnologie, il y reconnaîtra sans peine un vieux fond totémique mal déguisé. On connaît le principe : la plupart des primitifs se grou-

paient en clans dont tous les membres se croyaient issus d'un même dieu-ancêtre, généralement de forme animale. Si le clan était attaqué, c'est lui qui le protégeait ; si le clan était détruit, c'est lui qui le vengeait. Dans la nouvelle de Poe, nous n'avons pas affaire à proprement parler à des clans, mais à deux principautés féodales, celle de Metzengerstein et celle de Berlifitzing. Pourtant tout se passe comme si un cheval était le dieu des Berlifitzing : le dernier descendant de la lignée périt dans l'incendie de son écurie ; le cheval d'un de ses ancêtres, brodé sur une tapisserie, commence à regarder de travers l'incendiaire ; enfin apparaît un cheval gigantesque venu on ne sait d'où, qui consommera la vengeance de la victime. Voilà une belle donnée, qui outre sa portée religieuse, possède en propre une sorte de grandeur fatale : on aura beau tuer tous les Berlifitzing, on n'en suscitera que mieux la bête apocalyptique.

Chose curieuse, l'échec de Vadim (car échec il y a) ne se situe pas sur le plan de l'adaptation comme cela lui est si souvent arrivé par le passé. Il s'est fait une idée claire de son sujet, et s'il l'a modifié profondément, c'est en fonction de besoins qui lui sont propres. Metzengerstein n'est plus un garçon mais une jeune fille. Berlifitzing n'est plus un vieillard mais un jeune homme. Tous deux se rencontrent dans la forêt avant l'incendie, et cette rencontre suffit aux descendants des deux familles irréconciliables pour tomber amoureux l'un de l'autre. Vous avez reconnu le thème de Roméo et Juliette, qui sous-tend les meilleurs moments de l'œuvre de Vadim dans *Et Dieu créa la femme* et dans *Les bijoutiers du clair de lune*. Assurément les deux protagonistes sont bourrés de sentiments négatifs, et leur entente s'avère difficile : survivance du thème totémique ? J'y verrais plutôt la peur de l'autre et la peur de se donner, ataviquement liés à l'amour comme un ultime réflexe de sauvegarde. Et la mort de Berlifitzing ne représente pas pour eux une rupture, mais une conquête supplémentaire : car le cheval ici n'est pratiquement plus que le fantôme du mort, et si bientôt l'héritière des Metzengerstein ne peut plus se passer de lui, c'est parce qu'elle va jusqu'au bout de son amour ; littéralement, elle épouse le cheval. Peut-être même sa mort tragique, voulue et concertée par le cheval, est-elle acceptée par elle comme un moyen de le rejoindre dans l'univers des morts. A ce stade, c'est presque mieux que *Tristan et Yseult*. On a rarement été aussi loin dans la voie du romantisme effréné.

Pourquoi faut-il que tout s'effondre au niveau de la mise en scène ? Sans doute parce que l'univers romantique qui vient d'être décrit est un univers que Vadim appelle de ses vœux, mais auquel il ne parvient pas à accéder. Il fait de son héroïne une amatrice d'orgies un peu blasée, ce qui n'a rien à voir avec la sinistre cruauté du Metzengerstein de Poe ; il lui arrive de laisser entendre qu'elle pourrait bien être amoureuse du cheval tout court, plutôt que du mort qui est censé revivre en lui ; enfin, il confie le rôle de Berlifitzing au propre frère de Jane Fonda, ajoutant ainsi l'inceste en demi-teinte à la liste déjà longue de tous ces vices en demi-teinte. Ce qui m'inquiète là-dedans, ce n'est pas tant le vice lui-même, ni même l'incapacité de l'héroïne à en sortir, mais la mollesse, la paresse, qui sont la véritable cause de cette incapacité, et l'ennui distingué qu'elle promène dans une vie qui n'est pour elle qu'un chatoyant décor. Qu'elle ait envie d'échapper à elle-même, on le comprend ; et elle y arrive en un sens. Mais Vadim, lui, n'y arrive pas ; visiblement il a amené avec lui sur le plateau la mollesse, la paresse et l'ennui qui le suivent en tous lieux. Il est assez intelligent pour concevoir une évasion, non pour la vivre ; pour en faire un beau scénario, non un beau film.

Jacques GOIMARD

William Wilson, sketch de Louis Malle.

A côté de la marmelade tartignolle de Roger Vadim, le sketch de Louis Malle prend des allures d'épure géométrique : c'est que curieusement les plans raccordent, le récit obéit à une certaine logique, les acteurs prononcent un texte intéressant. Nous avions perdu de vue tout cela durant les vagabondages pseudo-érotiques de Jane Fonda, déguisée en cow-girl du moyen âge et

essayant vainement de paraître bouleversée parce que son cheval adoré est en train de lui refaire le coup de *Francis* le mulet qui parle, mais sans dire un mot.

Le choix d'Alain Delon pour jouer le rôle principal de *William Wilson* est excellent. Il rend à merveille la fébrilité inquiète, viscérale du personnage, cette espèce de plaisir à s'embourber moralement, à choisir tout de suite le chemin qui doit le perdre. Bardot est plus discutable et son interprétation reste floue, trop étroitement mythologique pour avoir une quelconque affinité avec l'univers de Poe. Il y a chez Bardot une absence de mystère, une imperméabilité qui ne laissent aucune chance au hasard.

Or c'est le hasard qui joue un rôle prépondérant dans *William Wilson*, ou du moins l'apparence du hasard. Non seulement dans la scène du jeu, mais dans toutes ces rencontres entre Wilson et son double, qui apparaît toujours de manière abrupte pour contrecarrer les plans machiavéliques du héros, lequel finit par mettre en jeu sa destinée et se tue lui-même en duel. Il y a là une volonté de dominer l'irrémédiable tout en l'acceptant, d'essayer de provoquer ce qu'il peut y avoir de plus obscur en soi afin d'aller jusqu'au bout de son acte. *William Wilson*, plus qu'un conte fantastique, est un mystère moral, une auto-exploration suicidielle. Cela, Louis Malle l'a très bien rendu. Le découpage tendu, crispé, des premières séquences donne au film un ton de hallali. Utilisant à merveille, quoique de manière très concise, d'excellents décors naturels, il ressuscite en quelques images un collège d'enfants sous la neige (est-ce une allusion à *Toerless*, que Malle produisit ?), un bivouac d'officiers. Le décor existe, net, bien éclairé, très précis surtout par rapport à l'action qui s'y déroule. Nous sommes loin des fumigènes et des incendies de Roger Corman, de ses interprétations psychanalytiques. Malle a choisi d'éclairer chez Poe l'aspect minutieux, précis, on a presque envie de dire matérialiste. En fait, il le tire plutôt du côté des nouvellistes français du XIXe et, à plusieurs reprises, on songe surtout à Villiers de l'Isle-Adam ou à Mérimée plus qu'à l'auteur de *Bérénice*. Il manque ce frisson que l'on éprouve à sonder l'inconnu, l'abîme, et si le coup de théâtre final nous séduit, c'est davantage sur le plan intellectuel que sensitif.

Ceci dit je préfère le sketch de Malle au Fellini, ce remake cocktail de *Huit et demi* et de *Juliette des esprits*, dont on ne peut contester le brio, mais la pauvreté de l'inspiration qui confond le délire plastique avec les mouvements d'appareil sur des gens verdâtres et décomposés.

Bertrand TAVERNIER

Toby Dammit ou **Il ne faut pas parier sa tête avec le diable,** sketch de Federico Fellini.

Voici l'unique, la splendide excuse de ce film. N'était sa brièveté, on ne verrait pas de raison de l'intégrer à un film à sketches : Fellini est un solitaire et le montre bien. Faut-il donc voir dans *Toby Dammit* un Fellini de plus et rien d'autre ? Les fidèles de ce metteur en scène apprécieront la scène de l'aéroport de Rome, où Terence Stamp en idole décatie est reçu par un comité d'accueil composé de monsignors ; ou encore la scène de l'émission, prouesse peu commune dans le registre du dégoulinant et du miteux. Oui, Fellini est là tout entier, avec son baroquisme et son goût de la provocation.

Pourtant je choisirai une autre méthode d'approche. *Toby Dammit* est pour moi le chef-d'œuvre de Fellini. Pourquoi ? C'est là, me semble-t-il, la question importante. Je vois au moins trois éléments de réponse possibles (liste non limitative bien entendu) :

1° Le cadre restreint de la nouvelle oblige Fellini à se limiter, et l'empêche de s'étaler et de se disperser à l'excès, comme il n'était que trop porté à le faire. Cette tendance, à force de croître et d'embellir, avait fini par donner forme et substance à ses films : *8 1/2* et *Juliette des esprits* n'existaient que par elle et pour elle. Le résultat était splendide dans le premier cas, un peu confus dans le second ; il était temps que Fellini se ressaisisse. Avec une nouvelle, pas de faux-fuyants possibles : il faut éliminer toute la mauvaise graisse, se contenter d'une thématique simple et même pauvre, construire avec rigueur et surveiller tous les détails d'un édifice

d'autant plus fragile qu'il est construit en miniature. Fellini s'y est mis, et avec quels résultats ! Le visage de Terence Stamp occupe seul l'écran pendant une bonne partie du film ; plusieurs plans sont répétés, à commencer par le plan clé de l'apparition du diable ; même la couleur, envahie par les noirs et les bleus, est d'une cohérence qui tranche curieusement avec les chatoiements et les bariolages de *Juliette des esprits*.

2° La rencontre de Poe et de Fellini a été singulièrement féconde pour le second. Sur ce point, il faut s'entendre. D'abord il m'est difficile de juger l'adaptation en tant que telle, ne connaissant pas le texte adapté. *Never bet the devil your head*, publié par Poe en 1841, figure parmi les nouvelles non traduites par Baudelaire, ce qui a beaucoup nui à sa diffusion en France : ouvrez le Pléiade ou toute autre édition courante de Poe, vous y trouverez les textes traduits par Baudelaire et rien d'autre. Pourtant la nouvelle qui nous occupe a été traduite en français en 1882 dans un recueil baptisé *Contes grotesques*. Non seulement je ne l'ai pas lue, mais je n'ai pu en découvrir l'analyse nulle part dans les instruments de travail que j'ai sous la main ; il aurait fallu aller jusqu'à la Nationale et je n'en ai pas pris le temps.

Cela dit, la part de Poe et la part de Fellini dans le scénario du sketch sont assez faciles à évaluer, puisqu'il se compose pour l'essentiel d'éléments qui n'ont jamais pu être dans la nouvelle : un acteur de cinéma en perte de vitesse, véritable épave humaine, atterrit à Rome pour jouer le rôle principal du « permier western chrétien ». Les employés de la production s'efforcent de lui faire de la publicité tout en prévenant ses moindres désirs : tâche doublement impossible car il ne fait rien pour les aider, les accable de son mépris et se réfugie dans l'alcool avec une telle conviction qu'il ne réussit à aucun moment à se rendre présentable. Pour finir, il exige une voiture de sport ; on la lui confie et il se lance dans une course folle qui se termine tragiquement. Où est Poe dans tout cela ? Les apparitions du diable se limitent presque à l'unique plan cité plus haut (et d'ailleurs superbe) ; l'horreur du dénouement est un peu désamorcée par la faiblesse du truquage (on ne dira jamais assez de mal des têtes coupées de l'écran) et par son manque de cohérence plastique et dramatique avec le reste du sketch (où Toby Dammit apparaissait bien plus comme sa propre victime que comme celle d'autrui). Bref, le texte initial a été sans le moindre doute un prétexte ; ici comme dans ses autres films, Fellini ne s'intéresse qu'à cet univers du cinéma romain, de la haute société romaine, de la corruption romaine qu'il connaît bien.

Pourtant la lecture de Poe a dû l'inspirer. Visiblement sa sensibilité a été impressionnée par l'ambiance qui règne chez cet auteur, par son extraordinaire cohérence, par son implacabilité. Toby Dammit atterrit au crépuscule, dans une Rome teintée de rouge qui ressemble à s'y méprendre à une nouvelle Babylone ; puis la nuit tombe et envahit tout, malgré les néons, les spots et les phares. Cadavérique, perpétuellement ébloui par la lumière, poussiéreux et mal rasé, Toby Dammit ne fait à aucun moment figure d'être vivant : ce pourrait être un cadavre fraîchement tiré de son cercueil ; à défaut, c'est un mort en sursis. La terreur qui l'habite, son besoin de s'oublier dans l'alcool ou de bercer ses vertiges au volant d'une voiture de sport lancée (et montrée) à une vitesse quasi-insupportable, définissent une condition qui est proprement celle de l'enfer. La nuit, la mort, la peur (et le vertige) : trois thèmes qui sont partout chez Poe. On pourrait multiplier les exemples. Ce qui est important, c'est la convergence et à la limite la pauvreté thématique qui en résulte : Fellini garde ici son univers (à peine un peu noirci pour la circonstance), mais il l'ordonne à l'exemple de Poe.

3° Fellini trouve ici un cadre idéal pour son personnage de metteur en scène ouvert sur le monde extérieur et en particulier sur l'Amérique. Non pas seulement à cause de Poe, ni du cosmopolitisme de l'univers qu'il décrit, ni même de son attirance pour les acteurs étrangers (rappelons que Toby Dammit est interprété par Terence Stamp) ; mais surtout parce qu'il a beaucoup pratiqué le cinéma américain et que cela se sent. La Rome qu'il décrit s'est appelée ailleurs Hollywood ; les problèmes qu'il pose ont été développés cent fois par Cukor, Minelli, Mankiewicz et d'autres. Tout cela ne va pas sans scories : le scénario est une anthologie de toutes les situa-

tions hollywoodiennes, y compris celle où la vedette déchue se ridiculise en public. Ce genre de situation s'accommode mal d'un développement trop linéaire, alors que Fellini a besoin de répétitions pour créer ses ambiances. La contradiction est flagrante. Mais, dans une certaine mesure, il s'est si bien pénétré de cet univers qu'il en adopte même l'esthétique : alors qu'au bon vieux temps il faisait jouer Broderick Crawford à l'italienne, il dirige ici Terence Stamp dans un style mi-Arthur Penn mi-Nicholas Ray. A moins que ce style ne soit inévitable chez ceux qui ne peuvent plus respirer dans les capitales du cinéma ; et que Fellini ne cherche ses interprètes ailleurs que pour mieux éviter les fausses complicités.

Ce qui en revanche n'appartient qu'à lui (je donnerais cher pour avoir lu la nouvelle de Poe, mais tant pis, parions !), c'est l'idée de faire du diable une petite fille. Toby Dammit s'en explique, en attribuant cette forme d'hallucination à son origine protestante, qui le sauve du bric-à-brac et de l'imagerie (cornes, fourche, etc.) en usage dans les pays catholiques : le clin d'œil est évident. Et il suscite ainsi un malaise rare : la petite fille ne répond jamais au malheureux qui s'adresse à elle, elle se contente de lui jeter un regard en biais qui est bien la vision la plus cauchemardesque de l'histoire du cinéma. Toby Dammit n'en a cure : elle représente pour lui un îlot de fraîcheur et de pureté, et dans la scène finale, il ne pense pas au gouffre qui l'attend ; seule compte la voix de la petite fille enfin entendue, et qui l'appelle. Ainsi se trompe-t-il non dans son pessimisme concernant le monde où il vit, mais dans sa soif d'un refuge entrevu. Ce qui veut dire que l'auteur est encore plus pessimiste que lui. Les cauchemars de Toby Dammit ne sont que rêves roses, comparés à ce long cauchemar qu'est l'œuvre de Fellini.

Jacques GOIMARD

LA BELLE ET LE CAVALIER de Francesco Rosi

Voilà un film qui est passé sur les écrans parisiens comme un météore. Le temps d'un éclair. Le critique consciencieux n'avait pas encore trempé sa plume dans son encrier que l'œuvre en question avait disparu et qu'elle ne semblait pas devoir être programmée de sitôt. Dans la presse personne ne réagit. Pourtant le film était signé par un de ces metteurs en scène que les journalistes cajolent depuis un certain temps, Francesco Rosi, l'auteur de *Salvatore Guliano* et de *Mains basses sur la ville*. Cette indifférence est quelque peu scandaleuse. Que la M.G.M. programme à la sauvette, uniquement en version française, une production de cette importance est déjà une honte. Que ce massacre ne suscite aucune réaction ne peut guère qu'augmenter le mépris des marchands de soupe pour la critique.

Car *La belle et le cavalier* méritait un meilleur sort. Pourtant je ne suis pas un grand admirateur de Rosi ; *Guliano* m'avait semblé ambitieux mais académique, et *Le moment de la vérité* collectionnait tous les poncifs tauromachiques inhérents au genre depuis Blasco Ibanez. Seul *Mains basses sur la ville*, au scénario robuste, arrachait l'adhésion. Rosi est un réalisateur talentueux, qui se fait « piéger » par ses sujets. Sa véritable sensibilité ne s'accorde pas aux ambitions qu'il entend concrétiser sur l'écran et à force de vouloir atteindre un but précis, son style perd toute spontanéité sans retrouver pour autant une quelconque rigueur.

Ici, c'est encore le scénario qui nous gêne. Nous sommes tout prêts à accepter les conventions du conte de fées, — car *La belle et le cavalier* est un conte de fées, ce qui explique peut-être la terreur des distributeurs — encore faut-il que ces conventions prennent leur véritable dimension. Or de nombreux épisodes tournent court ou ne débouchent sur rien et par moments l'absence de péripéties (ou la manière dont certaines sont trop diluées) fait apparaître l'aspect ténu de la trame : une histoire d'amour entre un prince autoritaire et une pay-

sanne qui a mauvais caractère, avec interventions de sorcières et d'un moine volant, le fameux saint de Cupertino. Dans conte de fées, il y a conte et cela Rosi semble l'avoir quelque peu oublié : les personnages secondaires n'ont pratiquement pas d'existence, l'arrière-plan historique reste extrêmement flou alors qu'il aurait été très excitant de le développer un peu et le récit manque souvent d'invention. On a l'impression que Rosi s'est surtout attaché à quelques scènes éparses sans avoir une vue d'ensemble sur son sujet.

On le regrette d'autant plus que plusieurs séquences sont traitées avec une maestria anthologique : le banquet des sorcières constitue une extravagante plongée dans un univers grotesque et repoussant digne de Jérôme Bosch. George Wilson campe de manière étonnante un cuisinier génial, mégalomane, qui voit sa cuisine détruite par la magie et notamment une omelette de plusieurs milliers d'œufs qui tous donnent naissance à des poussins. Rosi dirige son armada de volatiles avec une précision inventive et euphorique propre à donner des remords à Cecil B. De Mille.

Et puis *La belle et le cavalier* est un régal pour les yeux. Des extérieurs admirablement choisis et exploités matchent de manière superbe avec des intérieurs grandioses. Le moindre plan est une petite merveille où l'on sent que tout a été soigneusement étudié : rarement aura-t-on si bien senti la matière des objets, la valeur d'une coupe d'un diamant, d'un ameublement. Le moindre hanap est une réussite parfaite et l'on prend un plaisir physique durant de nombreuses scènes, dû au sentiment de vérité qui se dégage du moindre élément décoratif. De même la force d'un cheval, le poids d'une armure sont restitués avec la même efficacité et l'on regrette que Rosi n'ait pas fait subir à la dramaturgie de son film le même traitement qu'à son aspect plastique. Ce soin est tellement rare dans le film historique où on se contente au mieux de quelques beaux décors, généralement réels, sans se soucier du reste, que *La belle et le cavalier* mériterait plusieurs oscars et un examen plus attentif de la part de critiques qui se seraient extasiés pour peu que le film soit signé Visconti, alors que Rosi surclasse aisément sur ce plan l'auteur du *Guépard*.

Il se tire également brillamment du piège périlleux que constituait une interprétation délicate. Omar Shariff, qui fut un Jivago redoutable, est employé au mieux de ses moyens et l'on oublie presque qu'il ne sait guère exprimer d'émotion. Rosi en effet le fait jouer dans le mouvement tandis qu'il transforme une Sophia Loren très en beauté en une étonnante égérie populaire, dont la volonté et la force peuvent ébranler des empires.

Bertrand TAVERNIER

DANS LES GRIFFES DE LA MOMIE de John Gilling

Décidément les momies manquent de chance. René Cardona faisait subir un bien mauvais traitement à une momie inca dans *La vengeance de la momie* ; A.C. Stephen en ridiculisait complètement une autre dans son *Orgie macabre*. Voici une momie égyptienne qui n'a malheureusement pas échappé aux griffes de John Gilling.

Dès les cinq premières minutes, l'on sait déjà que le film ne réservera aucune surprise. A l'intérieur de chaque séquence, il n'est pas une réplique, un cadrage, qui ne soit prévisible parce que déjà vu et bien trop souvent. John Gilling signe à la fois un scénario bateau où les quelques trop rares éléments nouveaux ne sont même pas exploités, et une mise en scène terne, laide et amorphe qui ne réussit jamais à susciter un peu de vie et d'intérêt. On ne sent d'ailleurs à aucun niveau de cette production des plus stéréotypées le moindre effort pour tenter d'améliorer un peu un ordinaire nauséeux. Même les décors, pourtant corrects d'habitude à la Hammer, sentent la récupération et le je-m'en-fichisme.

Pour essayer malgré tout de surpren-

dre un peu le spectateur, Gilling surenchérit sur la grosseur des effets tel ce bruit de crâne qu'on écrase. Le pourrissement rituel de la momie survient avec la plus totale gratuité dans la plus complète indifférence. Après le sursaut qui nous valut l'excellent film de Roy Baker, *Les monstres de l'espace*, la Hammer est retombée dans la paresse, la médiocrité et la routine, trois principes que John Gilling suit avec une fidélité des plus accablantes.

Alain GARSAULT

SOPHIE DE 6 A 9 de Henning Carlsen

Il faut tout d'abord dissiper une équivoque : le titre original de ce film est : « Deux êtres se rencontrent et une douce musique s'élève dans leurs cœurs. » Seule la politique de certains distributeurs, qui visent à transformer les films de provenance nordique en bandes très spécialisées, est responsable de ce titre allusif et vulgaire : « Sophie de 6 à 9 ».

Un étudiant rencontre une danseuse dans un train. Pour lui, elle est la petite fille qu'il croisa un jour de son enfance dans une rue de son village. Ils s'aiment. Lui part retrouver sa fiancée, elle se rend à Rio en compagnie d'un ami de rencontre. Elle devient une vedette de l'actualité, il la retrouve. Ils s'aiment. Elle le quitte.

Voilà qui pourrait être le scénario d'un film des plus traditionnels. Et pourtant, *Sophie* est loin d'être un film conventionnel. Le début se montre d'un prosaïsme fort peu engageant. Puis, très vite, de détail en détail, on bascule dans un univers onirique. L'imaginaire se mêle au présent (une histoire lue dans un magazine est revécue d'une certaine façon par les héros), les lieux se mélangent aussi (le regard que l'étudiant jette du haut de la fenêtre de sa chambre au Danemark débouche sur un personnage qui abandonne Sophie à Rio). Encadré par deux voyages en train, toute l'action se déroule dans un monde à part, touffu, bizarre, très littéraire en fait, mais vivant et cohérent.

Heureusement, le film n'a jamais l'allure d'un pensum intellectuel. Carlsen a réussi à fondre des épisodes parfois décousus, en un tourbillon qui nous entraîne à la chasse au bonheur avec Sophie. L'histoire s'organise autour d'elle. Sa biographie épouse la construction des romans picaresques ou des romans anglais du XVIIIe siècle. Et l'on retrouve dans le film la même franchise, la même impudeur, la liberté des scènes, l'esprit frondeur, cette façon de boucler le destin des personnages, ces perpétuels et imprévisibles rebondissements. Sophie, libre, gaie, mutine, rouée, gourmande, passionnée, et innocente, conserve jusqu'à la fin tout son mystère. Elle suit toujours son bon plaisir sans jamais vraiment se prendre au sérieux. Ce bon plaisir se communique au réalisateur qui filme presque pour rien des séquences entières, telle cette nonchalante leçon d'amour dans un train. Le symbolisme évident de certains plans, le jeu des intertitres, les transitions abruptes multiplient les clins d'œil, les allusions, les astuces.

Et pourtant, le film laisse une impression de gêne et d'insatisfaction. C'est qu'il manque à Carlsen, à l'inverse de son héroïne, un grain de folie. Là où il aurait fallu planer, il ne quitte pas le sol ; le symbolisme se fait très lourd, les passages « lyriques » manquent cruellement de souffle et d'invention. Le style, trop uniforme et trop solennel, réduit considérablement la portée et la puissance de certains épisodes.

Par contre, Harriet Anderson incarne Sophie à la perfection : elle *est* Sophie. Sans aucun effort, elle suggère tous les aspects du personnage. Sa vie, son enthousiasme, sa spontanéité rejaillissent sur tout le film. Créature de rêve, elle donne corps et profondeur à un monde de rêve, qui, sans elle, manquerait d'attraits.

Alain GARSAULT

UN FESTIVAL DE LA SCIENCE-FICTION

Le cinéma Celtic a consacré tout le mois d'août à un festival du cinéma de science-fiction d'une étonnante variété : du cinéma muet *(Métropolis)* jusqu'à des films nouvellement sortis *(La planète des singes)*, toute la production du genre était représentée avec un éclectisme digne d'éloges. Nous avons revu à cette occasion des films impossibles à revoir ailleurs, ce qu'il fallut parfois payer de versions doublées (mais le spectateur était honnêtement prévenu) ou de copies en mauvais état (sur ce point, aucun renseignement préliminaire : le Studio Action n'a pas fait école). Nous donnons ci-joint, à titre indicatif, la liste des films choisis, arrêtée au 31 août, accompagnée de notre cote personnelle. Pas de point noir pour cette fois, non seulement parce que nous ne voulons pas décourager une si heureuse initiative, mais encore parce que les pires films prennent un intérêt dans une confrontation de ce genre : le cinéma S. F. est inégal, nous le savons tous, mais d'une grande richesse de thèmes. Ceci compense cela.

Année	Titre	Auteur	Cote
1926	Métropolis	Fritz Lang	***
1951	Le jour où la Terre s'arrêta	Robert Wise	****
1953	Le météore de la nuit	Jack Arnold	**
1955	Le monstre vient de la mer	Robert Gordon	*
1956	L'invasion des Body Snatchers	Don Siegel	***
	Planète interdite	Fred Wilcox	****
	A des millions de kms de la Terre	Nathan Juran	*
	Les soucoupes volantes attaquent	Fred F. Sears	*
1957	L'homme qui rétrécit	Jack Arnold	**
	L'oasis des tempêtes	Virgil Vogel	*
1959	Voyage au centre de la Terre	Henry Levin	**
	Prisonnière des Martiens	Inoshiro Honda	*
	Le dernier rivage	Stanley Kramer	*
	Le monde, la chair et le diable	Ronald McDougall	*
1960	Le village des damnés	Wolf Rilla	****
	La machine à explorer le temps	George Pal	***
1961	Les damnés	Joseph Losey	***
	Le sous-marin de l'apocalypse	Irwin Allen	**
1962	Panique année zéro	Ray Milland	***
1964	Point-limite	Sidney Lumet	**
	Docteur Folamour	Stanley Kubrick	****
1966	Le voyage fantastique	Richard Fleisher	***
	La bombe	Peter Watkins	**
	Opération diabolique	John Frankenheimer	***
1967	Les monstres de l'espace	Roy Baker	**
1968	La planète des singes	Franklin Schaffner	****

Remarquons pour terminer que si les auteurs de cette initiative nous avaient signalé la chose suffisamment à l'avance, nous aurions pu transmettre la nouvelle à nos lecteurs et spécialement à nos lecteurs de province, éternels sevrés de cinéma S. F. Gageons que beaucoup d'entre eux seraient venus faire un tour à Paris au mois d'août, et que tout le monde y aurait trouvé son compte, spectateurs et distributeurs. Mais tout n'est pas perdu : il reste à espérer que cette initiative aura une suite, et que d'autres bons films de S. F., déjà sortis en France et en Belgique, repasseront à cette occasion. D'ailleurs, pour plus de sûreté, voici une première liste de vœux fabriquée

à toute vitesse (où figurent, il est vrai, des films actuellement visibles ailleurs) et que nos lecteurs sont invités à compléter s'ils le désirent :

Année	Titre	Auteur	Cote
1932 (1)	L'île du docteur Moreau	Erle C. Kenton	
1933 (1)	L'homme invisible	James Whale	***
1940 (1)	Docteur Cyclops	Ernest Schoedsack	***
1951	La chose d'un autre monde	Christian Nyby	***
	Cinq survivants	Arch Oboler	****
	The man from planet X	Edgar Ulmer	**
	Le jour où la Terre s'arrêta (en v. o. !)	Robert Wise	****
1952	Monkey business	Howard Hawks	****
1953	Le monstre magnétique	Curt Siodmak	**
	L'étrange créature du lac noir	Jack Arnold	*
	La guerre des mondes	Byron Haskin	*
1954	Des monstres attaquent la ville	Gordon Douglas	**
	Le retour de la créature	Jack Arnold	*
	Vingt mille lieues sous les mers	Richard Fleisher	**
	Riders to the stars	Richard Carlson	
1955	Les survivants de l'infini	Joseph Newman	**
	Tarantula	Jack Arnold	*
1956	Le monstre	Val Guest	**
1957	Attack of the crab monsters	Roger Corman	*
	Not of this Earth	Roger Corman	**
	La marque	Val Guest	****
1958	La mouche noire	Kurt Neumann	*
	I was a teenage caveman	Roger Corman	**
	Most dangerous man alive	Alan Dwan	***
1960	Beyond the time barrier	Edgar Ulmer	***
	Les monstres de l'île en feu	Irving Yeaworth	**
1961	Sa Majesté des Mouches	Peter Brook	***
	For D Man	Irving Yeaworth	**
1963	Dr Jerry et Mr Love	Jerry Lewis	****
	Les oiseaux	Alfred Hitchcock	****
1964	Sept jours en mai	John Frankenheimer	**
	Station 3 ultra-secret	John Sturges	**
1966	En Angleterre occupée	Kevin Brownlow	**

(1) Les frontières de la SF et du fantastique sont assez imprécises. **Frankenstein, stricto sensu**, c'est de la SF. Mais si l'on tient compte de l'orientation générale du cinéma des années trente, il vaut mieux réserver le label aux adaptations de Welles et à quelques autres films.

Jacques GOIMARD

En bref

Pour les amateurs de films fantastiques

Les cinéphiles parisiens apprendront avec plaisir que le Studio de l'Etoile, 14 rue Troyon, Paris 17e (ETO. 19-93) sera consacré, à partir du 2 octobre, à une programmation régulière de films fantastiques. Ce sont Michel Caen et Jean-Claude Romer, de la revue *Midi-Minuit Fantastique,* qui sont chargés de l'établissement des programmes. Ceux-ci comprendront, d'une part, des films totalement inédits et, d'autre part, des rééditions de films « invisibles ».

Pour inaugurer cette série, la salle présentera un cycle inédit Edgar Poe - Roger Corman avec trois grands films : *Premature burial (L'enterré vivant),* interprété par Ray Milland, en scope-couleurs ; *The raven (Le corbeau d'Edgar Poe),* interprété par Boris Karloff, Peter Lorre et Vincent Price (humour macabre) ; *Tomb of Ligeia (La tombe de Ligeia),* interprété par Vincent Price.

Viendront ensuite, comme premières rééditions de films « invisibles » : *La chasse du comte Zaroff* de Shoedsack et Pichel et *Freaks (La monstrueuse parade),* de Tod Browning (noir et blanc, 1932).

Tous ces films seront en V. O. sous-titrés en français.

Précisons bien qu'il ne s'agira pas d'un festival selon la formule « un film par jour » mais d'une programmation en exclusivité, avec le même film restant à l'affiche plusieurs semaines. Les amateurs devront donc surveiller les programmes. En première partie, chaque film sera précédé soit d'un court métrage fantastique soit d'un dessin animé.

Signature

Le mercredi 9 octobre, Roland Villeneuve signera son dernier livre : *Dictionnaire du diable et de la démonologie,* éditions Marabout, à La Mandragore, 30 rue des Grands-Augustins, Paris 6e, à partir de 18 heures.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS au plus offrant *Midi-Minuit Fantastique* n°s 1 à 9 et nombreux ouvrages de science-fiction. Liste sur demande à Monsieur Jacques PEEL, 29 rue Maurice César, WEZEMBEEK - OPPEM (Belgique).

VENDS *Fiction* n°s 11, 17 à 19 (reliés), 22, 32, 35, 37, 43 à 45, 47 à 49, 84 à 99 + *Galaxie* ancienne série n°s 33 et 43. Ecrire à Monsieur BERNIER André, 39 rue Ganneron, PARIS 18e.

VENDS *Fondation* et *Les Armureries d'Isher* du CLA. 150 F et 50 F. Madame NECTANCOURT J., 9 rue A. Messager, PARIS 18e.

VENDS neufs 65 *Rayon Fantastique,* du n° 50 au n° 124 sauf les n°s 52, 63, 86, 87, 89 à 92, 100, 120. 4,50 F volume simple. 8 F volume double. Nombreux *Satellite* spéciaux et recueils brochés. Liste complète, titres et auteurs contre timbres. Monsieur KRAJEWSKI, 123 rue de Clignancourt, PARIS 18e.

RECHERCHE CLA n° 1 *Fondation* d'Isaac Asimov. Faire offre à Monsieur Pierre TETU, 10 rue Hugla, 33 MERIGNAC.

RECHERCHE CLA *Les Armureries d'Isher* de A. E. van Vogt. Faire offre à Monsieur BOUTHIER Alain, 3 rue Edgar Quinet, 92 MALAKOFF.

RECHERCHE numéros 1 à 50 de *Fiction.* Mademoiselle MINGALON, 7 avenue de l'Observatoire, PARIS 6e.

POSSEDE très important stock livres et revues S.F., fantastique, bandes dessinées, cinéma, policier, ayant nombreux correspondants France et étranger. Peux vous procurer presque tout. Envoyer liste de recherche à Monsieur Yves CARIOU, 22 rue Scaliero, 06 NICE.

Dépôt légal : 4e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan